DE

LO
NOUVEL
au Sud'
PAR
Avec la
&

DEDIE
Par le R.
Mi



Chez AM
Saint Ja
attenan

M. I
AVEC I

DESCRIPTION DE LA LOUISIANE,

NOUVELLEMENT DECOUVERTE au Sud'Oüest de la Nouvelle France, PAR ORDRE DU ROY.

Avec la Carte du Pays : Les Mœurs & la Maniere de vivre des Sauvages.

DEDIE'E A SA MAJESTE'

Par le R. P. LOÜIS HENNEPIN, *Missionnaire Recollet & Notaire Apostolique.*



A PARIS,
Chez AMABLE AUROY, ruë Saint Saint Jacques à l'Image S. Jerôme, attenant la Fontaine S. Severin.

M. DC. L. XXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AU





Je

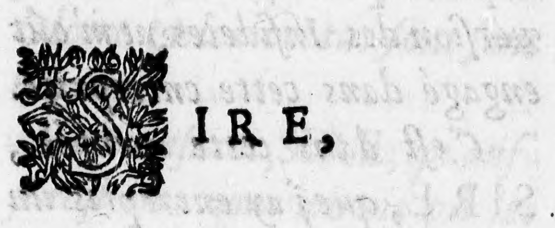
prendre

VOST

la Rel



AU ROY.



SIRE,

Je n'aurois jamais osé prendre la liberté d'offrir à VOSTRE MAJESTE' *la Relation d'une nouvelle*

Découverte, que le Sieur de la Sale Gouverneur du Fort de Frontenac, mes Compagnons, & moy, venons de faire au Sud Oüest de la Nouvelle France, si elle n'avoit esté entreprise par ses Ordres, & si la gloire d'obeïr à un si Glorieux Monarque, dans un employ qui regarde la conversion des Infideles, ne m'eût engagé dans cette entreprise.

C'est dans cette pensée, SIRE, *que j'ay entrepris un si long & si penible Voyage, sans craindre les plus grands dangers. J'ose même dire à* VÔTRE MAJESTÉ, *que la mort sanglante d'un de mes Compagnons Recolets,*

massacré par ces Barbares, une captivité de huit mois où je me suis vû cruellement exposé, n'a pû affoiblir mon courage, m'estant toûjours fait une douceur au milieu de mes peines de travailler pour un Dieu que je voulois faire connoître & adorer à ces peuples, & pour un Roy dont la Gloire & les vertus sont sans bornes.

Il est constant, SIRE, *qu'aussi tost que nous avons pû les apprivoiser, & nous concilier leur amitié, le recit que nous leur avons fait d'une partie des vertus heroïques de* VÔTRE MAJESTÉ *Tres-Chrestienne, de ses actions sur-*

prenantes dans ses Conquestes, de la felicité & de l'amour de ses Sujets, les a portez plus facilement à recevoir les principes des veritez de l'Evangile & à reverer la Croix que nous avons gravée sur les arbres au dessus de vos armes, pour marque de la protection continuelle que vous donnez à la Religion Chrétienne, & pour les faire ressouvenir des principes que nous leurs avons heureusement enseignez.

Nous avons donné le nom de la Loüisiane à cette grande decouverte. estant persuadez que VÔTRE MAJESTE' *ne desaprouveroit pas qu'une partie de la Terre arro-*

sée d'un Fleuve de plus de huit cens lieuës, & beaucoup plus grande que l'Europe, que nous pouvons appeller les Delices de l'Amerique, & qui est capable de former un grand Empire, fût d'orenavant connuë sous l'Auguste nom de LOUIS; *afin qu'elle eût par là une espece de droit de pretendre à l'honneur de sa protection, & esperer l'avantage de luy appartenir.*

Il semble, SIRE, *que Dieu vous avoit destiné pour en estre le Maistre, par le raport heureux qu'il y a de vôtre glorieux Nom au Soleil, qu'ils appellent en leur langue* Loüis, *& au quel, pour*

marque de leur respect & de leur adoration avant que de fumer ils presentent leur pipe avec ces paroles : Tchendiouba Loüis; *c'est à dire, fume Soleil : Ainsi le Nom de* VÔTRE MAJESTE' *est à tous momens dans leur bouche, ne faisant rien qu'aprés avoir rendu hommage au* Soleil, *sous ce nom de* Loüis.

Apres cela, SIRE, *personne ne doutera que ce ne soit un mystere caché de la providence, qui a reservé à vos soins & à vostre pieté, la gloire de faire porter la lumiere de la Foy à ces aveugles, & de les tirer des tene-*

bres où ils auroieut toûjours vêcu, si Vôtre Majesté, *encore plus apliquée au Service de Dieu & de la Religion, qu'au Gouvernement de ses Etats, ne nous avoit honnoré de ce pieux Employ, pendant qu'Elle travaille avec succez à la détruction de l'Heresie.*

Ie prie le Ciel, SIRE, *que le bon-heur qui accompagne la justice de vos actions couronne de si belles, de si grandes & de si saintes entreprises. Ce sont les prieres & les vœux que tous les Recolets de vôtre Royaume font à Dieu aux pieds des Autels; & moy en mon particulier, qui ne souhaite que d'avoir*

l'honneur de continüer à VÔTRE MAJESTE' *les services que je luy ay voüez dés les Campagnes de Hollande, oú j'ay eu l'honneur de suivre sa sacrée personne en qualité de Missionnaire: Ma plus grande passion étant d'adorer mon Dieu, de servir mon Roy, & luy donner des marques du zele, & du plus profond respest avec lequel je juis.*

SIRE,

De VOSTRE MAJESTE'

Le tres-humble, tres obeïssant,
& tres-fidelle sujet & serviteur
F. LOUIS HENNEPIN,
Missionnaire Recollet.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & privilege du Roy, donné à Chaville le 3. Septembre 1682. ſigné par le Roy en ſon Conſeil, Junquieres, Il eſt permis à AMABLE AUROY Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé *Deſcription de la Loüiſiane, Païs nouvellement découverts dans l'Amerique Septenttrionalle.* Compoſé par le R. Pere Loüis Hennepin Miſſionnaire Recollet, & Notaire Apoſtolique, durant le temps & eſpce de vingt années conſecutives, à compter du jour que ledit Livre ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Et défenſes à tous Imprimurs, Libraires & autres de l'imprimer, vendre & débiter, ſous quelques pretextes que ce ſoit, meſme d'impreſſion étrangere ou autrement, ſans le conſentement dudit expoſant ou de ſes ayants cauſe, à peine de 3000. livres d'amende, payable ſans dépoſts par chacun des contrevenans,

confiſcation des Exemplaire, contrefaits & de tous dépens dommages & intereſts ; comme il eſt plus amplement porté par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 10. Septembre 1682. ſuivant l'Arreſt du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conſeil Privé du Roy du 27. Février 1665.

Signé, ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la ſeconde fois, le 10. Mars 1688.

De l'Imprimerie de Laurent Rondet.



240
250
260
270
280
290
300
Septemtr
310
60
50
40
30
20
10
Occident
Déstroit d'Anien
Armes du Roy telle quel'les sont grauée sur l'Escorce d'un Chesne a l'endroit marqué A.
Lac des Assenipoils
Chongaskabé ou Nation des Forts
Missions des Recollects
Les Hanctons
Nadouessians
Issati
Lac Buade
Oüa de Battons ou gens de Riuiere
Tinthonha ou gens des Prairies
Sault de St Antoine de Padoue
Lac de Condé ou Superieur
Baye des Puans
Les Illinois
R. Colbert
Fort de Creuecoeur
Mission des Recollects
Portage
Lac de Conty ou Erie
Fort de Frontenac
F. de Conty
MontReal
Tadoussac
Accadie
N. Angleterre
Holande
Nouvel
Bre
Virginie
La Louisiane
Floride
C. de la Floride
Golfe de Mexique
Mer Vermeille
Mexique ou Nouvelle Espagne
Mines de Ste Barbe
Mexique
Canal de Bahama
Tropique
I de Cuba
I. de St Domingue
I. Iamaique
Isle
Mer de Sud
Ameriq
Ligne Equinoctiale
Meridio
Roussel Sculpsit
Midi

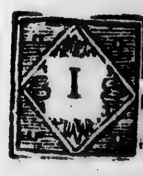

SEPTEMTRION
ORIENT
MIDI
NOUVELLE BRETAGNE
Fleuve St. Laurent
Tadoussac
Quebec
ACCADIE
I. de Terre Neuue
I. Perse
N.lle ANGLETERRE
HOLANDE
Grand Banc
IRLANDE
ANGLETERRE
La Manche
PARTIE DE FRANCE
PARTIE D'ESPAGNE
I. Azores
MER DE CANADA
LE TRIOMPHE DE LA LOUISIANE
I. Canaries
PARTIE D'AFRIQUE
Tropique du Cancer
I. de St. Domingue
Isles Antilles Françoises
MERIQUE
ERIDIONALE
CARTE
DE LA
NOUUELLE FRANCE
ET DE LA
LOUISIANE
Nouuellement decouuerte
dediée
Au Roy
l'an 1683.
Par le Reuerend Pere
Louis Hennepin
Missionaire Recollect
et Notaire Apostolique
N. Guerard



DE

LO

Nouve
au Suc
velle I
de Sa I



ſuadé pa
avoit tir
vages de



DESCRIPTION DE LA LOÜISIANE,

Nouvellement découverte au Sud-Oüest de la Nouvelle France, par ordre de Sa Majesté.

IL y a plusieurs années que le Sieur Robert Cavelier de la Salle avoit esté persuadé par les lumieres qu'il avoit tirées de plusieurs Sauvages de diverses Nations, que

l'on pourroit faire des établiſſemens conſidérables du coſté du Sud-Oüeſt, au delà des grands Lacs, & que meſme par le moyen d'une grande Rivierre que les Iroquois appellent Hohio, qui ſe décharge dans Meſchaſipi, qui en langue des Iſlinois ſignifie grande Riviere, on pourroit penetrer juſques à la Mer.

Dans ce deſſein, il achepta une habitation dans l'Iſle de Monreal, à l'endroit appellé la Chine, où l'on s'embarque pour remonter plus haut le long de la grande Riviere ſaint Laurens; il communiqua enſuite ſa penſée à Monſieur de Courcelles Gouverneur de la nouvelle France, qui la trouva bien fondée, & qui pour cet effet l'encouragea é l'executer; il fit divers voyages,

tantost avec des François, tantost avec des Sauvages, & mesme pendant cent lieuës de chemin, jusques au bout du Lac de Frontenac avec Messieurs Dolier & Galinée Prêtres de Saint Sulpice, l'année 1669. mais une siévre violente obligea le dernier à les quitter à l'entrée du Lac de Comty, & les premiers quelque temps aprés d'autres accidens impréveus, de relascher des Outtaouactz, & retourner en Canada, sans qu'ils ayent depuis songé à poursuivre leur premier dessein, la providence de Dieu l'ayant ainsi permis, & reservé aux Religieux de nostre Ordre.

Le Sieur de Courcelles, & le Sieur Talon tres-vigilant Intendant de la nouvelle Fran-

ce luy écrivirent pour l'exhorter à continuer ſes découvertes, & il s'en preſenta une occaſion favorable.

Aprés que le Sieur Tracy envoyé en Canada par le Roy, en 1665. eut forcé les Iroquois à demander la paix, il jugea qu'il eſtoit neceſſaire pour tenir en bride ces barbares, de faire conſtruire quelques forts dans les lieux, par où les Iroquois avoient accoûtumé de paſſer pour venir attaquer nos habitations; on bâtit pour cet effet les forts de Sorel, & de Chambly dans la Riuiere de Richelieu, qui ſe decharge dans celle de Saint Laurens; & quelques années aprés celuy de Frontenac à cent ving lieuës plus au Sud, prés de la décharge du Lac de Frontenac, ou Ontario qui

veut dire beau Lac. Ce fort fut gaſonné, & entourré de gros pieux, & de quatre baſtions, par les ſoins de Monſieur le Comte de Frontenac Gouverneur general des païs pour réſiſter aux Iroquois, & ce brave Seigneur depuis dix ans de ſon gouvernement, s'eſt fait aimer, par la crainte qu'il donnoit à ces barbares, par la conſtruction du fort de Fontenac ſcitué dans leurs païs, & par cette fortereſſe il a fait revivre dans l'Amerique, le nom de ſes anceſtres, qui ont eſté les favoris, de l'un de nos plus grands Rois Henry IV. & les Gouverneurs du Chaſteau de Saint Germain en Laye, & ſans faire tort aux Gouverneurs generaux qui l'ont devancé, celuy-cy a eſté le pere des pauvres, le

protecteur des opprimez, & un parfait modelle de pieté & de religion. Ceux qui viendront aprés nous en Canada, le regretteront & admireront sa bonne conduite & son zele pour le service du Roy dans les périls des Canots où cet illustre Gouverneur s'est souvent exposé pour le bien, & la défense du païs.

Le gouvernement du Fort de Frontenac venant à vaquer, le Sieur de la Salle qui avoit éprouvé de grandes difficultez à surmonter les Saults, & les rapides affreux que l'on trouve durant prés de trente lieuës, depuis le Monreal jusques au fort de Frontenac, resolut de venir en France pour demander ce gouvernement au Roy.

Il arriva à la Rochelle en

1675. il offrit d'achever ce fort à ſes depens, & d'y entretenir une garniſon ſuffiſante, & comme le Sieur Comte de Frontenac avoit fait des avances pour plus de quinze mille livres, tant pour l'eſtabliſſement dudit Fort, que de la garniſon, il offrit encore de les rembourſer, pourveu que la Cour voulut luy accorder le gouvernement & la proprieté du Fort; ſes propoſitions furent acceptées par Monſieur Colbert qui luy en fiſt expedier les proviſions, par les ſoins de Monſieur de Belizani qui a beaucoup contribué à une ſi genereuſe entrepriſe, & les établiſſemens qui s'y feront dans la ſuite luy auront cette obligation.

Si-toſt qu'il fut de retour en Canada, le Sieur Comte

de Frontenac ſe rendit ſur les lieux pour l'aider à faire démolir le premier fort qui n'étoit entourré que de gros pieux & de gazons ; il en fit conſtruire un autre de trois cens ſoixante toiſes de tour, reveſtu de quatre baſtions de pierre de taille, auquel on travailla avec tant de diligence, qu'au bout de deux ans il fut mis en ſa perfection, quoy que le Sieur de la Salle ne fuſt point obligé à faire une ſi grande dépenſe.

Ce fort eſt ſcitué au Nord, & prés de la décharge du Lac de Frontenac dans une preſqu'Iſle dont il a fait foſſoyer l'ſthme, & dont les autres coſtrz ſont entourrez du Lac, & d'un grand port, où toutes ſortes de Baſtimens peuvent moüiller en ſeureté. Le Lac

de Frontenac à quatre vingt-lieuës de longueur, & vingt-cinq ou trente de largeur, il eſt abondant en poiſſons, profond & navigable par tout: Les cinq Cantons des Iroquois habitent la pluſpart au Midy de ce meſme Lac, & quelques uns au Nord. Monſieur le Comte de Frontenac eſtant allé pluſieurs années conſecutives au fort, eſcorté par des Soldats, & de quarante canots, conduits par des hommes les plus reſolus au combat, ſa preſence imprima de la crainte & du reſpect, dans l'eſprit des plus fiers de ces Barbares, pour toute la Nation Françoiſe; il aſſembloit tous les ans les plus conſiderables des Iroquois au conſeil, leur faiſant connoître les moyens qu'ils devoient

prendre pour embrasser le Christianisme, les exhortant d'écouter la voix des Missionnaires, leur donnant les biais qu'ils devoient prendre pour entretenir une bonne correspondance avec luy, & pour maintenir le commerce avec les François, lesquels à la maniere de l'expression des Sauvages, il appelloit ses neveux, & les Iroquois ses enfans : c'est par ces voyes que ce sage Gouverneur a conservé la paix tout le temps qu'il a esté en Canada, faisant des presens aux Sauvages en faveur des Missionnaires.

La scituation de ce fort, est si avantageuse, qu'il est aisé par son moyen de couper la sortie & le retour des Iroquois, ou de leur porter en vingt quatre heures la guerre chez eux,

dans le temps qu'ils ſeroient en courſe, par le moyen des barques du Fort de Frontenac; le Sieur de la Salle en ayant fait conſtruire trois toutes pontées dans le Lac, a ſi bien dreſſé ſes gens à conduire les Canots dans les Rapides les plus affreux, qu'ils ſont à preſent les plus habiles canoteurs de l'Amerique.

Comme la terre qui borde ce Lac eſt tres fertile, il en a fait cultiver pluſieurs arpens, où le bled, les legumes, & les herbes potageres ont tres bien reuſſi, quoy que d'abord ces bleds ayent eſtez incommodez des ſauterelles, ainſi qu'il arrive ordinairement dans les nouveaux deffrichemens du Canada, à cauſe de la grande humidité de la terre; il y a fait élever des volailles, & des

bestes à corne, dont il en a presentement plus de trente-cinq ; & comme les arbres y sont tres-beaux, & propres à bastir des maisons, & des barques, & que l'hyver y est prés de trois mois plus court qu'en Canada ; il y a lieu de croire qu'il s'y formera une Colonie considerable, y ayant déja treize à quatorze familles, & une maison de Mission que j'y ay establie avec nostre cher Pere Luc Buisset Recolet, par le secours du Sieur de la Salle, avec lequel nous avons attiré un village assez considerable d'Iroquois, aux enfans desquels, nous apprenons la lecture avec nos petits François, lesquels s'entr'apprennent reciproquement la langue les uns des autres, ce qui entretient une bonne cor-

respondance avec les Iroquois qui defrichent les terres pour y semer du blé d'Inde pour subsister toute l'année, hors le temps de leur chasse.

Pendant que le Sieur de la Salle travailloit à la construction de son Fort, ses envieux jugeans par de si beaux commencemens ce qu'il pourroit faire dans la suite avec nos Missionaires Recolets qui attiroient par leur vie desinteressée, plusieurs familles qui venoient demeurer au fort, susciterent le Sieur Joliet à le prevenir dans ses découvertes, lequel alla par la Baye des Puants à la riuiere de Meschasipi, sur laquelle il descendit jusques aux Islinois, & revint par les Lacs en Canada, sans avoir pour lors, ny depuis essayé de faire aucun establissement, ny

donné aucunes connoiſſances à la Cour.

A la fin de l'année de 1678. le Sieur de la Salle vint en France rendre compte à Monſieur Colbert de ce qu'il avoit fait en execution de ſes ordres ; il luy repreſenta enſuite que ce fort de Frontenac luy donnoit de grandes commoditez pour faire des decouvertes avec nos Recolets, que ſon principal deſſein en faiſant conſtruire ce fort avoit eſté de continuer ſes découvertes en des païs temperez, riches & fertiles, où le ſeul commerce des peaux & de la laine des bœufs ſauvages, que les Eſpagnols appellent Cibola pouvoit eſtablir un grand commerce, & ſoûtenir de puiſſantes Colonies ; Que toutesfois comme il ſeroit difficile d'amener ces peaux de bœufs

dans des canots, il suplioit Monsieur Colbert de luy faire accorder la commission pour aller faire la decouverte de l'embouchure de la grande riviere de Meschasipi, sur laquelle on pourroit faire des Navires pour venir en France; Et qu'attendu les grandes dépenses qu'il avoit faites principalement pour la construction & l'entretien du fort de Frontenac, il luy plust de luy faire donner le privilege de faire seul le commerce des peaux de bœufs sauvages, dont il en avoit apporté une pour échantillon, ce qui luy fut accordé.

Il partit de France au mois de Juillet de l'année 1678. avec les Sieurs la Motte & Tonty, un Pilote, & des Matelots, & plusieurs autres, jusques au

nombre d'environ trente perſonnes, des ancres, & des agrets pour les barques, qu'il vouloit faire conſtruire, & les armes, & les marchandiſes neceſſaires; il arriva à la fin de Septembre à Quebec, d'où il fit aller ſes gens pour tranſporter ſes marchandiſes, & ſes proviſions au fort de Frontenac; il m'apporta de France une obeiſſance de noſtre Reverend Pere Germain Allart qui eſt à preſent Eveſque de Vences, & des lettres du tres-Reverend Pere Hyacinthe le Févre Provincial actuel de nos Recolets d'Artois; par leſquelles il me témoigna bien du zele pour le progrez de nos Miſſions de l'Amerique, & me pria de tenir compagnie au Sieur de la Salle dans ſes découvertes, le le Pere Valentin le Roux nôtre Com-

Commiſſaire Provincial du Canada me donna une chapelle complette pour mon voyage, je fus enſuite prendre la benediction de Monſieur François de la Valle premier Eveſque de Quebec, & ſon agrement par écrit, nous diſnâmes enſuite à la table de Monſieur le Comte de Frontenac Gouverneur du Païs, lequel pendant le repas nous fit l'honneur de dire à la compagnie qu'il feroit recit à la Cour du zele des Recolets, & de la generoſité de nos entrepriſes.

Nous nous embarquâmes trois, dans noſtre petit canot d'écorce avec noſtre chapelle portative, une couverture, & une natte de joncs qui nous ſervoit de paillaſſe, ce qui compoſoit tout noſtre équipage. Les

peuples des coſtes, où nous paſſames, entre Quebec & le Monreal, me prierent avec inſtance de leur dire la Meſſe, & de leur adminiſtrer les Sacremens; me repreſentans qu'ils ne pouvoient aſſiſter au Service divin que cinq ou ſix fois l'année, vû qu'il n'y avoit que quatre Miſſionaires dans l'étenduë de cinquante lieuës de pays. A Saint Hour j'y baptiſé un enfant, dont je donnay avis au Miſſionaire qui eſtoit abſent. Nous continuames noſtre route par Harpentinie où le Seigneur du lieu m'auroit donné un de ſes fils pour le voyage, ſi noſtre canot avoit eſté aſſez grand pour quatre hommes. A noſtre arrivée du Monreal, on me débaucha mes canoteurs, ce qui m'obligea de prendre l'occa-

ſion de deux autres canoteurs qui nous donnerent une petite place dans leur foible baſtiment, & aprés avoir franchy les Rapides pendant trente-lieuës, nous arrivâmes au fort de Frontenac à onze heures de nuit, le jour des Morts de 1678. Le Pere Gabriel de la Ribourde, & le Pere Luc Buiſſet Miſſionaires, me receurent avec une joye extraordinaire dans noſtre maiſon de Miſſion. Le Sieur de la Salle ſe rendit quelque temps aprés nous ſitoſt qu'il eut achevé ſes affaires, & à la fin de la meſme année il fit partir quinze hommes de ſes gens avec des marchandiſes pour la ſomme de ſix à ſept mille livres, avec ordre d'aller en canot, nous attendre aux Iſlinois, qui demeurent dans la voiſinage de

Meschasipi, afin d'y commencer à établir une bonne correspondance avec ces Savvages, & de nous preparer des vivres & les autres choses necessaires pour la continuation de nos découvertes.

Nous eûmes une conference avec nos deux Religieux du Fort, sur les mesures qu'il falloit prendre pour étendre le Royaume de Jesus-Christ, parmy ces Nations nombreuses, qui n'avoient jamais entendu parler du vray Dieu, ny conversé avec les Europeans.

Le 18. Novembre 1678. je pris congé de ces Peres qui nous vinrent conduire jusques sur le bord du Lac, & nous entrâmes avec seize hommes dans un brigantin: le froid & les vents de l'automne estant

lors assez violents, nos hommes apprehendoient d'entrer dans un bastiment d'environ dix tonneaux, ce qui obligea le Sieur de la Motte, qui commandoit, à faire tenir toûjours la coste du Nord du Lac de Frontenac pour estre à l'abry du Nord-Oüest qui nous auroit jettez à la coste Meridionale. Le vingt-six nostre petit bastiment estant effloqué à deux grandes lieuës de terre, toute la nuit nous fûmes forcez à moüiller l'ancre à soixante brasses de cable, & dans un péril évident; enfin le vent d'Est estant retourné au Nord'Est, nous nous rendîmes au bout du Lac de Frontenac, à un village Iroquois nommé à Tejajagon, scitué au Nord, à environ soixante-dix lieuës du Fort de

Frontenac, nous traitâmes du blé d'Inde aux Iroquois, qui venoient souvent nous visiter à nostre brigantin, que nous avions placé dans une riviere & mis en assurance, mais nous échouâmes par trois fois avant que d'y entrer, & l'on fust obligé de débarquer quatorze de nos hommes, & de jetter du leste de nostre bastiment pour nous tirer d'affaire, l'on fut obligé de couper à coups de haches les glaces qui nous auroient renfermées dans la riviere. Le vent propre nous manquant, nous ne pûmes partir que le cinquiéme Decembre 1678. & comme nous avions quinze lieuës de traverse à faire des terres du bout du Lac à Niagara, nous ne pûmes gagner que dix lieuës vers la coste Meridionalle, où

nous moüillâmes l'ancre à environ trois lieuës de terre, & toute la nuit nous fûmes fort agitez de gros temps. Le sixiéme jour de Saint Nicolas, nous entrâmes dans la belle Riviere de Niagara, dans laquelle jamais barque n'estoit entrée; Aprés le *Te Deum* & les prieres ordinaires en action de grace, les Iroquois Tsonnontouans, de tout le petit village placé à l'entrée de la riviere, d'un coup de senne prirent plus de trois cens poissons blancs, plus grands que des carpes, qui est du meilleur goust & le moins mal faisant de tous les poissons qu'il y ait au monde, ces barbares nous les donnerent tous, attribuant leur bonne pesche à l'arrivée du grand Canot de bois. Le septiéme nous montâmes en

Canot d'écorce à deux lieuës en haut de la Riviere, pour chercher un lieu propre à bâtir, & ne pouvant monter plus haut en canot, ny surmonter de tres violens Rapides, nous fûmes à la découverte par terre, à trois lieuës plus haut, & ne trouvans pas de terre bonne pour cultiver, nous couchâmes prés d'une Riviere qui vient de l'Oüest à une lieuë au dessus du grand Sault de Niagara, il y avoit un pied de neige que nous ostâmes pour faire du feu; & le lendemain nous retournâmes sur nos pas en chemin faisant; nous vîmes tres-grande quantité de Chevreüils, & des bandes de cocqs d'Inde sauvages, & aprés la premiere Messe qui ait jamais esté celebrée dans ces lieux là, l'on

L'on employa les Charpentiers avec d'autres gens ſous la conduite du Sieur de la Motte qui ne put jamais ſupporter la rigueur d'une vie ſi penible, il fut obligé de lacher priſe quelque tems aprés & de retourner au Fort de Frontenac.

Le Sieur de la Salle n'ayant pû faire bâtir une barque au Fort de Frontenac à cauſe d'un portage de deux lieuës du grand Sault de Niagara, ſans lequel on pourroit naviger en grande barque depuis le Lac de Frontenac juſques au bout du Lac Dauphin, par des Lacs qu'on peut avec raiſon appeller des Mers douces.

La grande Riviere de Saint Laurens tire ſon origine de pluſieurs grands Lacs, entre leſquels il y en a cinq d'une

grandeur extraordinaire, & qui ſont tous mal repreſentez dans les Cartes imprimées. Ces Lacs ſont le premier Lac de Condé ou Tracy; Le ſecond Lac Dauphin ou Iſlinois; Le troiſiéme Lac d'Orleans ou des Hurons; Le quatriéme Lac de Conty ou Frié, & le cinquiéme Lac Ontario, nommé de Frontenac; ils ſont tous d'eau douce, & tres-bonne à boire, abondans en poiſſons, entourrez de terres fertiles, à la reſerve du premier; la navigation y eſt aiſée, même à des grands bâtimens, mais difficile en hyver à cauſe des grands vens qui y regnent.

Le Lac de Condé, & le Lac Dauphin ſont les plus éloignez du côté du couchant, le premier qui s'étend

de l'Eſt à l'Oüeit a cent cinquante lieuës de longueur, environ ſoixante de largeur; & environ cinq cens lieuês de tour; le ſecond qui eſt ſcitué au Nord & Sud a cent vingt ou cent trente de longueur, & quarante à cinquante lieuës de largeur, & prés de quatre cens lieuës de tour; ces deux Lacs ſe dégorgent dans celuy d'Orleans, le premier par un Rapide remply de Rochers, où l'on ne peut naviger, & l'autre par le détroit de Miſſilimakinac. Le Lac d'Orleans ſe décharge par un long Canal tres-beau & navigable dans le Lac de Conty; enſorte que comme ces deux derniers Lacs ſont à peu prés égaux au Lac Dauphin, & qu'il ne ſont ſeparez par aucun Rapide incommode; on

peut aller en barque depuis le fond du Lac Dauphin par une eſpace de quatre cens lieuës juſques au bout du Lac Conty, où la navigation eſt interrompuë par le grand Sault de Niagara.

Le Lac de Conty ſe jette dans le Lac de Frontenac ; mais pendant dix lieuës de ce dernier Lac, il ſe reſſerre par une grande Iſle qui forme deux Chenaux ; & par des Iſlets & ce retreciſſement s'appelle la Riviere de Niagara, qui aprés un cours de quatorze lieuës ſe jette dans le Lac de Frontenac, a quarante-deux degrez de latitude & vingt minuttes. Les eaux de ce Detroit ou de cette Partie, & Riviere du Lac de Conty ont un courant, & fort difficile à ſurmonter à la voille,

principalement à une lieuë de la sortie du Lac de Conty. A quatre lieuës du Lac de Frontenac, il y a un Sault ou cheute d'eau incroyable, & qui n'a pas sa pareille. La Riviere de Niagara prés de cet endroit n'a qu'un demy quart de lieuë de largeur, mais elle est fort profonde par endroits, & si rapide au dessus du grand Sault qu'elle entraine toutes les bêtes qui la veulent traverser, sans que pas une puisse resister à son courant, elles se precipitent plus de cinq cens pieds de hauteur, & sa cheute est composée de deux nappes d'eau, & d'une cascade, avec une Isle en Talus; au milieu ces eaux écument & boüillonnent d'une maniere affreuse, elles tonnent continuellement,

& lors que le vent ſouffle du coſté du Sud, l'on entend le bruit qu'elles font de plus de quinze lieuës. A quatre lieuës de ce Sault ou de cette cheute, la Riviere de Niagara ſe jette, avec une rapidité extraordinaire, pendant deux lieuës principalement dans le Lac de Frontenac: c'eſt pendant ces deux lieuës qu'on fait portage des marchandiſes, & il y a un tres-beau chemin, fort peu de bois, & preſque toutes prairies entre-mélées de quelques chênes, & de ſapins, ſur leurs deux bords de la Riviere, qui ſont d'une hauteur qui font peur quand on regarde le bas.

C'eſt à l'embouchure du Lac de Frontenac, que l'on fit commencer un Fort, qui auroit pû tenir en bride les

Iroquois, & particulierement les Tſonnontoüans les plus nombreux & les plus puiſſans de tous, & leur empécher le commerce qu'ils font avec les Anglois & les Hollandois, de quantité de Pelteries qu'ils ſont obligez d'aller chercher dans les païs Occidentaux, & de paſſer en allant & en revenant par Niagara, où l'on pourroit les arreſter à l'amiable en temps de paix, & par force en temps de guerre; mais les Iroquois excitez par quelques envieux du Sieur de la Salle, en prirent ombrage, en ſorte que comme on étoit point en état de leur reſiſter, l'on ſe contenta d'y faire bâtir une maiſon fortifiée de Paliſades, qu'on nomme le Fort de Conty, & l'endroit eſt naturellement de défenſe, & à

coſté il y a un fort beau Havre pour retirer les barques en aſſurance ; il y a auſſi une peſche de pluſieurs ſortes de poiſſons, tres abondante, entre autres de poiſſons blancs admirablement bons & dont on pourroit fournir une des meilleures villes de l'Europe.

Le grand Sault de la Riviere de Niagara l'obligea auſſi à faire conſtruire ſa barque à deux lieuës au deſſus, & à ſix lieux de l'embouchure de cette Riviere ; mais avant que de la commencer le Sieur de la Motte avoit ordre de prendre ſes ſuretez, & d'aller au grand village des Iroquois Tſonnontoüans, pour tâcher de faire diſſiper les ombrages que ces envieux avoient déja imprimez dans leurs eſprits, touchant toutes nos demar-

ches, & comme je travaillois à la construction d'une cabanne d'écorce d'arbres, qui devoit me servir de maison & de Chapelle, pour dire la Messe à nostre monde, le Sieur de la Motte me pria de l'accompagner aux Iroquois & pendant tout le temps de son Embassade : Je le priay de me laisser avec le plus grand nombre de nos hommes, il me repliqua qu'il en prenoit sept avec luy, que je sçauois quelque chose de la langue, & des façons des Iroquois, que ces barbares m'avoient veus au Fort de Frontenac au Conseil, que le Gouverneur du païs avoit tenu avec eux, qu'il y alloit du service du Roy, & du Sieur de la Salle en particulier, qu'il ne se pouvoit fier à ceux qu'il me-

noit, toutes ces raiſons m'obligerent à le ſuivre aux travers des bois pendant trente-deux lieux de chemin, la terre eſtoit couverte de neige, nous portions tous nos couvertures avec noſtre petit équipage, paſſans les nuits ſouvent à la belle étoille; & comme nous n'avions que quelques petits ſacs de blé d'Inde roti, nous trouvâmes chemin faiſant des Iroquois en chaſſe, qui nous donnerent du Chevreüil, & quinze à ſeize Ecurieux noirs tres-bons à manger. Aprés cinq jours de marche, nous arrivâmes à Tegarondies grand village des Iroquois Tſonnontoüans; & comme nos François eſtoient pour lors bien équipez d'armes, & de beaux habits, les Sauvages nous me-

nerent dans la Cabanne du grand Chef, où toutes les femmes & enfans venoient nous considerer, & aprés les cris fait dans le village par un Ancien, selon la maxime des Barbares, le lendemain aprés la Messe & la Predication du premier jour de l'An 1679. quarante-deux vieillards Iroquois parurent au Conseil avec nous, & quoy que ces Sauvages qui sont presque tous grands hommes, ne fussent envelop-pez que dans des robes de Castors, de Loups, & quelques-uns d'Ecurieux noires, avec un Calumet souvent à la bouche; Il n'y a point de Senateurs de Venise, qui ayent une contenance plus grave, ny qui parlent avec plus de pois que les Anciens des Iroquois dans leurs assemblées.

L'un de nos hommes nommé Antoine Braſſart qui ſervoit de truchement, leur dit que nous venions les viſiter de la part d'Onnontio (qui eſt le nom que tous les Sauvages donnent aux Gouverneurs des François) & pour fumer dans leurs Calumets ſur leur natte, que le Sieur de la Salle leur amy, alloit faire un grand Canot de bois pour leur aller chercher des marchandiſes en Europe par un chemin plus commode que celuy des rapides de la Riviere Saint Laurens, afin de les leur donner à meilleur marché ; il ajoûta pluſieurs autres raiſons pour faciliter noſtre entrepriſe ; & on leur donna au nom de toute la nation, pour prés de quatre cens livres de marchandiſes ſuivant l'uſage de ce païs, ou les meil-

leures raisons ne sont jamais écoutées, si elles ne sont accompagnées de presens.

Le Sieur de la Motte avant que de commencer le discour fit dire aux Iroquois, qu'il ne leur parleroit pas, qu'ils n'eussent fait sortir du Conseil un François qui luy estoit suspect, les viellards le prierent de se retirer, & afin qu'il ne reçût point l'affront tout entier, de s'estre presenté à l'assemblée sans y avoir esté appellé, je sorty avec luy pour luy tenir compagnie, me dispensant de la premiere journée des affaires qu'on proposa aux Iroquois. Le jour suivant les Iroquois répondirent article pour article, à nos presens; ils mettoient des buchettes par terre pour se resouvenir de tout ce qu'on leur

avoit dit, & à chaque répon-ſe, le harangueur tenoit une des buchettes à la main, & nous jettoit au milieu de l'aſ-ſemblée de la pourcelaine blanche & noire qui eſtoit en-filée, & à chaque préſent de-puis le premier juſques au der-nier, l'un des Anciens ayant commencé à pleine gorge, fi-niſſoient par trois fois la der-niere ſyllabe tous enſembles, par un ton provenant du creux de l'eſtomach, Niaova, qui veut dire voila qui eſt bien, je te remercie. Toutes les raiſons que nous donnâmes aux Iro-quois ne les contenterent qu'en apparence : car ces Barbares ont pour maxime, une entie-re indifference à toute choſe, & un homme parmy eux paſ-ſeroit pour un eſprit mal fait, s'il ne convenoit en tout, &

s'il contredisoit aux raisonnemens qu'on leur faits en conseil, quand mesme l'on viendroit à dire des plus grandes absurditez, & des sottises, ils diront toûjours Niaova, voila qui est bien mon frere, tu as raison; mais ils n'en croient que ce qu'ils veulent en particulier, & la plus grande partie des Sauvages, de tous ceux que j'ay bien examinez, font connoistre que l'indifference qu'ils ont pour toutes les maximes de nostre Religion Chrestienne, comme pour toute autre chose, est le plus grand obstacle à la Foy que j'ay connu parmy ces Barbares. Le dernier jour de nôtre assemblée, les guerriers Iroquois amenerent chez eux un Esclave qu'ils avoient faits sur les Hontouagaha, qui

ſignifie en leurs langues , les bredoüillards ou grands parleurs ; & je crois que des Nerons & des Maximins , n'ont jamais trouvé de plus grande cruauté pour exercer la patience des Martyrs , que les tourmens que les Iroquois font souffrir à leur Ennemis. Et comme nous voyons que leurs enfans coupoient chacun un lopain de viande de l'Eſclave, que leurs parens avoit fait mourir , avec des cruautez inoüies, & que ces petits Antropophages mangeoient de la chair de cet homme en nôtre preſence , nous nous retirâmes de la Cabanne du Chef, & nous n'y voulûmes plus manger davantage , & nous retournâmes ſur nos pas au travers des Foreſts à la Riviere de Niagara.

Le Sieur de la Salle y estoit venu en barque du Fort de Frontenac pour nous apporter quelques vivres, & des agretz pour équiper une barque à l'entrée du Lac de Conty; mais celle dans laquelle il estoit venu avec des marchandises fit naufrage par la faute des deux Pilotes contrepointez, sur la Coste Meridionale du Lac de Frontenac, à dix lieuës de Niagara, auprés d'un endroit que les Matelots ont nommé le Cap enragé, on ne laissa pas que de sauver les Ancres & les Cables du Bastiment; il perdit aussi quelques Canots avec beaucoup de marchandises, & il eut plusieurs traverses, qui auroient souvent fait abandonner cette entreprise à tout autre qu'à luy. Aprés qu'il

eut donné ſes ordres, & placé les ouvriers au Chantier qui eſtoit au deſſus du grand Sault de Niagara, pour la ſtructure d'une ſeconde Barque : Eſtant preſſé il retourna au Fort de Frontenac, il entreprit ce chemin de plus de quatre-vingts lieuës par terre, & à pieds, avec un petit ſac de blé d'Inde roti, qui meſme luy manqua à deux journées du Fort, où il ne laiſſa pas que d'arriver heureuſement, avec un chien qui traînoit ſur la glace ſon petit équipage.

La pluſpart des Iroquois eſtoient allez en guerre au delà du Lac de Conty pendant la conſtruction de noſtre barque; mais quoy que leur abſence rendit ceux qui eſtoient reſtez moins inſolens, nean-

moins ils ne laissoient pas que de venir souvent à nôtre Chantier, où l'on travailloit à la Barque, & de témoigner leur mécontentement, mais l'un deux contrefaisant l'yvrogne, voulut tuer le Forgeron; mais la resistance des François, & la disposition où ils se mirent pour repousser les Iroquois, & le reproche que je fis à ces Barbares, les obligea de se retirer à petit bruit. Une femme nous donna avis quelque tems aprés, qu'is vouloient mettre le feu à la Barque sur le Chantier, & ils l'auroient executé si on n'y avoit fait une garde exacte.

Des allarmes si frequentes, la crainte de manquer de vivres aprés la perte de la Barque du Fort de Frontenac, & le refus que les Iroquois

Tſonnontoüans faiſoient de nous donner du bled d'Inde en payant eſtonnoient nos Charpentiers, qui eſtoient d'ailleurs ſubornez & ſollicitez de nous quitter par un mauvais garnement qui avoit fait pluſieurs efforts pour ſe rendre aux Hollandois. Il nous auroit infailliblement debauché nos ouvriers, ſi je ne les avoit raſſeurés par les exhortations que je leur faiſois, aprés le ſervice divin les jours de Feſte & Dimanche, leur repreſentant que noſtre entrepriſe regardoit purement la gloire de Dieu, le bien de la Colonie Françoiſe & leur honneur; je les animois de cette maniere à travailler avec plus de diligence pour ſe delivrer de ces inquietudes. D'ailleurs les ordres qu'ils voyoient

que je donnois aux Sauvages de la nation du Loup de nous fournir des Chevreüils pour nostre subsistance leur fit reprendre courage, en sorte que s'appliquant avec plus d'assiduité à leur ouvrage, nostre Navire fut en peu de temps en estat d'estre jetté à l'eau, & l'ayant benit avec les ceremonies ordonnées par l'Eglise, on le mit à l'eau, quoy qu'il ne fut pas encore achevé, afin de le garentir du feu dont il estoit menacé.

On le nomma le Griffon. Nous fismes tirer trois coups de canon, & chantâmes en action de graces le *Te Deum* qui fut suivy de plusieurs vive le Roy. Les Iroquois qui estoient dans l'admiration à la veuë de cette ceremonie eurent part à nostre rejoüissance, on leur donna à

tous un coup d'eau de vie à boire auſſi bien qu'aux François.

Nous quittâmes deſlors nos Cabannes d'écorce pour nous loger dans le Baſtiment ſur l'eau où nous dormions en repos, & hors d'inſultes des Sauvages. Les Iroquois au retour de leur chaſſe de Caſtors furent extraordinairement ſurpris, ils diſoient que les François eſtoient des eſprits, & ils ne pouvoient comprendre comment ils avoient pû conſtruire en ſi peu de temps, & avec tant de facilité un ſi grand Canot de bois, quoy que ce baſtiment ne fût que d'environ quarante-cinq tonneaux, & que nous pouvons appeller un Fort ambulant, & qui faiſoit trembler tous les Sauvages qui s'eſtendent pen-

dant plus de cinq cens lieuës de païs.

Cependant les envieux voyans la Barque achevée, nonobſtant les difficultez du tranſport des agretz à travers tant de rapides, & les oppoſitions des Iroquois, publioient que c'eſtoit une entrepriſe temeraire, que nous n'en reviendrions jamais, & beaucoup d'autres choſes ſemblables; ils ſoûleverent par ces diſcours tous les creanciers du Sieur de la Salle, qui ſans vouloir attendre ſon retour, & ſans l'en avertir, firent ſaiſir tous ſes effets qu'il avoit au Monreal & à Quebec, juſques au lit de ſon Secretaire; & ils ſe les firent adjuger pour le prix qu'ils voulurent, quoy que le ſeul Fort de Frontenac dont il eſt proprietaire,

fut capable de payer, au delà de toutes ses debtes, deux fois.

Il estoit alors au Fort de Frontenac, où il reçut avis de ces desordres; mais comme il jugea que ce malheur estoit sans remede, & qu'on n'avoit point d'autres dessein, que de luy faire perdre un voyage, dont il avoit fait tous les preparatifs avec tant de peine & de dépenses, il donna au Fort les ordres qu'il jugea necessaires. Nostre Bastiment estant à l'eau, hors d'insulte, je me rendis au Fort par le Lac de Frontenac, dans le petit Brigantin, pour aller joindre nos Recolets qui y demeuroient, pour me consoler spirituellement avec eux, prendre du vin pour la celebration des Messes, & donner les avis des affaires au Sieur de la Salle,

Salle, & nous nous rendîmes avec luy trois Missionaires Recolets à Niagara, au commancement du mois d'Aoust de la mesme année 1679. il trouva sa Barque preste à naviger, mais ses gens luy dirent qu'ils ne l'avoient pû faire monter que jusques à l'entrée du Lac de Conty, n'ayant pû surmonter à la voille le grand courant de la Rivierre de Niagara. Nous nous embarquâmes au nombre de trente-deux personnes avec nos deux Peres Recolets qui m'estoient venus joindre, nos gens ayant fait bonne provision d'Armes, de marchandises, & sept petites pieces de Canon de fonte.

Enfin contre l'opinion du Pilote, l'on vint about de remonter la Riviere de Niagara; Il faisoit aller sa Barque à la

voille quant le vent estoit assés fort, & il la faisoit toüer dans les endroits les plus difficiles, & nous arrivâmes ainsi heureusement à l'entrée du Lac de Conty. Nous fismes voille le 7. du mois d'Aoust de la mesme année 1679. faisant nôtre route à l'Oüest quart Sud-Oüest; Aprés le *Te Deum*, l'on fist la décharge de tout le Canon, & des Arquebuses à Crocs, en presence de plusieurs gueriers Iroquois qui ramenoient des Esclaves des Nations des prairies, scituées à plus de cinq cens lieuës de leur païs, & ces Barbares ne manquerent pas de faire description de la grandeur de nostre Bastiment aux Hollandois de la nouvelle Jorx, avec lesquels les Iroquois ont un grand commerce des Pelteries

qu'ils leur portent pour avoir des Armes à feu & des Hardes pour se couvrir.

Nostre navigation fut si heureuse que le dixiéme au matin, Feste de Saint Laurens, nous abordâmes à l'entrée du Détroit, par où le Lac d'Orleans se decharge dans le Lac de Conty, & qui est éloigné de cent lieuës de la Riviere de Niagara. Ce Détroit a trente lieuës de longueur, & presque par tout une lieuë de largeur, excepté dans son milieu, où il s'elargit, & forme un Lac de figure Circulaire, & de dix lieuës de Diametre que nous nomâmes le Lac Sainte Claire à cause du jour de cette Sainte que nous le traversâmes. Le païs des deux costez de ce beau Détroit est garny de belles Campagnes

découvertes, & l'on voit quantité de Cerfs, de Biches, de Chevreüils, d'Hours peu farouches & tres-bons à manger, de Poules-d'Inde, & de toute ſorte de gibier, des Cignes en quantité : nos Hauts-bans étoient chargez & garnis de pluſieurs beſtes fauves depiecées, que noſtre Sauvage & nos François tuerent : le reſte du Détroit eſt couvert de Foreſts, d'Arbres fruitiers, comme Noyers, Chaſtaigniers, Pruniers, Pomiers, de Vignes ſauvages, & chargées de raiſins, dont nous fiſmes quelque peu de vin ; il y a des Bois propres à bâtir, c'eſt l'endroit oú les beſtes fauves ſe plaiſent le plus.

Nous trouvâmes à l'entrée de ce Détroit un courant auſſi fort qu'eſt la Marée devant

Roüen, on le surmonta neanmoins faisant nostre route au Nord & au Nord-Est, jusques au Lac d'Orleans; il y a peu de profondeur à l'entrée & à la sortie du Lac Sainte Claire, & principalement à la derniere. La décharge du Lac d'Orleans se divise en cet endroit en plusieurs petits Canaux presques tous barez, par des battures de sable, on fut obligé de les sonder tous; & enfin on découvrit un fort beau profond du moins à deux à trois brasses d'eau, & large par tout de presque une lieuë, nostre Barque y fut arrestée durant quelques jours par les vens contraires, & cette difficulté ayant esté surmontée: on en trouva une encore plus grande à l'entrée du Lac d'Orleans, le vent du Nord qui

avoit soufflé quelque temps avec assés de violence, & qui pousse l'eau de trois grands Lacs dans le Détroit, y avoit augmenté de telle sorte le courant ordinaire, qu'il estoit aussi furieux que la Barre l'est devant Caudebec; on ne pût le remonter à la voille, quoy que alors on fut aidé par un grand vent du Sud; mais comme le rivage estoit fort beau l'on fist descendre à terre douze de nos hommes qui hallerent au col du l'ong de la greve durant un demi quart-d'heure, au bout duquel on entra dans le Lac d'Orleans le vingt-trois du mois d'Aoust, & nous chantâmes pour la seconde fois le *Te Deum* en action de graces, benissant Dieu qui nous faisoit paroistre une grande Baye dans ce Lac, ou nos

anciens Recolets avoient demeuré pour inſtruire les Hurons à la Foy, dans la premiere deſcente des François dans le Canada, & ces Sauvages tres nombreux ont eſté la plus part deſtruits par l'Iroquois. Le meſme jour la Barque ſingla le long de la Coſte Orientale du Lac, avec bon frais, le Cap au Nord quart Nord-Eſt juſques au ſoir que le vent s'eſtant jetté au Sud-Oüeſt fort violent on mit le Cap au Nord-Oüeſt, & le lendemain nous nous trouvâmes à la veuë de terre, ayant traverſé la nuit une grande Baye nommée Saxinam, qui a plus de trente lieuës de profondeur.

Le vingt-quatriéme l'on continua à faire porter au Nord-oüeſt, juſques au ſoir que

le calme nous prist entre des Isles, où il n'y avoit qu'une brasse & demie ou deux brasses d'eau : nous allions avec les basses voilles une partie de la nuit, pour trouver un moüillage, mais n'en trouvans aucuns où il y eut bon fond, & le vent commançant à souffler de l'Oüest, l'on fit mettre de Cap au Nord, pour gaigner le large en attendant le jour, & l'on passa la nuit à sonder au devant de la Barque, parce qu'on avoit reconnu que nostre Pilote étoit fort negligent, & l'on continua de cette maniere à veiller le reste du voyage.

Le vingt-cinquiéme le calme continua jusqu'à midy, & nous poursuivismes nostre route ou Nord Oüest, à la faveur d'un bon vent de Sud qui se

changea bien-tost au Sud-oüest: à minuit on fut obligé de porter au Nord à cause d'une grande pointe qui s'avançoit dans le Lac; mais on l'eut à peine doublée que nous fûmes surpris d'un furieux coup de vent qui nous contraignit à loüyer avec deux pacfis, de mettre ensuite à la Cap jusques au jour. Le vingt-sixiéme la violence du vent nous obligea à faire amener les mats de hune, de faire amarer les vergues sur le point de demeurer coste à traver: à midy les vagues devenant trop grandes, & la mer trop rude, nous fûmes contrains de relâcher le soir ne trouvant point de moüillage ny d'abry. A ce coup le Sieur de la Salle entra dans la chambre & tout decontenancé, il nous dit qu'il

recommandoit son entreprise à Dieu, & comme nous avions coustume dans tout le voyage de faire mettre tout le monde à genoux, & de dire les prieres publiques soir & matin, chantans tous quelques Hymnes de l'Eglise, nous ne pouvions nous soustenir sur le pont du Bastiment, à cause de la tempeste, tous se contentans de faire en particulier un Acte de contrition, il n'y eut que nostre Pilote seul que nous ne pûmes jamais resoudre. Le Sieur de la Salle prît aussi dans ce temps, conjointement avec nous Saint Antoine de Padoüe pour le protecteur de nos entreprises, & promît à Dieu s'il nous faisoit la grace de nous délivrer de la tourmente que la premiere Chapelle qu'il feroit ériger dans

la Loüisiane seroit dédiée à ce grand Saint. Le vent s'estant un peu diminué, l'on fit mettre à la Cap toute la nuit, & nous ne derivâmes qu'une lieuë ou deux au plus.

Le vingt-septiéme au matin on fit voille au Nord-oüest par un vent de Sud-oüest, qui se changea le soir en un petit vent alizé de Sud-Est à la faveur duquel nous arrivâmes le mesme jour à Missilimakinac, où l'on moüilla à six brasses d'eau dans une Anse, où il y avoit bon fond de terre glaise : cet Anse est abriée du Sud oüest, jusques au Nord, une batture de sable la couvre un peu du Nord-Est, mais elle est posée au Sud, & qui est tres-violent.

Massilimakinac est une pointe de terre à l'entrée, & au

Nord du Detroit, par où le Lac Dauphin se decharge, dans celuy d'Orleans. Ce Détroit a une lieuë de largeur & trois de longueur, & court à l'Oüest Nord oüest à quinze lieuës à l'Est de Missilimakinac, on trouve une autre pointe qui est à l'entrée du Canal, par lequel le Lac de Condé se décharge dans le Lac d'Orleans, ce Canal à cinq lieuës d'ouverture, & quinze de longueur, il est entrecoupé de plusieurs Isles, & retresit peu a peu jusques au Sault Sainte Marie, qui est un rapide plein de Rochers, par lequel les eaux du Lac de Condé se déchargent & se précipitent d'une maniere violente : à terre d'un costé on ne laisse pas d'y monter, en perchant en Canot, mais pour plus grande

seureté on fait portage du Canot, & des marchandises que l'on mene pour traiter aux Nations du Nord du Lac de Condé.

Il y a des Villages de Sauvages en ces deux endroits, ceux qui sont établis à Missilimaxinac, le jour de nostre arrivée qui fut le 26. Aoust 1678. furent tous interdis de voir un Navire dans leurs païs, le bruit du canon les épouventa extraordinairement: Nous fûmes dire la Messe aux Outtaoüactz, & pendant le Service le Sieur de la Salle tres-bien mis avec son manteau d'écarlate bordé de galon d'or, fit poser les armes du long de la Chapelle, & le Sergent y laissa un factionaire pour les garder; les Chefs des Sauvages Outtaoüactz,

nous firent leur civilité à leur mode : en sortant du Service, & dans cet Anse où le Grifon estoit mouillé à l'ancre, nous considerions avec plaisir ce grand Bastiment tres-bien équipé, & au milieu de plus de cent ou six-vingt Canots d'écorce qui vont & qui reviennent de la pesche des poissons blancs, que ces Sauvages prennent avec des rets qu'ils tendent quelquefois à quinze ou vingt brasses d'eau, & sans lesquels ils ne pourroient subsister.

Les Hurons qui ont leur village entouré de pallissades de vingt-cinq pieds de hauteur, & scituez vers une grande pointe de terre vis à vis de l'Isle de Missilimakinac, firent paroistre le lendemain qu'ils estoient plus François, que les

Outtaouactz, mais c'estoit en apparence, car ils donnerent une salve de coups de tous leurs fusils, qu'ils ont tous, & recommancerent par trois décharges, pour faire honneur à nostre Navire & aux François, mais ce salut leur avoit esté suggeré par quelques François, qui y viennent & qui y font souvent un commerce fort considerable avec ces peuples, & lesquels n'avoient d'autre dessein que de gagner par ce dehors le Sieur de la Salle qui leur portoit ombrage, pour mieux joüer leurs personnages par aprés, en faisans connoistre que la Barque alloit estre la cause de la destruction des Particuliers, afin de rendre odieux au peuple celuy qui l'avoit fait construire.

Les Hurons & les Ouattaouactz font des alliances les uns avec les autres pour s'opposer unanimement à la fureur de l'Iroquois leur ennemy juré ; ils y cultivent du bled d'Inde, dont ils vivent toute l'année, avec les poiſſons qu'ils prennent ; pour aſſaiſonner leur ſagemité qu'ils font cuire avec de l'eau & de la farine de leur blé qu'ils écraſent avec un pilon dans le tronc d'un arbre qu'ils font creuſer avec le feu.

Les Sauvages de Sainte Marie du long Sault, ſont appellez par nous les Saulteurs à cauſe du lieu de leur demeure qui eſt prés du Sault, & où ils ſubſiſtent de la chaſſe de Cerfs, d'Orignaux ou Elans, & de quelques Caſtors, & de la peche de poiſſon blanc qui eſt

eſt tres-bon ; & que l'on y trouve en grande abondance, mais dont la peſche eſt tres-difficile à tous autres qu'à ces Sauvages, qui y ſont élevez depuis leur enfance. Ces derniers ne ſement point de blé d'Inde, d'autant que leur terre n'eſt pas propre, & que les broüillards du Lac de Condé qui y ſont fréquents étouffent tout le bled qu'ils pourroient ſemer.

Le Sault de Sainte Marie & Miſſilimakinac ſont les deux paſſages les plus conſiderables de tous les Sauvages de l'Oüeſt & du Nord, qui vont porter toutes leur Pelteries aux habitations Françoiſes, & negotier tous les ans avec plus de deux cens Canots chargez au Monreal.

Pendant noſtre ſejour à Miſ-

silimakinac, nous fûmes extremement surpris d'y trouver la plus part des hommes que le Sieur de la Salle avoit envoyez devant au nombre de quinze, & qu'il croyoit depuis longtemps aux Islinois: ceux qu'il avoit connu pour les plus fideles luy rapporterent qu'ils avoient esté arrestez par les discours qu'on leur avoit fait sur leur route à Missilimakinac, qu'on leur avoit dit que son entreprise n'estoit que chimerique, que la Barque n'arriveroit jamais à Missilimakinac, qu'on les envoyoit à une perte certaine, & plusieurs autres semblables qui avoient découragez & débauchez la plus-part de leurs camarades, & qu'ils n'avoient pû les obliger à continuer leur voyage; que mesme six d'entr'eux avoient

déserté & emporté pour plus de trois mille livres de marchandises, sous pretexte de se payer eux mêmes, disans qu'ils rendroient le surplus de ce qu'il leur estoit deub, & que les autres avoient dissipé mal apropos, ou employé pour leur subsistance à Missilimakinac, où ils avoient esté retenus, & où les vivres sont fort chers pour plus de douze cens livres. Le Sieur de la Salle fut d'autant plus mal satisfait du procedé de ses Gens qu'il les avoit bien traitez, & fait à tous quelques avances, ayant entre autres payé pour l'un d'eux à Monreal douze cens livres qu'il devoit à diverses personnes; il fit arrester quatre des plus coupables sans leurs faire aucun traitement plus facheux, ayant appris que deux de ces

deserteurs estoient au Sault Sainte Marie, il détacha le Sieur de Tonty avec six hommes qui les arresta, & se saisit de tous les effets qu'ils avoient entre les mains, mais il n'a pû obtenir aucune justice des autres. Les grands vens en cette saison retarderent long-temps le retour du Sieur de Tonty qui ne revint qu'au mois de Novembre à Missilimakinac, en sorte que nous craignions l'approche de l'hyver, & on resolut de partir, sans attendre qu'il fut arrivé.

Le deuxiéme du mois de Septembre, de Missilimakinac nous entrâmes dans le Lac Dauphin, & nous arrivâmes à une Isle scituée à l'entrée du Lac où la Baye des Puants a quarante lieuës de Missilimakinac, & qui est habitée par

des Sauvages de la nation des Poutouvatamy : l'on y trouva quelques François qu'on avoit envoyez les années precedentes chez les Islinois, & qui avoient rapporté au Sieur de la Salle une assez bonne quantité de Pelteries.

Le Chef de cette nation qui avoit toutes les tendresses possibles pour Monsieur le Comte de Frontenac, qui l'avoit regalé au Monreal, nous receut le mieux qu'il pût, fit danser par ses Soldats le Calumet au Sieur de la Salle ; & pendant quatre jours de tourmente, nostre Bastiment estant moüillé à trente pas du bord de l'Anse, ce Capitaine Sauvage croyant que nostre Barque alloit échoüer, il vint dans un Canot nous joindre au peril de sa vie, & malgré le redou-

blement des vagues, nous l'enlevâmes avec son Canot dans nostre bâstiment, il nous dit d'un ton martial qu'il risquoit & vouloit perir avec les enfans d'Onnontio Gouverneur des François, son bon pere & amy. Contre nôtre sentiment, le Sieur de la Salle qui ne prit jamais avis de personne, resolut de renvoyer sa Barque de cet endroit, & de continuer sa route en Canot, mais comme il n'en avoit que quatre, il fut obligé de laisser plusieurs Marchandises dans la Barque, quantité d'ustensils & d'outils; il ordonna au Pilote de décharger toute chose à Missilimakinac, où il les reprendroit à son retour, il mit aussi toutes les Pelteries dans la Barque avec un Commis & cinq bons Matelots; ils

avoient ordre de se rendre au grand Sault de Niagara, où ils laisseroient les Pelteries, & se chargeroient d'autres marchandises, qu'une autre Barque du Fort de Frontenac qui les attendoit prés du Fort de Conty leur devoit apporter, & qu'aussi-tost aprés ils reprissent la route de Missilimaxinac, où ils trouveroient une instruction du lieu où ils meneroient hyverner la Barque.

Ils mirent à la voille le 18. Septembre avec un petit vent d'Oüest tres-favorable, faisant leur adieu d'un seul coup de canon, & on n'a pû sçavoir depuis la route qu'ils avoient tenus, & quoy qu'on ne doute pas qu'elle n'aye peri, on n'a jamais pû apprendre d'autres circonstances de leur naufrage que les suivan-

tes ; La Barque ayant moüillé au Nord du Lac Dauphin, le Pilotte contre l'avis de quelques Sauvages, qui l'asseuroient qu'il y avoit une grande tempeste au milieu du Lac, voulut continuer sa navigation, sans considerer que l'abry où il estoit l'empeschoit de connoistre la force du vent, il fut à peine à un quart de lieuë de la Coste, que ces Sauves virent la Barque agitée d'une maniere extraordinaire, sans qu'ils pussent resister à la tempeste, en sorte qu'en peu de temps ils la perdirent de veuë, & ils croyent qu'elle fut poussée contre quelque banc de sable, où elle est demeurée enseve- lie, nous n'apprîmes toutes ces choses que l'année suivante ; Et il est certain que la

perte

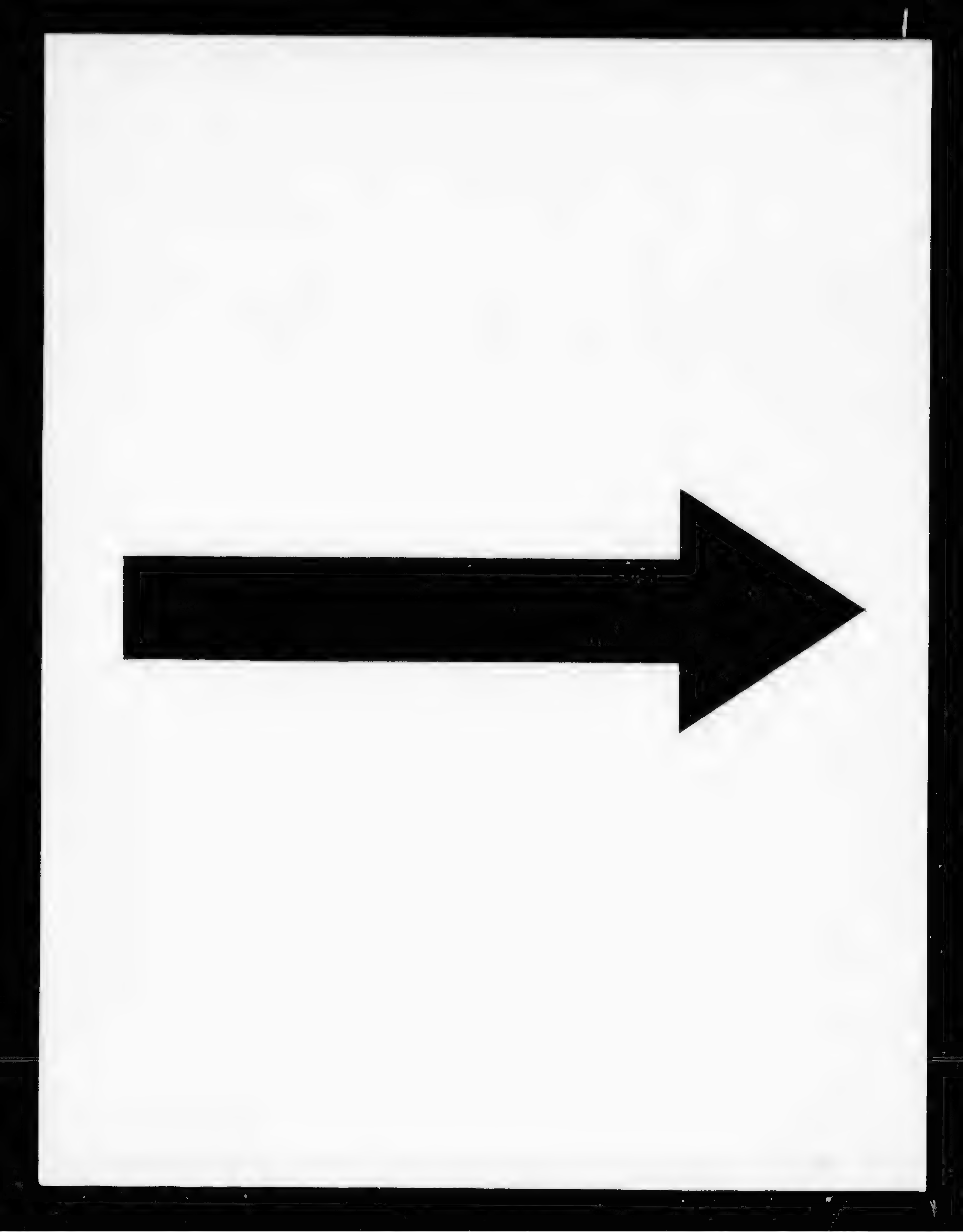
perte de cette Barque couste plus de quarante mille livres, tant en marchandises, outils, pelteries, qu'en hommes & agreez qu'il avoit fait venir de France en Canada, & voiturer du Monreal au Fort Frontenac dans des Canots d'écorces, ce qui paroissoit impossible à ceux qui connoissoient la foiblesse de ces sortes de Bastimens, & la pesanteur des Ancres & des Cables, dont il donnoit onze livres pour chaque cent pesant. Nous partîmes le jour suivant 19. Septembre avec quatorze personnes en quatre Canots, dont je conduisois le plus petit chargé de cinq-cens livres avec un Charpentier nouvellement venu de France, qui ne sçachant pas parer les vagues, pendant le gros temps, j'a-

vois toute la peine à gouverner ce petit Bastiment. Ces quatre Canots d'écorce étoient chargez d'une forge avec toutes ses fournitures, d'outils de Charpentier, de Menuisier & Scieurs de long, avec des armes & des marchandises.

Nous prîmes nostre route au Sud ; vers la terre ferme, éloignée de quatre grandes lieuës de l'Isle des Poutouatamis, au milieu de la traverse, & dans le plus beau calme du monde, il s'éleva un orage qui nous mit en danger, & qui nous fit craindre pour la Barque, & davantage pour nous qui achevions cette grande traverse pendant l'obscurité de la nuit, crians les uns aprés les autres de ne point nous écarter. L'eau entra sou-

vent dans nos Canots, & le vent impetueux dura quatre jours avec une furie pareille aux plus grandes tempestes de la Mer; nous gagnâmes neanmoins la terre dans une petite Anse de sable, & nous nous arrestâmes cinq jours, pour attendre que le Lac fût appaisé. Pendant ce sejour le Chasseur Sauvage qui nous accompagnoit ne tua à la chasse qu'un seul porc-epi qui servit d'assaisonement à nos citroüilles & au blé d'Inde que nous avions.

Le vingt-cinq nous continuâmes nostre route tout le jour, & une partie de la nuit à la faveur de la Lune, le long de la Coste Occidentalle du Lac Dauphin; mais le vent s'estant levé un peu trop fort, nous fûmes contrains de met-



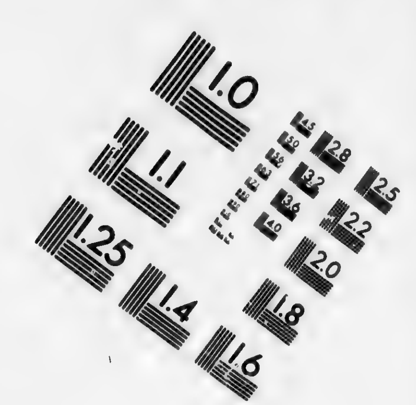
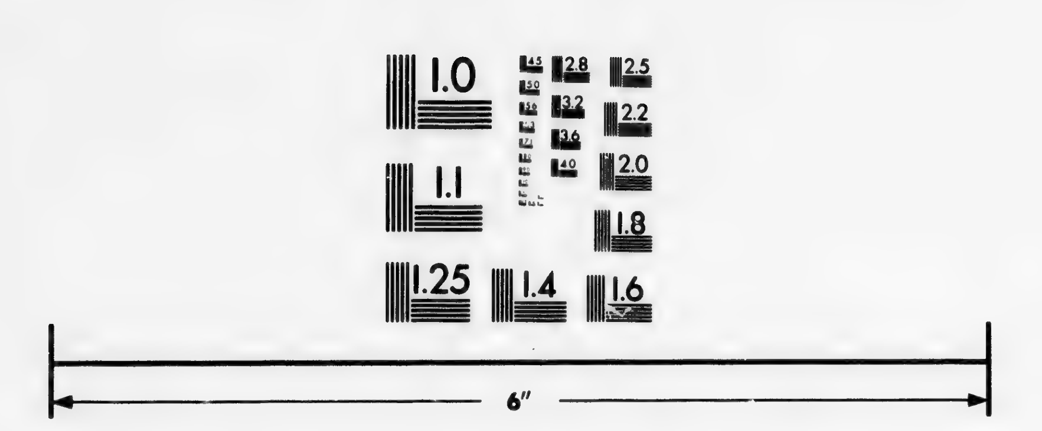


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

tre pied à terre sur un Rocher pelé, sur lequel nous essuyâmes la pluye & la neige durant deux jours, à labry de nos couvertures, & proche d'un petit feu qu'on entretenoit de bois que les vagues rejettoient à terre.

Le vingt-huitiéme aprés la celebration de la Messe, nous entrâmes assés avant dans la nuit, & jusques à ce qu'un tourbillon de vent nous força à debarquer sur la pointe d'un Rocher couvert de broussailles; nous y demeurâmes deux jours, & nous y consommâmes le reste de nos vivres, c'est à dire le blé d'Inde, & des citroüilles qu'on avoit achetez des Poutouatamis, & dont nous n'avions pû faire une plus grande provision à cause que nos Canots estoient trop

chargez, & que nous eſperions d'en trouver ſur noſtre route.

Nous partîmes le premier d'Octobre, & nous arrivâmes aprés avoir fait douze lieuës à jeun, prés d'un autre village des Poutouatamis; ces Sauvages accoururent tous ſur le bord du Lac pour nous recevoir, & pour nous retirer des uagues qui augmentoient extraordinairement : le Sieur de la Salle craignant que ſon monde ne deſertât, & que quelqu'un de ſes gens ne diſſipât mal à propos quelques marchandiſes, il paſſa outre; & nous fûmes obligez de le ſuivre à trois lieuës par delà le village des Sauvages, nonobſtant le peril évident; & il ne vit point d'autre party à prendre pour aborder en ſeu-

reté, que de ſe jetter à l'eau avec ſes trois Canoteurs, d'enlever tous enſemble ſon Canot & ſa charge, & de le traîner à terre malgré les vagues qui les couvroient quelquefois par deſſus la teſte, il vint enſuite recevoir le Canot que je gouvernois avec cet homme, qui n'avoit point l'experience de cet exercice, & me jettant juſques à la ceinture à l'eau, nous enlevâmes tout brandy noſtre petit baſtiment, & nous fûmes recevoir les deux autres Canots de la même maniere que les precedens: Et comme les vagues forment en ſe briſant à terre un certain crochet, qui retire au large, ceux qui croyent d'être en aſſeurance, je fis un puiſſant effort, & mis ſur mes épaules noſtre bon vieillard

Recolet qui nous accompagnoit, & cet aimable Miſſionnaire de Saint François, qui ſe voyant hors de peril tout trempé d'eau qu'il eſtoit ne laiſſoit pas de faire paroiſtre une gayeté extraordinaire.

Comme nous n'avions aucunes habitudes avec les Sauvages de ce village, le Commandant fit d'abord mettre toutes les armes en eſtat, & ſe poſta ſur une éminence où il eſtoit difficile de nous ſurprendre, & où l'on pouvoit avec peu de monde ſe deffendre contre un plus grand nombre, il envoya enſuite trois de ſes gens acheter des vivres au village à la faveur du Calumet de paix que les Poutouatamis de l'Iſle avoient donné au Sieur de la Salle, & qu'ils

avoient cy-devant accompagné de leurs danſes & ceremonies, dont ils ſe ſervent dans leurs regales & ſolemnitez publiques.

Ce Calumet eſt une eſpece de grande pipe à fumer, dont la teſte eſt d'une belle pierre rouge bien polie, dont le tuyau long de deux pieds & demy, eſt une Canne aſſés forte, ornée de plumes de toute ſorte de couleurs, meſlées & rangées fort proprement, avec pluſieurs nattes de cheveux de femmes, laſſées de diverſes manieres avec deux aiſles, comme l'on a couſtume de repreſenter le Caducée de Mercure, chaque Nation l'embelliſſant ſelon ſon uſage particulier; un Calumet de cette ſorte eſt un Port aſſuré chez tous les Alliez de ceux qui

l'ont donné ; & ils sont persuadez qu'il leur arriveroit des grands malheurs, s'ils avoient violé la foy du Calumet, & toutes leurs entreprises de guerre, & de paix & ceremonies les plus considerables, sont scellées & cachetées du Calumet dans lequel ils font fumer ceux, avec lesquels ils concluent quelque affaire de consequence.

Ces trois hommes avec cette Sauve-garde & leurs Armes, arriverent au petit village des Sauvages éloigné de trois lieuës du debarquement, mais ils n'y trouverent personne. Ces Barbares à la veuë de nos Canots voyans que nous ne les avions point abordez en passant chez eux, avoient pris l'épouvante, & abandonné leur village ; ainsi ces hom-

mes aprés avoir fait en vain leurs diligences pour parler à quelqu'un de ces Sauvages, se chargerent du blé d'Inde de leurs Cabannes, où ils laisserent des marchandises en place de ce qu'ils emportoient, & se mirent en chemin pour nous venir joindre.

Cependant vingt de ces Sauvages armez de Fusils, de Haches, d'Arcs, de Fleches & de Massuës qu'on appelle des casse-testes, s'approcherent du lieu où nous estions: le Sieur de la Salle s'avança pour leur parler avec quatre de ses gens armez de Fusils, de Pistolets & de Sabres, leur demanda ce qu'ils desiroient; voyant qu'ils paroissoient interdis, il leur dit de s'approcher, de peur que ses gens qu'il feignit estre allez à la

chaſſe ne les tuaſſent, s'ils les trouvoient à l'écart ; il les fit aſſeoir au bas de l'éminence où nous eſtions campez, d'où nous pouvions découvrir tous leurs mouvemens, on commença à les entretenir de diverſes choſes pour les amuſer juſqu'à ce que nos trois hommes fuſſent revenus du village : Ces hommes paroiſſans quelque temps aprés, dés que ces Sauvages eurent apperçûs le Calumet de paix que l'un de nos gens portoit, ils ſe leverent faiſans un grand cris de joye, & ſe mirent à danſer à leur maniere, bien loin de ſe fâcher du blé d'Inde qu'ils virent & qu'on leur avoit pris, au contraire ils envoyerent au village pour en apporter d'autres, & en donnerent encore le lende-

main autant que nous en pûmes mettre commodement dans nos Canots.

Toutesfois l'on jugea à propos de faire abbattre les Arbres des environs, & on obligea nos gens à paſſer la nuit ſous les armes de peur de quelque ſurpriſe. Le jour ſuivant ſur les dix heures les Anciens du village arriverent avec leur Calumet de paix, & firent feſtin à tous les François, le Sieur de la Salle les remercia par un preſent de quelques Haches, des Couteaux, & de quelques maſſes de raſſade pour l'ornement des femmes, & les laiſſa tres-ſatisfaits.

Nous partîmes le meſme jour deuxiéme d'Octobre, & nous navigames durant quatre jours le long du riva-

ge, il estoit bordé de grands Costeaux escarpez jusques dans le Lac, où l'on trouvoit à peine de la place pour debarquer, on estoit mesme obligé tous les soirs de grimper sur le sommet, & d'y porter nos Canots & nos charges, pour ne pas les laisser la nuit exposez aux vagues qui battoient aux pieds; nous fûmes aussi obligez par les vents contraires & trop violens pendant ces quatre jours, & beaucoup de fois depuis, à prendre terre avec de grandes incommoditez; il falloit pour s'embarquer que deux hommes se missent à l'eau jusques à la ceinture, & qu'il tinssent le Canot debout à la vague, l'avançant ou le reculant, selon que la vague s'approchoit ou s'éloignoit de ter-

re, jusqu'à ce qu'il fût chargé, ensuite on le menoit au large ; en attendant que les autres fussent aussi chargez de la mesme maniere, & l'on avoit presque autant de peines aux autres debarquemens. Le blé d'Inde que nous mangions fort modiquement, & les vivres nous manquans, nôtre bon vieillard Recolet tomba plusieurs fois en défaillances, je le fis revenir par deux fois, avec un peu de confection de Jacinthe, que je conservois précieusement, nous ne mangions en vingt-quatre heures qu'une poignee de blé d'Inde cuit sous la cendre, ou boüilly avec de l'eau pure ; & pendant tout ce temps, nous estions obligez de gagner le bon païs, & de nager à force de bras les journées entieres, nos

gens couroient souvent aprés des petites Senelles & Fruits sauvages qu'ils mangeoient avec une grande avidité, il y en eut plusieurs qui tomberent malades, qui croyoient que ces fruits les avoient empoisonnez, plus nous souffrions, & plus il semble que Dieu me donnoit en particulier de force, & je devançois souvent à la nage nos autres Canots: Pendant cette disette celuy qui a soin des moindres oyseaux, nous fit appercevoir plusieurs Corbeaux, & des Aigles qui estoient sur le bord du Lac; redoublant nostre nage vers ces animaux carnaciers, nous y trouvâmes la moitié d'un Chevreüil fort gras que les Loups avoient étranglé & à demy mangé, nous nous repûmes de la vian-

de de cet animal, en beniſſant la providence qui avoit envoyé le ſecours ſi apropos.

Noſtre petite Flote avançoit ainſi vers le Sud où nous trouvions toûjours le païs plus beau & temperé.

Le ſeiziéme d'Octobre nous commençâmes à trouver une grande abondance de chaſſe, & noſtre Sauvage tres-excellent Chaſſeur tua des Cerfs & Chevreüils, & nos François des Poulles d'Inde fort graſſes; & enfin le vingt-huitiéme du mois d'Octobre nous arrivâmes au fond du Lac Dauphin, où le gros vent nous obligea de mettre pied à terre; on alla à la découverte, comme l'on avoit couſtume de faire dans les bois & dans les prairies, l'on y trouva des raiſins meurs & fort bons, dont

dont les grains eſtoient auſſi gros que des prunes de Damas; pour avoir ce fruit, il falloit abattre des arbres, ſur leſquels les vignes rampoient, nous en fiſmes du vin, qui nous dura prés de trois mois & demy, & que nous conſervions dans des gourdes, que nous mettions tous les jours dans le ſable, pour empeſcher que le vin ne s'aigrît, & afin de le faire durer davantage, nous ne diſions la Meſſe que les Feſtes & Dimanches, l'un aprés l'autre, tous les bois eſtoient remplis de vignes qui y viennent naturellement, nous mangions de ce fruit pour nous oſter le degouſt des viandes que nous eſtions obligez de manger ſans pain.

L'on obſerva dans cet endroit des piſtes fraîches d'hom-

mes, ce qui obligea le Sieur de la Salle de faire tenir nô. tre monde sur ses gardes, & sans faire aucun bruit, tous nos hommes obeïrent pour un temps, mais l'un deux ayant apperceu un Ours, ne pût se retenir de luy don. ner un coup de fusil, dont il tua cet animal, & le fit croul. ler jusques au pieds de nos Ca. bannes, du haut en bas de la montagne.

Ce bruit nous fit découvrir à cent vingt cinq Sauvages de la nation des Outouagamis, qui habitent vers l'extremité de la Baye des Puants, qui estoient cabannez dans nostre voisinage: le Sieur de la Salle estoit fort inquiet des pistes qu'il avoit veuës, il blâma nos gens de leur peu de prudence, & ensuite pour empescher les

surprises, il mit une sentinelle auprés des Canots, sous lesquels l'on mettoit toutes les marchandises, pour les garantir de la pluye.

Cette precaution n'empescha pas que la nuit, trente Outouagamis, favorisez par la pluye qui tomboit en abondance, & par la negligence de celuy qui estoit en faction ne se glissassent avec leur adresse ordinaire, le long du Costeau où estoient nos Canots, & se couchant sur le ventre l'un auprés de l'autre ils ne derrobassent le juste au corps du Laquais du Sieur de la Salle, & une partie de ce qui estoit dessous, qu'ils se donnerent de main en main : nostre Sentinelle entendant du bruit, & nous éveillant, chacun courut aux armes ; ces Sauvages

se voyans ainsi découverts, leur Capitaine cria qu'il estoit ami, on luy répondit que l'heure estoit induë, & qu'on ne venoit la nuit de cette sorte que pour voler, ou tuer ceux qui ne seroient par sur leurs gardes, il repliqua qu'à la verité le coup qu'on avoit tiré, avoit fait croire à tous ceux de sa nation, que c'estoit un party d'Iroquois leurs ennemis, les autres Sauvages leurs voisins ne se servans point des pareilles armes à feu, & qu'ainsi ils s'estoient avancez à dessein de les tuer, mais qu'ayans reconnu que c'estoit des François, qu'ils regardoient comme leurs freres, l'impatience qu'ils avoient de les voir, les avoit empeschez d'attendre le jour pour nous visiter, & fumer avec nous dans nostre Calu-

met : C'est le compliment ordinaire des Sauvages, & leur plus grandes marques d'affection.

Nous fismes une fainte de nous rendre à ses raisons, & on leur dit de s'approcher au nombre de quatre ou cinq seulement, parce que leur jeunesse estoit accoustumée à voler, & que nos François n'estoient pas d'humeur à le souffrir; quatre ou cinq vieillards s'étant avancez, nous tachâmes de les entretenir jusques au jour, le jour étant venu on leur laissa la liberté de se retirer.

Aprés leur depart nos Charpentiers de Navires s'apperçûrent qu'ils avoient esté volez; & comme nous connoissions parfaitement l'humeur des Sauvages, & que nous sçavions qu'ils feroient toutes les nuits

de pareilles entreprises si on dissimuloit dans cette occasion, on resolut d'en avoir raison. Le Sieur de la Salle à la teste de nos gens monta sur une éminence en forme de presqu'Isle essaya luy-mesme de trouver quelque Sauvage à l'écart ; à peine eut-il marché trois cens pas, qu'il trouva la piste toute fraiche d'un chasseur, il le suivit le pistolet à la main, & l'ayant joint bien-tost aprés vis à vis d'un costeau où j'amassois du raisin avec le pere Gabriel, il m'appella & me pria de le suivre, il s'en saisit, & le donna en garde à ses gens apres avoir appris de luy toutes les circonstances du vol, Il se mit encore en campagne avec deux de ses gens, & ayant arresté un Sauvage des plus considerables de sa na-

nion, il luy montra de loin celuy qu'il tenoit déja prisonnier, & le renvoya dire à ses gens, qu'il feroit tuer leur camarade, s'ils ne rapportoient tout ce qu'ils avoient volé pendant la nuit.

Cette proposition embarassa ces Barbares, parce qu'ils avoient coupé en morceaux, le juste au corps du Laquais, & pris quelques hardes avec les boutons pour les partager entr'eux, ainsi ne pouvant pas les rendre entieres & ne sçachant par quel moyen délivrer leur camarade, comme ils ont beaucoup d'amitié les uns pour les autres, ils resolurent de l'avoir par force.

Le lendemain au matin trente du mois d'Octobre, ils s'avancerent tous les armes à la main, pour commencer l'at-

taque, la preſqu'Iſle où nous eſtions logez, eſtoit ſeparée du bois ou les Sauvages paroiſſoient par une plaine de Sable longue de deux portées de fuſils, on remarqua qu'au bout de cette pleine du coſté du bois; il y avoit pluſieurs petits tertres, dont le plus prés de nous commandoit aux autres, le Sieur de la Salle s'en empara, & commanda cinq hommes qui portoient leur couvertures à demy roulées au tour du bras gauche, pour ſe couvrir contre les fleches des Sauvages, il ſuivit ſes gens immediatement aprés pour ſeconder les premiers, mais voyant que les François s'approchoient pour les charger, les plus jeunes des Sauvages s'écarterent, & ſe mirent à couvert ſous un grand arbre ſur

le

le Costeau, cela n'empescha pas que leurs Capitaines ne laisserent pas de demeurer prés de nous, il n'y avoit que sept à huit qui avoient des fusils, & les autres des Arcs & des Fleches seulement ; & pendant tous ces mouvemens de part & d'autre, nous estions trois Recolets qui disions nôtre Office, & comme j'estois celuy des trois qui en avoit plus veu en matiere de guerre, ayant servy d'Aumônier du Roy sous la conduite du tres Reverend Pere Hyacinthe le Févre, je sorty de nostre cabanne pour voir quelle figure faisoient nos gens sous les armes, & pour rasseurer deux des plus jeusnes lesquels je voyois blesmir, & qui neanmoins ne laissoient pas que de faire parroistre de la

fierté & de la bravoure, aussi bien que leur Chef, je m'approchay du costé des plus anciens Sauvages; & comme ils me voyoient sans armes à la main, ils conceurent bien que je les abordois à dessein de mettre le holla, & pour estre mediateur de leurs differens : l'un de nos hommes voyant une bande d'étoffe rouge, qui servoit de fronteau à un de ces Sauvages luy fut arracher de la teste, luy faisant connoistre qu'il nous l'avoit vollée.

Une action si hardie de onze François armez contre cent vingt-cinq Sauvages intimida de telle sorte ces Barbares, que deux leurs Anciens auprés desquels j'estois presenterent le Calumet de paix, & s'estans approchez, sur l'as-

surance qu'on leur donna, qu'ils le pouvoient faire, sans rien craindre, ils dirent qu'ils ne s'estoient porté à cette extremité qu'à cause de l'impatience où ils estoient de nous rendre ce qu'ils avoient dérobé, en l'estat où ils l'avoient pris, qu'ils estoient prests de restituer ce qui estoit en son entier, & de payer le reste ; ils presenterent au même temps quelques Robes de Castor au Sieur de la Salle, pour disposer son esprit à la paix, s'excusant du peu de valeur de leur present, sur la saison trop avancée, on se contenta de leurs excuses, ils executerent ce qu'ils avoient promis, & ainsi la paix fut restablie.

Le jour suivant se passa en danses, en festins & haran-

gues, & le premier Capitaine de ces Sauvages ſe retournant du coſté des Recolets, voila dit il des Robes griſes dont nous avons bien de l'eſtime, ils vont nuds pieds, comme nous, ils meſpriſent les Robes de Caſtors que nous leurs voulons donner, ſans aucune eſperance de retour; is n'ont point d'armes pour nous tuer, ils flattent & carreſſent nos petits enfans, & leur donnent de la raſſade pour rien, & ceux de noſtre nation qui ont eſté porter des Pelteries aux Villages des François, nous ont dit qu'Onnotio le grand Capitaine des François les aime, parce qu'ils ont quitté tout ce que les François ont de plus pretieux pour nous venir viſiter, & pour demeurer avec nous, toy qui eſt le

Capitaine de ceux qui sont icy, fais ensorte de faire rester une de ces Robes grises avec nous; nous leurs donnerons à manger de tout ce que nous aurons, & nous les menerons à nostre village aprés que nous aurons tué des bœufs sauvages; & toy qui est le maistre fais ensorte de demeurer aussi avec nous, ne va point aux Islinois, car nous sçavons qu'ils veulent massacrer tous les François, il te sera impossible de resister à cette nation nombreuse. Il adjoûta que depuis qu'un Iroquois, que les Islinois avoient brûlé, leur avoit asseuré que la guerre que l'Iroquois leur faisoit avoit esté conseillée par les François qui haïssoient les Islinois. Ils adjoûterent plusieurs raisons semblables, qui

allarmerent presque tous nos François, & qui donnerent bien de l'inquietude au Sieur de la Salle, parce que tous les Sauvages qu'il avoit rencontré sur toute nostre route luy avoient dit à peu prés les mêmes choses. Toute fois comme il sçavoit que ces raisons pouvoient avoir esté inspirées par ceux qui s'opposoient à nostre entreprise, & par la jalousie des Sauvages à qui les Islinois estoient redoutables par leur valeur, & qui craignoient qu'ils ne devinssent encore plus fiers, quand par le moyen des François ils auroient l'usage des Armes à feu, nous resolûmes de poursuivre nostre route en prenant toutes les precautions necessaires pour nostre seureté, ainsi répondit aux Outouagamis qu'on

les remercioit des avis qu'ils nous donnoient, mais que les François qui sont des esprits (c'est ainsi que les Sauvages nous appellent disant qu'ils ne sont que des hommes, mais que nous sommes des esprits) ne craignoient point les Islinois, & qu'on sçauroit les ranger à la raison par amitié, ou par force.

Le lendemain premier jour du mois de Novembre nous nous rembarquâmes tous, & nous arrivâmes au rendé-vous que l'on avoit donné à vingt autres François qui devoient nous venir joindre par l'autre bord du Lac, c'estoit à l'embouchure de la Riviere des Miamis qui venant du Sud, se jette dans le Lac Dauphin.

Nous fûmes surpris de n'y trouver personne, parce que

les François que nous y attendions avoient eu beaucoup moins de chemin à faire que nous, & leurs Canots estoient peu chargez, nous avions résolu de faire concevoir au Sieur de la Salle, de ne point nous exposer mal apropos, & de ne point attendre l'hyver, pour nous rendre chez les Islinois, parce que pendant cette saison ces peuples, afin de chasser plus commodement, se separent par familles, ou par tributs de deux ou trois cens personnes chacune, & que plus nous tarderions en ce lieu, plus nous aurions de dificultez à nous rendre; que la chasse venant à manquer où nous estions, tout son monde couroit risque de mourir de faim, & que chez les Islinois nous trouverions du blé d'Inde

pour nostre nourriture, & que nous subsisterions mieux n'étans que quatorze hommes dans nostre chemin que si nous estions trente-deux; que si les Rivieres venoient à estre glacées, nous ne pourrions porter nous mesmes tout l'équipage pendant cent lieuës. Il nous répondit qu'estant joint avec les vingt hommes qu'il attendoit, il pourroit sans péril se faire connoistre à la premier bande des Islinois qu'il trouveroit à la chasse, & les gagner par le bon traitement, & par des presens, apprenant quelque teinture de la langue Islinoise, & que par ces moyens il feroit aisement alliance avec le reste de la nation. Nous conceûmes par semblables discours, qu'il n'avoit que sa volonté pour raison; & il

nous dit que si tous ses hommes desertoient, qu'il demeureroit avec nostre chasseur Sauvage, & qu'il trouveroit bien le moyen de faire vivre de chasse trois Missionnaires Recolets.

Dans cette pensée, il se servit de l'occasion du retardement des François qu'il attendoit, il dit à ses gens qu'il estoit résolu d'attendre, & pour les amuser par quelque occupation utile, il leur proposa de faire un Fort, & une maison pour la seureté de la Barque & des marchandises qu'elle devoit apporter, pour nous servir de retraite en un besoin.

Il y avoit à l'embouchure de la Riviere des Miamis une éminence avec une espece de platte forme au dessus & na-

turellement fortifiée, elle étoit haute & escarpée, de Figure triangulaire, formée des deux costez par la Riviere, & de l'autre par une profonde ravine; l'on fit abattre les arbres dont elle estoit couverte, & nettroyer toutes les brossailles à deux portées de fusil du costé du bois; l'on commença ensuite une redoute de quarante pieds de longueur sur quatre-vingt de largeur, fortifiée de poutres & sollives escariées, & à l'épreuve du mousquet, posées en travers l'une sur l'autre, son dessein estant de faire fraiser les deux faces qui regardoient la Riviere; il fit abattre des pieux qu'il vouloit planter en tenaille de vingt-cinq pieds de hauteur du costé de la terre.

Le mois de Novembre fut

employé à ces travaux, pendant lequel nous ne mangions que de la viande d'Hours que nostre Sauvage chasseur tuoit, il y avoit dans cet endroit plusieurs de ces animaux qui y estoient attirez par la grande quantité de raisins qui se trouvent par tout; mais nostre monde voyant le Sieur de la Salle tout décontenancé de la crainte qu'il avoit de la perte de sa Barque, & tout chagrin d'ailleurs du retardement des hommes, que le Sieur de Tonty devoit nous amener, la rigueur d'un commencement d'hyver les mortifiant de surcrois, les Ouvriers ne travailloient qu'à regret pestans contre la viande grasse d'Hours, & de ce qu'ils n'avoient point liberté d'aller tuer du Chevreüil pour man-

ger avec le gras d'Hours, mais leur but ne tendoit qu'à la desertion.

Nous fismes une Cabane d'écorce pendant ce sejour pour dire la Messe plus commodement, & les Festes & Dimanches le Pere Gabriel & moy preschions alternativement, choisissans les matieres les plus fortes pour exhorter nostre monde à la patience, & à la perseverance.

Dés le commencement du mesme mois nous avions examiné l'entrée de la Riviere, nous y avions marqué une batture de sable; & pour la facilité de l'entrée de la Barque, en cas qu'elle deust venir, l'on fit marquer le Canal par deux grands mays plantez des deux costez de l'entrée avec des Pavillons de peaux.

d'Hours & des ballisses tout le long ; Deplus on avoit envoyé deux de nos hommes à Missilimakinac, instruits de toutes choses pour servir de guide au Pilote Luc.

Le 20. Novembre le Sieur de Tonty arriva avec deux Canots chargez de plusieurs Cerfs, ce qui remit un peu l'esprit démonté de nos Ouvriers, mais comme il ne nous amenoit que la moitié des hommes que nous attendions, & qu'il avoit laissé le reste en liberté à trois journées de nôtre Chantier, c'est ce qui donna de l'inquietude au Sieur de la Salle, nos nouveaux venus nous dirent que la Barque n'avoit point mouillé à Missilimakinac, & qu'ils n'en avoient appris aucunes nouvelles des Sauvages venus de

nous costez des Lacs, ny des deux hommes qu'on avoit envoyez à Missilimakinac, & qu'ils avoient rencontré en chemin, il craignit avec raison que sa Barque n'eut fait naufrage, neanmoins il fit continuer son monde à travailler au Fort nommé des Miamis, & ne la voyant point parroître aprés une si longue attente, il résolut à partir de peur d'estre arresté par les glaces qui commençoient à fermer la Riviere, & lesquelles se dissipent à la premiere petite pluye; il nous fallut neanmoins attendre le reste de nostre monde que le Sieur de Tonty avoit laissé derriere, & pour reparer la faute qu'il avoit fait, il retourna sur ses pas pour les faire venir incessamment nous rejoindre, en chemin il voulut

tenir un peu & resister au gros vent, contre l'opinion du Sieur Dautray & de son autre Canoteur, & comme il n'avoit qu'une main & qu'il ne pouvoit soulager ses deux hommes les vagues les firent embarder & les jetterent coste à travers sur le bord du Lac où ils perdirent leurs fusils & leur petit équipage, ce qui les obligea de nous venir rejoindre, & par bonheur le reste de nos hommes les suivirent un peu aprés, excepté deux dont on se méfioit le plus, & qu'on croyoit avoir deserté.

Nous nous embarquâmes le troisiéme Decembre avec trente hommes dans huit Canots, & nous remontâmes la Riviere des Miamis faisant nostre route au Sud est durant environ vingt-cinq lieuës, nous ne

pûmes

pûmes reconnoiſtre le Portage que nous devions faire de nos Canots & de tout l'equipage, pour aller nous embarquer à la ſource de la Riviere Seignelay ; & comme nous eſtions montez plus haut en Canot, ſans reconnoiſtre le lieu où nous devions marcher par terre pour prendre cette autre Riviere qui ſe va rendre aux Iſlinois, nous fiſmes halte, pour attendre le Sieur de la Salle qui eſtoit allé par terre à la découverte, & comme il ne revenoit point nous ne ſçavions quelle reſolution prendre : je prié deux de nos hommes les plus allertes d'entrer avant dans le Bois, & de faire la décharge de leurs fuſils pour l'avertir du lieu où nous l'attendions, deux autres monterent au haut de la Riviere, mais

inutilement, car la nuit les obligea de revenir sur leur pas, Je lendemain je me joignis avec deux de nos hommes en Canot à liege, pour faire plus grande diligence, & pour le chercher en montant la Riviere, mais en vain, & sur les quatre heures aprés midy nous l'apperceûmes de loin, les mains & le visage tout noir du charbon & du bois qu'il avoit attisé pendant la nuit qui étoit froide; il avoit deux animaux de la grandeur des Rats musquez, attachez à sa ceinture, qui voient la peau tres-belle, comme une espece d'hermine, qu'il avoit tué à coups de baston, sans que ces petites bestes prissent la fuite, & lesquelles se laissent souvent pendre par leurs queuës à des branches d'arbres, & comme

elles estoient fort grasses, nos Canoteurs en firent festin, il nous dit que les marais qu'il rencontra l'obligerent à prendre un grand détour, & comme d'ailleurs il estoit incommodé de la neige qui tomboit en abondance, il ne put arriver au bord de la Riviere qu'à deux heures de nuit, il tira deux coups de fusils pour nous avertir, & personne ne luy ayant répondu, il crut que les Canots l'avoient devancé, & il continua son chemin en remontant le long de la Riviere, aprés avoir marché de cette sorte plus de trois heures, il vit du feu sur un tertre où il monta brusquement, & aprés avoir appellé deux ou trois fois, mais au lieu de nous trouver endormis comme il se l'estoit imaginé, il ne vit

qu'un petit feu entre des broſſailles, & ſous un cheſne la place d'uu homme qui s'y eſtoit couché ſur des herbes ſeiches, & qui en eſtoit apparemment ſorty au bruit qu'il avoit entendu, c'eſtoit quelque Sauvage qui s'eſtoit porté là en embuſcade, pour ſurprendre & pour tuer quelqu'un de ſes ennemis le long de la Riviere, il l'appella en deux ou trois langues, & enfin il cria pour faire connoiſtre qu'il ne le craignoit point, qu'il alloit ſe coucher en ſa place, il renouvella le feu, & aprés s'eſtre bien chaufé, il s'aviſa pour ſe garantir de ſurpriſe d'abattre au tour de luy quantité de broſſailles, qui tombant de travers parmy celles qui eſtoient reſtées de bout embaraſſeroient le che-

min, de telle sorte qu'on ne pouvoit l'approcher sans faire beaucoup de bruit & sans l'éveiller, il éteignit ensuite le feu & s'endormit quoy qu'il negeât toute la nuit. Nous priâmes le Pere Gabriel & moy, le Sieur de la Salle de ne point quitter son monde, comme il avoit fait, luy representant que toute la bonne issuë de nostre voyage dependoit de sa presence.

Nostre Sauvage estoit resté derriere nous pour chasser, & ne nous trouvant point au portage, il monta plus haut, & nous vint dire qu'il falloit descendre la Riviere, l'on envoya avec luy tous nos Canots, & je restay avec le Sieur de la Salle qui estoit fort fatigué, & comme nostre Cabanne n'estoit composée que

de nattes de joncs, le feu s'y prit la nuit, & nous auroit bruslé, si je n'avois renversé promptement la natte qui servoit de porte à nostre petit logis, & qui estoit toute dans l'incendie.

nous joignîmes nos gens le lendemain au portage, où le Pere Gabriel avoit fait plusieurs Croix sur des arbres pour nous le faire reconnoistre, nous y trouvâmes quantité de cornes de bœufs, & les carcasses de ces animaux, & quelques Canots que les Sauvages avoient faits, avec des peaux de Bœufs pour passer la Riviere avec leur charge de viande.

Cet endroit est scitué au bord d'uue grande campagne, à l'extremité de laquelle du costé du Couchant il y a un Village de Miamis, Mas-

contens & Oïaton ramassez ensemble.

La Riviere Seignelay qui passe aux Islinois, prend sa source dans une campagne au milieu de beaucoup de terres tremblantes, sur lesquelles on peut à peine marcher, cette Riviere n'est éloignée que d'une lieuë & demie de celle des Miamis, & ainsi nous transportâmes tout nostre équipage avec nos Canots par un chemin que l'on ballisa pour la facilité de ceux qui viendroient aprés nous, aprés avoir laissé au partage de la Riviere des Miamis, ainsi qu'au Fort que l'on avoit construit à son embouchure, des lettres pour servir d'instruction à ceux qui devoient nous venir joindre dans la Barque au nombre de vingt cinq.

La Riviere Seignelay est navigable pour des Canots à cent pas de sa source, & elle s'augmente de telle sorte en peu de temps, qu'elle est presque aussi large & plus profonde que la Marne, elle a son cours à travers de vastes marais où elle fait tant de détours, quoy que son courant soit assez fort, qu'aprés avoir vogué une journée entiere on trouvoit quelquefois que nous n'avions pas avancé plus de deux lieuës, en droite ligne, on ne voyoit aussi loin que la veuë pouvoit s'etendre que des Marais de joncs & des aulnes, nous n'eussions pû trouver à nous cabanner durant plus de quarante lieuës de chemin, sans quelques mottes de terres glacées, sur lesquelles nous couchions &

faisions

faisions du feu, les vivres nous manquoient, & nous ne trouvâmes point de chasse aprés avoir traversé ces Marais, comme nous l'avions esperé, parce que ce ne sont que de grandes campagnes découvertes, où il ne croît que de grandes herbes qui sont seiches en cette saison, que les Miamis avoient bruslez en chassant aux Bœufs sauvages; & quelque diligence qu'on apporta pour tuer des bestes fauves, nos chasseurs n'attrapoient rien, pendant plus de soixante lieuës de chemin, on ne tua qu'un Cerf maigre, un petit Chevreüil, quelques Cignes, & deux Outtardes pour la subsistance de trente-deux personnes; si nos Canoteurs avoient trouvé lieu, ils auroient infailli-

blement tout abandonné, pour entrer dans les terres, & pour aller joindre des Sauvages, dont nous voyons les flammes des Campagnes où ils avoient mis le feu pour tuer plus facilement des Bœufs.

Ces animaux y sont ordinairement en grand nombre, ainsi qu'il est aisé de le juger par les ossemens, les cornes, & les testes que nous voyons de tous costez; les Miamis, les chassent à la fin de l'Automne en la maniere suivante.

Lors qu'ils en voient un troupeau, ils s'assemblent en grand nombre, & mettent le feu aux herbes par tout autour de ces bestes à la reserve de quelque passage qu'ils laissent exprés, où ils se posent avec leurs Arcs & leurs Flechés,

les Bœufs qui veulent éviter le feu ſont ainſi forcés de paſſer auprés de ces Sauvages, qui en tuent quelquesfois juſques à ſix vingts en un jour, qu'ils diſtribuent tous, ſelon le beſoin des familles ; & ces Sauvag s tous triomphans du maſſacre de tant d'animaux, viennent avertir leurs femmes qui ont ſoin d'aller querir ces viandes, elles en prennent quelquefois ſur leurs dos la peſanteur de trois cens livres, & jettent encore leurs enfans par deſſus leur fardeau, qui ne leur paroiſt pas plus à charge que l'épée au côté d'un Soldat.

Ces Bœufs ont de la laine fort fine au lieu de poil, & les femelles l'ont plus longue que les maſles, leurs

cornes ſont preſque toutes noires, beaucoup plus groſſes que celles des Bœufs de l'Europe, mais un peu moins longues, leur teſte eſt d'une groſſeur monſtrueuſe ; ils ont le col fort cour, mais fort gros, & quelquefois de ſix pans de largeur, ils ont une boſſe ou petite élevation entre les deux épaules, leurs jambes ſont groſſes & courtes, couvertes d'une laine fort longue ; ils ont ſur la teſte & entre les cornes de grands crains noirs qui leur tombent ſur les yeux, & les font paroiſtre affreux, la viande de ces animaux eſt fort ſucculante ; ils ſont fort gras dans l'Automne, parce que pendant tout l'Eſté ils ſont dans les herbes juſques au col, ces vaſtes païs ſont ſi remplis de prairies, qu'il ſem-

ble que ce ſoit l'element & le païs des Bœufs ; il y a de proche en proche quelques bois où ces animaux ſe retirent pour ruminer, & pour ſe mettre hors de l'ardeur du Soleil.

Ces Bœufs ou Taureaux ſauvages changent de contrées ſelon le changement des ſaiſons, & la diverſité des clymas, quand ils s'approchent des terres du Nord, & qu'ils commencent à reſſentir le commencement de l'Hyver ; ils paſſent aux terres du Sud, ils ſe ſuivent les uns les autres, quelquesfois pendant une lieuë de chemin ; ils couchent tous dans le meſme endroit, & la place de leur couche eſt ſouvent remplie de pourpier ſauvage, dont nous avons mangez quelquesfois, les ſentiers où ils ont paſſé ſont frayez, com-

me nos grands chemins de l'Europe, & il n'y croist point d'herbes ; ils traversent les Fleuves & les Rivieres, les Vaches sauvages vont dans les Isles pour empescher que les Loups ne mangent leurs veaux ; & quand mesme les Veaux peuvent courir, les Loups n'oseroient s'en approcher, car les Vaches les extermineroient. Les Sauvages ont cette prevoyance, pour ne point tout à fait chasser ces animaux de leurs contrées, de ne poursuivre que ceux qu'ils ont blessez à coups de Fleches, & les autres qui s'échapent, ils les laissent aller en liberté, sans les poursuivre davantage, afin de ne les point trop effrayer. Et quoy que les Sauvages de ces vastes continens, soient natu-

rellement portés à détruire les animaux ; jamais ils n'ont pû exterminer les Bœufs ſauvages, ces beſtes multipliant tellement, que quelque chaſſe qu'on leur donne, il en revient dans les ſaiſons encore davantage les années ſuivantes.

Les femmes ſauvages fillent au fuſeau la laine de ces Bœufs, dont elles font des ſacs pour porter des viandes boucannées, & quelquesfois ſechées au Soleil, que ces femmes conſervent ſouvent pendant trois ou quatre mois de l'année ; & quoy qu'elles n'ayent point de ſel, elles font ſi bien que la chair ne contracte aucune corruption, quatre mois aprés qu'elles ont ainſi accommodé cette viande, l'on

diroit en la mangeant, que les bestes sont nouvellement tuées, & nous buvions le boüillon avec eux, au lieu d'eau qui est la boisson ordinaire de tous les peuples de l'Amerique, qui n'ont point de commerce avec les Europeans.

Les peaux communes de ces Bœufs sauvages pesent cent à six vingts livres, les Sauvages coupent le dos & l'endroit du col, qui est le plus gros de la peau, & ils ne prennent que la partie du ventre la plus mince, qu'ils passent bien proprement avec de la cervelle de toutes sortes d'animaux, par le moyen dequoy ils la rendent souple comme nos peaux de chamoy passez à l'huile, ils la peignent de differentes couleurs, la gar-

nissent de Porc-épis blanc & rouge, & ils en font des robes pour s'en servir de parade dans les festins ; en Hyver ils s'en servent pour se couvrir, particulierement la nuit, leurs robes qui sont remplies de laine frisée paroissent tout à fait agreables.

Quand les Sauvages ont tuez quelques Vaches, les petits Veaux suivent les Chasseurs, & leur vont lécher la main ou les doigts, ces Barbares en amenent quelquesfois à leurs enfans, & aprés qu'ils s'en sont bien divertis, ils leur cassent la teste pour les manger, ils conservent les argots de tous ces petits animaux, ils les font secher, ils les attachent ensuite à plusieurs vergettes, & dans leurs danses ils les remuent & les secouent selon

la diverſité des poſtures & des mouvemens de ceux qui chantent & qui danſent, cette machine a quelque choſe d'approchant du tambour de baſque.

L'on pourroit facilement rendre ces petits animaux domeſtiques, & s'en ſervir pour labourer la terre.

Ces Bœufs ſauvages ſubſiſtent en toutes les ſaiſons de l'année, quand ils ſont ſurpris de l'Hyver, & qu'ils ne peuvent à temps gagner les terres du Sud & du païs chaud, & que la terre eſt toute couverte de neige; ils ont l'induſtrie de renverſer & de rejetter la neige pour brouter les herbes qui ſont cachées, on les entend meugler, mais non pas ſi communement que dans l'Europe.

Ces Bœufs ſauvages ont le corps principalement par devant beaucoup plus grand que nos Bœufs de l'Europe, cette grande maſſe neanmoins ne les empeſche pas d'aller fort viſte; enſorte qu'il y a peu de Sauvages qui les puiſſe atteindre à la courſe, ſouvent ces Bœufs tuent ceux qui les ont bleſſez, on y en voit dans la ſaiſon des bandes de deux & meſme de quatre cens.

On trouve beaucoup d'autres ſortes d'animaux dans ces vaſtes plaines de la Loüiſiane, les Cerfs, les Chevreüils, les Caſtors, les Loutres y ſont communs; les Outards, les Cignes, les Tortuës, les Poules d'Inde, les Peroquets, les Perdrix, & beaucoup d'autres Oyſeaux y ſont en tres grand

nombre ; la pesche y est tres-abondante, & la terre extraordinairement fertile, ce sont des Prairies sans bornes meslées de Forests de haute-fustaye, où il y a de toute sorte de bois à bâtir, & entr'autres d'excellent chaine plain comme celuy de France, & bien different de celuy du Canada ; Les arbres sont d'une grosseur & d'une hauteur prodigieuses, & l'on y trouveroit les plus belles pieces du monde pour construire des Vaisseaux que l'on peut faire sur les lieux, & amener le bois qui serviroit de Leste aux Navires, pour la construction de tous les Vaisseaux de France, ce qui feroit d'une grande épargne à l'Etat, & qui donneroit le temps aux arbres de recroistre dans nos

Foreſt qui ſont bien épuiſées. On voit auſſi dans les Foreſts pluſieurs ſortes d'arbres fruictiers, & des vignes ſauvages qui produiſent des grapes d'environ un pied & demy de longueur qui meuriſſent parfaitement, & dont on peut faire de fort bon vin; on y voit auſſi des campagnes couvertes de tres bon chanvre qui y croit naturellement de ſix à ſept pieds de hauteur, enfin par les eſſais que nous avons faits chez les Iſlinois & les Iſſati; on eſt perſuadé que la terre eſt capable de produire toutes ſortes de fruits, d'herbes & de grains, & en plus grande abondance que les meilleurs terres de l'Europe; L'air y eſt fort temperé & fort ſain; le Païs eſt arroſé d'une infinité de Lacs,

de Rivieres & de Ruiſſeaux, la pluſpart navigables ; on y eſt preſque point incommodé de Maringoüins, ny d'autres animaux nuiſibles, & en y cultivant la terre, on y pourra ſubſiſter dés la ſeconde année, independamment des vivres de l'Europe, ce vaſte Continent, pourra dans peu fournir pain, vin & viande à toutes nos Iſles Meridionalles de l'Amerique, & nos Boucanniers & Philibuſtiers François pourront tuer dans la Loüiſiane en plus grande abondance des Bœufs ſauvages, que dans tout le reſte des Iſles qu'ils habitent.

Il y a des Mines de Charbon, d'Ardoiſe, de Fer, & les morceaux de Cuivre rouge & pur que l'on trouve en divers endroits, font juger

qu'il y en a des Mines, & peut eſtre d'autres metaux & mineraux que l'on découvrira quelque jour, puis que l'on a déja trouvé chez les Iroquois une fontaine de Sel & Dalun.

Nous continuâmes noſtre route ſur la Riviere Seignelay durant le reſte du mois de Decembre ; & enfin aprés avoir navigé durant cent vingt ou cent trente lieuës, depuis le Lac Dauphin ſur la Riviere de Seignelay, nous arrivâmes au Village des Iſlinois ſur la fin du mois de Decembre 1679. nous ne tuâmes ſur le bord de la Riviere qu'un ſeul Bœuf ſauvage & quelques Poules d'Inde à cauſe que les Sauvages ayans mis le feu dans les herbes ſeiches de toutes les Prairies de noſtre

route ; les bestes fauves avoient pris l'épouvante , & quelque diligence qu'on apporta pour la chasse ,nous ne subsistâmes que par une pure providence de Dieu , qui donne des forces dans un temps, qu'il ne fait pas dans un autre , & par le plus grand bonheur du monde n'ayans plus rien à manger , nous trouvâmes un Bœuf monstrueux embourbé sur le bord de la Riviere , que douze de nos hommes eurent peine à tirer à terre ferme avec un cable.

Ce Village Islinois est scitué à quarante degrez de latitude dans une plaine , un peu marescageuse , & sur la rive droite d'une Riviere aussi large que la Seine devant Paris , qui est divisée par de

fort belles Isles, il contient quatre cens soixante Cabannes faites comme de longs berceaux, & couvertes de doubles nattes de joncs plats, si bien cousus, qu'elles ne sont jamais penetrées du vent, de la neige, ny de la pluye; chaque Cabanne à quatre ou cinq feux, & chaque feu une ou deux familles, qui vivent toutes ensemble en bonne intelligence.

Nous trouvâmes, comme nous l'avions preveu le Village vuide, tous les Sauvages estans allez passer l'Hyver à la chasse, en divers endroits, suivant leur coustume; leur absence neanmoins nous mit dans un grand embaras, les vivres nous manquoient, & nous n'osions prendre du bled d'Inde que les Islinois cachent

dans des fosses sous terre, pour le conserver & s'en servir à leur retour de la chasse, pour semer, & pour subsister jusqu'à la recolte; cette provision leur est extremement precieuse; & on ne leur sçauroit faire un plus grand déplaisir que d'y toucher en leur absence: Toutesfois comme il n'y avoit aucune apparence de s'exposer à descendre plus bas sans vivres, & que le feu que l'on avoit mis dans les Campagnes avoit fait fuir toutes les bestes; le Sieur de la Salle resolut de prendre vingt minots de bled d'Inde, esperant qu'il pourroit par quelque moyen appaiser les Islinois.

Nous nous rembarquâmes avec cette nouvelle provision le mesme jour, & nous des-

cendîmes durant quatre jours sur la mesme Riviere qui court au Sud quart de Sud-Oüest. Le premier jour de l'An 1679. reconnoissant un des deserteurs, dont j'ay parlé cy-devant, & qu'il n'estoit revenu avec nous, que pour débaucher nos hommes qui avoient d'ailleurs de la disposition à nous abandonner, par la crainte qu'ils avoient de souffrir la faim pendant l'Hyver, je fis une exhortation aprés la Messe, souhaitant une heureuse Année au Sieur de la Salle, & à tout nostre monde, & aprés les paroles les plus touchantes, je prié tous nos mécontans de s'armer de patience, leur representant que Dieu pourvoyeroit à tous nos besoins, & que vivans de concert, il susciteroit des moyens

pour nous faire ſubſiſter : nous les embraſſâmes le Pere Gabriel, le Pere Zenoble & moy avec les ſentimens les plus tendres les encourageans à la pourſuite d'une ſi importante découverte. Sur la fin du quatriéme jour en traverſant un petit Lac qui forme la Riviere, on remarqua des fumées qui firent connoiſtre que les Sauvages eſtoient cabannez prés de là : En effet, le cinquiéme ſur les neuf heures du matin on vit des deux côtez de la Riviere quantité de Peroquets, & environ quatre-vingts Cabannes pleines de Sauvages qui n'apperceurent nos Canots qu'aprés que nous eûmes doublé une pointe, derriere laquelle les Iſlinois eſtoient campez à demie portée du fuſil, nous eſtions dans

huit Canots sur une ligne ; tous nos gens les armes à la main, & nous laissans aller au courant de la Riviere.

Nous fimes un cry les premiers, suivant la coustume de ces Nations, comme pour demander si l'on vouloit la paix ou la guerre, parce qu'il estoit tres important de témoigner de la resolution dans ces commencemens ; d'abord les vieillards, les femmes & les enfans prirent la fuite au travers des Bois dont la Riviere est bordée, les guerriers coururent aux armes, mais avec tant de confusion, qu'avant qu'ils se fussent reconnus nos Canots avoient pris terre. Le Sieur de la Salle y sauta le premier, l'on pouvoit deffaire ces Sauvages dans le desordre où ils estoient ; mais comme

ce n'estoit pas nostre dessein nous fimes halte, afin de donner aux Islinois le temps de se rasseurer ; un de leur chefs qui estoit de l'autre costé de la Riviere, & qui avoit remarqué que nous avions empeschez de tirer sur sept ou huit Sauvages que l'on pouvoit tuer aisément, se mit à haranguer pour arrester la jeunesse qui se preparoit à tirer des fléches au travers de la Riviere ; ceux qui estoient campez du costé où nous avions debarqué, & qui avoient d'abord pris la fuite, s'estans reconnus, envoyerent deux hommes des principaux d'entr'eux presenter le Calumet de dessus un cotteau, peu de temps aprés ceux qui étoient de l'autre costé firent la mesme chose, & alors nous

fimes connoiſtre que nous acceptions la paix ; & au meſme temps je me rendis avec le Pere Zenoble en diligence du coſté des Sauvages qui avoient pris la fuire, prenans leurs enfans par la main, qui eſtoient tous tremblans de frayeur, nous leurs fimes paroître beaucoup de tendreſſes, rentrans avec les vieillards & les meres dans leurs Cabannes, portans de la compaſſion à ces Ames qui ſe perdent par la privation de la parole de Dieu, & faute de Miſſionnaires. La joye des uns & des autres fut auſſi grande, que leur apprehenſion avoit eſté forte, celle de quelqu'uns ayant eſté telle qu'ils furent deux jours à revenir des lieux où ils eſtoient allé ſe cacher.

Aprés les réjoüiſſances, les

dances & les festins ausquels on employa le jour ; nous fimes assembler les Capitaines des Villages qui estoient des deux costez de la Riviere, nous fimes connoistre par nôtre Truchement, que nous autres Recolets n'estions pas venus chez eux, pour amasser du Castor, mais pour leur donner la connoissance du grand Maistre de la vie, & pour instruire leurs enfans, que nous avions quitté nostre païs qui estoit au delà de la Mer que ces Barbares appellent le grand Lac, pour venir demeurer avec eux, & pour estre du nombre de leurs plus grands amis ; on entendit une grande suite de voix, Tepatoui Nicka, qui veut dire voila qui est bien mon frere, tu as l'esprit bien fait
d'avoir

d'avoir eu cette pensée, & au mesme temps ils nous frotterent les jambes jusques à la plante des pieds auprés du feu, avec de l'huile d'Ours & de la graisse de Bœuf pour nous delasser ; ils nous mirent les trois premiers morceaux de viande à la bouche avec des amitiez extraordinaires. Le Sieur de la Salle aussi-tost aprés leur fit un present de Tabac & de quelques Haches, il leur dit qu'il les avoit convoquez pour traiter d'une affaire qu'il vouloit leur expliquer avant que de leur parler d'aucune autre, qu'il sçavoit combien le bled leur étoit necessaire, que neanmoins la necessité des vivres où ils s'estoit veu en arrivant à leur Village, & l'impossibilité de trouver des bestes à la Cam-

pagne, l'avoit obligé de prendre quelque quantité de bled d'Inde, qu'il avoit dans ses Canots, & auquel on n'avoit pas encore touché, que s'ils vouloient le luy laisser, il leur donneroit en échange des Haches & les autres choses dont ils avoient besoin, &que s'ils ne pouvoient s'en passer, il leur estoit libre de le prendre, mais que s'ils ne pouvoient luy fournir les vivres necessaires pour sa subsistance & pour celle de ses gens, il iroit chez leur voisins les Osages qui luy en fourniroient en payant, & qu'en revanche, il leur laisseroit le Forgeron qu'il avoit amené pour racommoder leurs Haches & leurs autres Instrumens.

Il leur parla de cette sorte, parce qu'il sçavoit bien que

les Islinois ne manqueroient pas d'estre jaloux des avantages que les François pourroient procurer à leurs voisins, & principalement de ceux qu'ils pourroient tirer du Forgeron, dont ils avoient eux-mesmes extremement besoin; aussi accepterent-ils avec beaucoup de témoignage de joye le payement qu'on leur offroit pour leur bled-d'Inde, ils en donnerent encore d'autre, & nous prierent instamment de nous establir parmy eux, nous leur répondîmes que nous le ferions volontiers; mais que comme les Iroquois estoient sujets du Roy & par consequent nos freres, nous ne pouvions pas leur faire la guerre, qu'ainsi nous les exhortions à faire la paix avec eux, que nous les y servirions; &

que ſi malgré nos remontrances, cette fiere Nation venoit les attaquer, nous les défendrions, pourveu qu'ils nous permiſſent de faire un Fort, dans lequel on pût faire teſte aux Iroquois avec le peu de François que nous avions, que meſme on leur fourniroit des armes & des munitions, pourveu qu'ils ne s'en ſerviſſent que pour repouſſer leur ennemis, & ne les employaſſent pas contre les Nations qui vivoient ſous la protection du Roy, que les Sauvages appellent le grand Capitaine qui eſt au de-là du grand Lac.

Nous adjoûtâmes enſuite que nous avions auſſi deſſein de faire venir d'autres François qui les mettroient à couvert des inſultes de tous leurs ennemis, & leur fourniroient

tout ce qui leur estoit necessaire, que nous n'en estions empeschez que par la longueur & la difficulté des chemins. Que pour surmonter cet obstacle nous avions resolu de faire bâtir un grand Canot de bois pour descendre jusqu'à la Mer, & leur apporter toutes sortes de marchandises par cette voye plus courte & plus facile. Mais comme cette entreprise estoit d'une grande dépense, nous voulions apprendre si leur Riviere estoit navigable jusqu'à la Mer, & si d'autres Europeans habitoient vers son emboucheure : Les Islinois nous respondirent qu'ils agreoient toutes nos propositions, & qu'ils nous assistteroient en tout ce qu'ils pourroient ; ensuite ils firent la description de la Riviere

Colbert ou Meſchaſipi, ils nous dirent des merveilles de ſa largeur & de ſa beauté, & nous aſſeurerent que la Navigation y eſtoit libre & facile, & qu'il n'y avoit aucuns Europeans prés de ſon embouchure; mais ce qui nous perſuada le plus que cette Riviere eſtoit navigable, c'eſt qu'ils nous nommerent quatre Nations, dont il eſt parlé dans la Relation du voyage de Ferdinand Soto dans la Floride qui ſont celle de Tula, de Caſquin, Cicaca & Daminoia; ils nous adjouſterent que des Eſclaves qu'ils avoient faits en guerre du coſté de la Mer, diſoient qu'ils avoient veu des Navires au large qui tiroient des coups qui reſſembloient au tonnere, mais qu'ils n'étoient pas établis ſur la Coſte,

par ce que s'ils y eſtoient ils ne manqueroient pas d'y allertraiter avec eux, la Mer n'eſtant éloignée que de vingt journées de leurs Pirogues, la journée ſe paſſa de cette maniere avec une ſatisfaction reciproque, mais les choſes ne demeurerent pas long temps en cet eſtat.

Le lendemain un des Chefs des Miamis nommé Monſo, arriva accompagné de cinq ou ſix autres chargez de chaudieres, de haches & de couteaux pour preparer par ces preſens l'eſprit des Illinois à croire ce qu'il leur devoit dire; il aſſembla ſecretement les Anciens, & les aſſeura que nous voulions aller joindre leurs ennemis qui demeurent au delà de la grande Riviere Colbert, que nous leurs

fournirions des armes & des munitions, & qu'aprés les avoir assemblez nous nous joindrions aux Iroquois & les enfermerions de tous costez pour les exterminer entierement, que nous estions amis des Iroquois, que les François avoient un Fort au milieu du païs Iroquois, que nous leur fournissions des armes & de la poudre, & qu'il n'y avoit point d'autre moyen d'éviter leur ruïne qu'en empeschant nostre voyage ou du moins en le retardant, parce qu'une partie de nos gens nous abandonneroient bien-tost, & qu'ils ne crussent rien de tout ce que nous leur dirions; aprés avoir dit beaucoup d'autres choses pareilles, le Capitaine des Miamis s'en retourna la nuit avec autant de

secret qu'il estoit venu, de peur que nous ne découvrissions tout ce mystere.

Toutesfois un des Chefs des Islinois nommé Omaouha que nous avions gagné en arrivant par un present de deux Haches & de trois Coûteaux nous vint trouver le lendemain matin, & nous avertit secrettement de tout ce qui s'étoit passé, nous le remerciâmes, & pour l'obliger de nous donner avis de tout ce qui se passoit, on luy fit un nouveau present de poudre & de plomb, jugeant aisement que ce Miamis avoit esté envoyé & instruit par d'autres François, jaloux de nos succez, parce que ce Monso ne nous connoissoit pas, & n'avoit mesme jamais approché du Fort Frontenac plus prés que de quatre

cens lieuës, & que neanmoins il avoit parlé de nos affaires avec autant de détail & de circonstances que s'il nous avoit frequenté toute sa vie.

Cette affaire nous donna d'autant plus d'inquietude que nous sçavions que les Sauvages sont naturellement soupçonneux, & que l'on avoit déja donné beaucoup de mavaises impressions à nos gens pour les obliger à deserter, ainsi que six de leurs camarades avoient déja fait tout d'un coup.

L'aprédinée du mesme jour Nicanapé frere de Chassagouasse le plus considerable des Capitaine Islinois qui étoit pour lors absent nous invita tous au festin, & lors que tout le monde fut assis dans la Cabanne, Nicanapé prit la pa-

role & nous fit un discours bien different de ceux que les anciens nous avoient tenu à son arrivée , disant qu'il ne nous avoit pas tant convié pour nous faire bonne chere que pour nous guerir l'esprit de la maladie que nous avions de vouloir descendre la gran. de Riviere , que jamais personne ne l'avoit fait sans y perir , que ses bords estoient peuplez d'une infinité de Nations Barbares , qui par leur nombre accableroient les François quelques armes & quelque valeur qu'ils pussens avoir , que ce Fleuve étoit plein de monstres , de Tritons , Crocodils & des Serpens , & quand la grandeur de nostre Canot nous mettroit à couvert de ce danger, il y en avoit un autre inévita.

ble, que le bas de la riviere estoit plein de Sauts & de precipices avec un courant audessus si évident qu'on y tomboit sans remede, & que tous ces precipices aboutissoient à un gouffre ou la Riviere se perdoit sous terre, sans que l'on sçeut où elle alloit, il joignoit à tout cela tant de circonstances, & prononçoit son discours si serieusement avec tant de marques d'affection que nosgens qui n'estoient pas tous accoustumez aux manieres des Sauvages, & dont deux entendoient la langue en furent ébranlez, nous remarquâmes leurs apprehensions sur leurs visages; mais comme ce n'est pas la coustume d'interrompre les Sauvages, & que mesme en le faisant nous eussions augmenté

le soupçon de nos gens, nous le laissâmes paisiblement achever son discours, & ensuite nous répondîmes sans aucune émotion que nous luy estions bien obligez des avis qu'il nous donnoit, & pue nous acquiererions d'autant plus de gloire que nous trouverions de difficultez à surmonter, que nous servions tous le grand Maistre de la vie des hommes, & celuy qui estoit le plus grand de tous les Capitaines qui commandent au delà de la Mer, que nous nous estimions heureux de mourir en portant le nom de l'un & de l'autre jusqu'au bout de la terre; mais que nous craignions que tout ce qu'il avoit dit, ne fut une invention de son amitié pour nous empescher de quitter sa Nation, où plûstot que ce ne

fut un artifice de quelque méchant esprit qui leur eut donné de la défiance de nos desseins, quoy que pleins de sincerité; que si les Islinois avoient une veritable amitié pour nous, ils ne nous devoient point dissimuler les sujets de de leur inquietude, dont nous tâcherions de les delivrer, qu'autrement nous aurions raison de croire que l'amitié qu'ils nous temoignoient à nostre arrivée n'estoit que sur leurs levres, Nicanapé demeura sans repartie, & nous presentant à manger changea de discours.

Aprés le repas nostre Truchement reprit la parole, & leur dit que nous n'estions pas surpris que leurs voisins devinssent jaloux des commodités qu'ils recevoient du com-

merce qu'ils alloient avoir avec les François ny qu'ils leurs fissent des rapports à nôtre desavantage, mais qu'il s'estonnoit de ce qu'ils étoient si faciles à y donner creance, & de ce qu'ils le cachoient aux François qui leurs avoient communiqué tous leurs desseins avec tant de franchise. Nous ne dormions point mon frere (adjoûta-t'Il) s'adressant à Nicanapé, quand Monso vous a parlé la nuit en cachete au desavantage des François, qu'il vous a dépeint comme les espions des Iroquois; les presens qu'il vous a faits pour vous persuader ses mensonges sont encore enfoüis dans cette cabanne; Pourquoy a t'il pris la fuite aussitost aprés? Pourquoy ne parût-il pas de jour, s'il n'a-

voit que des veritez à dire ? N'as tu pas veu qu'à nostre arrivée nous avons veu tuer tes neveux, & que dans la confusion où ils estoient nous eussions pû faire seuls ce qu'on te veut persuader que nous executerons avec l'assistance des Iroquois, aprés que nous nous seront estably chez toy, & que nous aurons fait amitié avec ta Nation ; a l'heure que je parle nos François ne pourroient ils pas égorger tout ce que vous estes d'anciens pendant que vostre jeunesse est à la chasse, ne sçais tu pas que les Iroquois que tu redoutes ont éprouvez la valeur des François, & que par consequent nous n'aurions pas besoin de leur secours si nous avions dessein de vous faire la guerre: Mais pour te guerir entiere-

entierement l'esprit court aprés cet imposteur que nous attendrons icy pour le convaincre & le confondre : comment nous connoist-il, puis qu'il ne nous a jamais veu, & comment peut-il sçavoir les complots qu'il dit que nous avons faits avec les Iroquois, qu'il connoist aussi peu que nous, regarde nostre équipage, ce ne sont que des outils & des marchandises qui ne nous peuvent servir que pour vous faire du bien, & qui ne sont propres ny pour les attaques ny pour les retraites.

Ce discours les émut & les obligea à faire courir aprés Monso pour le ramener, mais la neige qui tomba la nuit en abondance, & qui couvroit les Pistes empescha qu'on ne le pût joindre : toutesfois nos

François qui avoient esté auparavant épouvantez ne furent pas gueris de leurs fausses craintes, six d'entr'eux qui estoient de garde, & entr'autre deux Scieurs de long, sans lesquels nous ne pouvions faire de barque pour aller à la Mer, s'enfuirent la nuit suivante aprés avoir enlevé ce qu'ils jugerent leur devoir être necessaire, & s'exposerent à un danger de perir, & de mourir de faim beaucoup plus certain que celuy qu'ils vouloient éviter.

Le Sieur de la Salle estant sorty de la Cabanne le matin, & n'ayant trouvé personne en faction, il entra dans les Cabannes de ses gens, il en trouva une où il n'estoit resté qu'un seul homme que ses camarades n'avoient pas averty,

parce qu'il leur estoit suspect, il les assembla tous, & leur demanda des nouvelles de ces déserteurs, ensuite il leur témoigna le déplaisir qu'il avoit de ce que contre les ordres du Roy, & contre toute justice ils avoient déserté, & l'avoient abandonné dans le temps qu'ils luy estoient plus necessaires aprés qu'il avoit fait toutes choses pour eux, il leur commanda pour empescher le mauvais effet que cette desertion pourroit produire dans l'esprit des Islinois de leurs dire que leurs camarades estoient partis par son ordre, & leur dit qu'il auroit bien pû les faire poursuivre & les punir pour en faire un exemple, mais qu'il ne vouloit pas faire connoistre aux Sauvages le peu de fidelité des François,

il les exhorta à luy eſtre plus fideles que ces fugitifs, & à n'en pas venir à de pareilles extremitez par la crainte des dangers que Nicanapé leurs avoit fauſſement exageré, qu'il ne pretendoit mener avec luy que ceux qui le voudroient accompagner volontairement, & qu'il leur donnoit ſa parole de laiſſer aux autres au printemps la liberté de retourner en Canada, où ils iroient ſans riſque & en Canot, au lieu qu'ils ne pouvoient alors l'entreprendre qu'avec un péril manifeſte de leur vie, & avec la confuſion de l'avoir laſchement abandonné par une conſpiration qui ne pouvoit pas demeurer impunie à leur arrivée en Canada.

Il tâcha de les raſſeurer de cette maniere, mais connoiſ-

ſant leur inconſtance & diſſimulant le chagrin qu'il avoit de leur peu de reſolution, il reſolut de les éloigner des ſauvages, pour couper chemin à de nouvelles ſubornations, & pour les faire conſentir ſans murmurer, il leur dit qu'ils n'eſtoient pas en ſeureté parmy les Iſlinois, que d'ailleurs un pareil ſejour les expoſoit aux armes des Iroquois qui peut-eſtre viendroient avant l'hyver attaquer le village, que les Iſlinois n'eſtoient pas capables de leur faire reſiſtance, qu'aparamment ils s'enfuiroient au premier choc, & que les Iroquois ne pouvant les joindre, parce que les Iſlinois courent beaucoup plus vîte qu'eux ils déchargeroient leur furie ſur les François, dont le petit

nombre feroit incapable de faire teſte à ces Barbares, qu'il n'y avoit qu'un ſeul remede qui eſtoit de ſe fortifier dans quelque poſte facile à deffendre, qu'il en avoit trouvé un de cette ſorte prés du Village où ils feroient à couvert des inſultes des Iſlinois & des armes des Iroquois qui ne pourroient les y forcer, & que par cette raiſon n'entreprendroient pas de les attaquer, ces raiſons & quelques autres ſemblables que je leur dis les perſuaderent, & les engagerent tous de bonne grace à la conſtruction d'un Fort que l'on nomma Crevecœur ſcitué à quatre journées du grand Village des Iſlinois deſcendant vers le Fleuve Colbert.

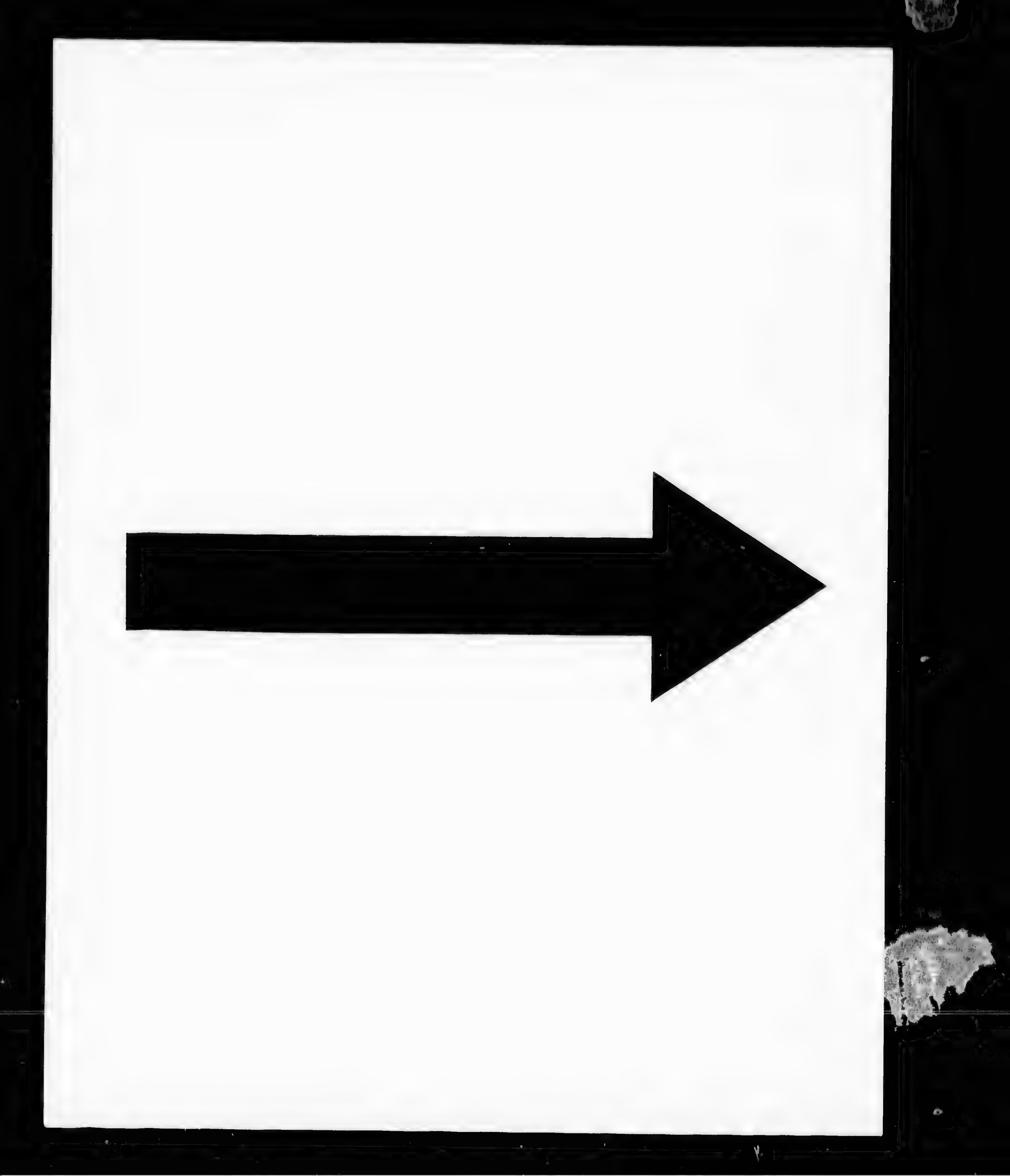
Un grand degel eſtant ſur-

venu le quinze de Janvier, & ayant rendu la Riviere libre au dessous du Village, le Sieur de la Salle me pria de l'accompagner, & nous nous rendîmes avec un de nos Canots au lieu que nous allions choisir pour travailler à ce petit Fort: c'estoit un petit tertre éloigné d'environ deux cens pas du bord de la Riviere qui s'étendoit jusques au pied dans le temps des pluyes, deux ravines larges & profondes fortifioient deux autres costez, & une partie du quatriéme que l'on fit achever de retrancher par un fossé qui joignoit ensemble les deux ravines, on fit border leur Talus exterieur qui luy servoit de contrescarpe, on fit des Chevaux de frize, & escarper de tous costez cette éminence, & on fit

ſoûtenir la terre autant qu'il eſtoit neceſſaire par de fortes pieces de bois avec des Madriers, & on fit planter autour de peur de quelque ſurpriſe une paliſſade dont les pieux eſtoient longs de vingt-cinq pieds & d'un pied d'eſpaiſſeur, on laiſſa le haut du tertre en ſa figure naturelle qui formoit un quarré irrégulier, & on ſe contenta de le border d'un bon parapet de terre capable de couvrir tout noſtre monde dont on fit faire le logement dans deux des Angles de ce Fort afin qu'ils fuſſent toûjours preſts en cas d'attaque, les Peres Gabriel, Zenoble & moy nous nous logeâmes dans une cabanne couverte de planches que nous ajuſtames avec nos Ouvriers, & dans laquelle nous nous retirions aprés le
travail,

travail, tout nostre monde pour la Priere du soir & du matin, & où ne pouvans plus dire la Messe, le vin que nous avions fait du gros raisin du païs nous venant à manquer; nous nous contentions de chanter les Vespres les Festes & Dimanches, & de faire la Predication aprés les Prieres du matin, on mit la Forge le long de la courtine qui regardoit le bois, le Sieur de la Salle se posta au milieu avec le Sieur de Tonty, & l'on fit abattre du bois pour faire du charbon pour le Forgeron.

Pendant que l'on travailloit à cet ouvrage nous ne songions continuellement qu'à nostre découverte, & nous voyons la construction de la Barque tres-



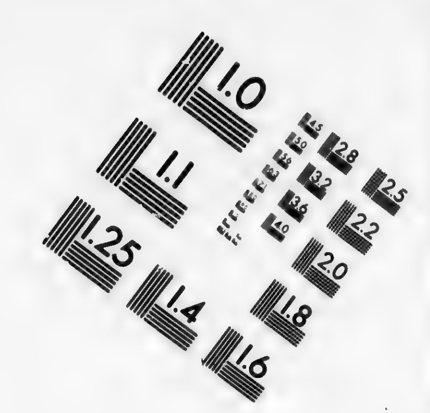
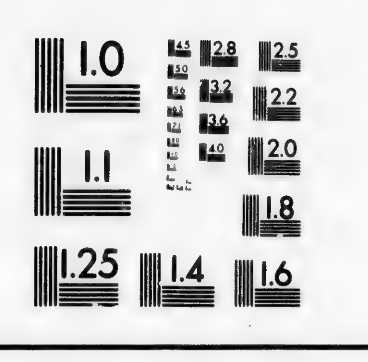


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



difficile par la deſertion de nos Scieurs de long, on s'aviſa de dire un jour à nos gens que s'il y avoit entre-eux un homme de bonne volonté qui voulut eſſayer à faire des planches de bro-dage on eſperoit d'en venir à bout, avec un peu plus de peine & de temps, & qu'au pis aller on en ſeroit quitte pour en gaſter quelqu'unes, auſſi-toſt deux de nos hommes s'offrirent à s'y employer, on en fit l'eſſay, & ils reüſſirent aſſez bien, quoy qu'ils n'euſſent jamais entrepris un pareil ouvrage, on fit commencer une Barque de quarante deux pieds de quille & douze ſeulement de largeur, on y fit travailler avec tant de ſoin, que nonobſtant les travaux du Fort de Crevecœur, le bor-

dage fut scié, tout le bois de la Barque prest, & mise en bois tors dans le premier du mois de Mars.

Il est à remarquer que dans le païs des Islinois, l'Hyver n'y est pas plus grand qu'en Provence, mais celuy de l'année 1679. la neige dura plus de vingt jours, ce qui surprit extraordinairement les Sauvages qui n'avoient point encore experimenté un hyver si rude, si bien que le Sieur de la Salle & moy nous nous voyons exposez à de nouvelles fatigues qui peut estre paroistront incroyables à ceux qui n'ont point d'experiences des grands Voyages & des nouvelles découvertes. Le Fort de Crevecœur estoit presque achevé, on avoit preparé tout le bois pour achever la

Barque, mais nous n'avions ny Cordages ny Voiles ny assés de fer, nous n'apprenions aucunes nouvelles de la Barque que nous avions laissée dans le Lac Dauphin, ny de ceux qu'on y avoit envoyez pour s'informer de ce qu'elle estoit devenuë; cependant le Sieur de la Salle voyoit que l'Esté s'approchoit, & que s'il attendoit encore quelques mois inutilement, nostre entreprise seroit retardée d'une année, & peut-estre de deux ou trois, parce qu'estant si loin du Canada, il ne pourroit donner aucun ordre aux affaires ny faire amener les choses dont il avoit besoin.

Dans cette extremité nous prîmes tous deux une resolution, aussi extraordinaire qu'elle estoit difficile à executer,

moy d'aller avec deux hommes dans des païs inconnus où on est à tout moment dans un grand danger de sa vie, & luy d'aller à pied jusques au Fort de Frontenac éloigné de plus de cinq cens lieuës ; On estoit alors à la fin de l'hyver qui avoit esté, comme nous avons dit, aussi rude en Amerique qu'en France, la terre estoit encore couverte de neiges qui n'estoient ny fonduës, ny capables de porter un homme avec des Raquettes. Il falloit se charger de l'équipage ordinaire en ces occasions, c'est à dire d'une Couverture, d'une Chaudiere, d'une Hache, d'un Fusil, de Poudre & de Plomb, de Peaux passées pour faire des souliers à la Sauvage, qui ne durent souvent qu'un jour, ceux dont on

ſe ſert en France n'eſtant d'aucun uſage en ces païs Occidentaux. Il devoit ſe reſoudre outre cela à broſſer à travers les buiſſons, à marcher dans les marais & dans les neiges fonduës, quelquesfois juſques à la ceinture, & durant des journées entieres, quelquesfois meſme ſans manger, parce que luy & trois autres qui l'accompagnoient ne pouvoient porter des vivres, devans tirer toute leur ſubſiſtance de ce qu'il tueroient avec le fuſil, & s'attendre à ne boire que de l'eau qu'il rencontreroit ſur la route: enfin il eſtoit expoſé tous les jours, & principalement la nuit aux ſurpriſes de quatre ou cinq Nations qui ſe faiſoient la guerre, avec cette difference, que ces Peuples où il de-

voit passer connoissent tous les François, & que ceux où j'allois n'avoient jamais vû d'Europeans, neantmoins toutes ces difficultez ne l'étonnoient pas, non plus que moy, nous estions seulement en peines de trouver parmy nos gens quelques hommes assés robustes pour nous accompagner, & d'empecher que les autres déja fort ébranlez ne desertassent tous aprés nostre depart.

Nous trouvâmes heureusement quelques jours aprés le moyen de desabuser nostre monde des fausses impressions que les Islinois leur avoient donnez à la sollicitation de Monso Capitaine des Miamis, quelques Sauvages arriverent de ces Nations éloignées au Village des Islinois, & l'un

d'eux nous aſſura de la beauté de la grande Riviere Colbert ou Meſchaſipi, nous en fûmes confirmez par le rapport de pluſieurs Sauvages, & par un Iſlinois particulier qui nous dit en ſecret à noſtre arrivée qu'elle eſtoit navigable. Toutesfois ce recit ne ſuffiſoit pas pour deſabuſer nos gens, & pour les r'aſſeurer entierement, nous voulions le faire avoüer aux Iſlinois meſmes, quoy que nous euſſions appris qu'ils avoient reſolu dans un Conſeil de nous dire toûjours la meſme choſe, il s'en preſenta peu de temps aprés une occaſion favorable.

Un jeune guerrier Iſlinois qui avoit fait des priſonniers du coſté du Sud, & qui avoit devancé ſes camarades, paſſa à noſtre Chantier, on luy

donna du bled d'Inde à manger, comme il revenoit du bas de la Riviere Colbert, dont nous feignions avoir quelque connoissance, ce jeune homme nous en fit avec du charbon une Carte assés exacte, nous asseurant qu'il avoit esté par tout dans sa Pirogue, qu'il n'y avoit jusqu'à la Mer, que les Sauvages appellent le grand Lac, ny Sault ny Rapide. Mais que comme cette Riviere devenoit fort large, il y avoit en quelques endroits des Battures de Sable, & des Vases qui en barroient une partie ; il nous dit aussi le nom des Nations qui habitent sur son Rivage, & des Rivieres qu'elle reçoit ; je les écrivis & je pourray en faire le recit dans un second Tome de nostre Découverte, nous

le remerciâmes par un petit present, de nous avoir découvert la verité que les principaux de sa Nation Islinoise nous avoient deguisée, il nous pria de ne leur point dire, & on luy donna une Hache pour luy fermer la bouche à la maniere des Sauvages quand ils veulent recommander un secret.

Le lendemain au matin nous allâmes, aprés nos Prieres publiques, au Village où nous trouvâmes les Islinois assemblez dans la Cabanne de l'un des plus considerables qui faisoit festin d'un Ours, qui est un mets dont ils font beaucoup d'estime, ils nous firent place au milieu d'eux sur une belle natte de joncs qu'ils nous preparerent, nous leur fimes dire par un de nos hom-

mes qui ſçavoit la langue que nous voulions leur faire connoiſtre ; que celuy qui a tout fait, que nous appellions le grand Maiſtre de la vie, prend un ſoin particulier des François ; qu'il nous avoit fait la grace de nous inſtruire de l'état de la grande Riviere, nommée par nous Colbert, dont nous eſtions en peine de connoiſtre la verité depuis qu'ils nous en avoient rendus la navigation impoſſible, & enſuite nous leur fimes connoiſtre ce que nous avions appris le jour precedent.

Ces Barbares crurent que nous avions appris toutes ces choſes par quelque voye extraordinaire ; & aprés s'eſtre fermé la bouche avec la main, ce qui eſt la maniere dont ils ſe ſervent pour témoigner leur

admiration ; il nous dirent que la ſeule envie qu'ils avoient d'arreſter noſtre Capitaine, avec les Robes griſes, ou pieds nuds (comme tous les Sauvages de l'Amerique appellent nos Religieux de Saint François) pour reſter avec eux, les avoit obligez à nous cacher la verité, ils nous avoüerent tout ce que nous avions appris du jeune guerrier, & depuis ils ont toûjours perſiſté dans les meſmes ſentimens.

Cette rencontre diminua de beaucoup la crainte de nos François, & ils en furent entierement délivrez par l'arrivée de pluſieurs Oſages, Ciccaca & Akanſa qui eſtoient venus du coſté du Sud pour voir les François, & pour achepter des Haches, ils té-

moignerent tous que la Riviere estoit navigable jusques à la Mer, & que la venuë des François estant publiée, toutes les Nations du bas du Fleuve Colbert viendroient nous danser le Calumet de paix pour entretenir une bonne correspondance, & le commerce avec la Nation Françoise.

Les Miamis vinrent au même temps danser le Calumet aux Islinois, & firent une alliance avec eux, contre l'Iroquois, leur ennemi commun, le Sieur de la Salle fit quelques presens pour unir plus fortement ces deux Nations ensemble.

Nous voyans trois Missionnaires Recolets avec le peu de François que nous avions au Fort de Crevecœur, &

n'ayant plus de vin pour celebrer la Messe, le Pere Gabriel qui avoit besoin de soulagement en son grand âge, nous témoigna qu'il resteroit volontiers seul avec nos François dans le Fort, le Pere Zenoble qui avoit souhaité d'avoir la grande Mission des Islinois composé d'environ sept à huit mille Ames, commençoit à s'ennuyer, ayant peine à se faire à la maniere importune des Sauvages, avec lesquels il demeuroit, nous en parlâmes au Sieur de la Salle, lequel fit present de trois Haches, à l'hoste du Pere nommé Oumahouha, c'est à dire Loup, lequel estoit chef d'une famille ou tribu, afin qu'il eut soin de nourir le Pere, que ce Capitaine appelloit son fils, & qui le logeoit & le

consideroit comme l'un de ses enfans, ce Pere qui n'estoit qu'à une demie lieuë du Fort, nous vint témoigner le sujet de ses chagrins nous disant qu'il n'estoit point encore accoûtumé aux maximes des Sauvages, que neantmoins il sçavoit deja une partie de leur langue; je m'offris à prendre sa Mission, pourveu qu'il voulut aller à ma Place aux Nations ulterieures, dont nous n'avions point encore de connoissance, que celle que les Sauvages nous en avoient donnée, qui n'estoit que superficielle, c'est ce qui donna à penser au Pere, lequel aima mieux rester avec les Islinois, dont il avoit connoissance, que de s'exposer d'aller chez des peuples inconnus.

Le Sieur de la Salle laissa

au Fort de Crevecœur le Sieur de Tonty pour Commandant avec des Soldats & les Charpentiers qui travailloient à la construction de la Barque destinée pour essayer de descendre jusques à la Mer, par le Fleuve Colbert, afin d'estre par ce moyen à labry des fleches des Sauvages dans ce Bastiment, il luy laissa de la poudre & du plomb, un Forgeron, des Fusils & autres Armes pour se deffendre, en cas qu'ils fussent attaquez par les Iroquois, il luy donna ordre de demeurer dans son Fort: Et avant que de retourner au Fort de Frontenac pour aller querir du renfort, des Cables & des Agretz pour la derniere Barque qu'il laissa faite jusques au Cordon; il me pria de vouloir prendre la peine d'aller découvrir par avance

avance la route qu'il devoit tenir jusques à la Riviere Colbert, à son retour de Canada, mais comme j'avois un abscez à la bouche qui suppuroit continuellement & qui me duroit depuis un an & demy, je luy témoignay ma repugnance, & luy dis que j'avois besoin de retourner en Canada pour me faire penser, il me répondit que si je refusois ce voyage, qu'il écriroit à mes Superieurs que je serois la cause du peu de succés de nos nouvelles Missions : Le Reverend Pere Gabriel de la Ribourde qui avoit esté mon Pere maître du Noviciat, me pria de passer outre, disant que si je mourois de cette infirmité, Dieu seroit un jour glorifié de mes travaux Apostoliques ; il est vray mon fils (me dit ce

venerable vieillard, qui avoit blanchy plus de quarante ans dans l'austerité de la penitence) que vous aurez bien des monstres à vaincre, & des precipices à passer dans cette entreprise qui exige la force des plus robustes, vous ne sçavez pas un mot de la langue de ces peuples que vous allez tâcher de gagner à Dieu, mais courage, vous remporterez autant de victoires que de combats, considerant que ce Pere avoit bien voulu à son âge me venir seconder dans ma seconde année de nostre nouvelle Découverte, dans la veuë qu'il avoit d'annoncer JESUS-CHRIST aux peuples inconnus, & que ce vieillard estoit l'unique enfant mâle & heritier de la maison de son pere, qui estoit un Gentil-

homme de Bourgogne, je m'offris à faire ce voyage pour tâcher d'aller faire connoissance avec les Peuples chez lesquels j'esperois bien-tôt m'établir pour prescher la Foy, le Sieur de la Salle me dit que je luy faisois plaisir, il me donna un Calumet de paix, & un Canot avec deux hommes, l'un desquels s'appelloit le Picard du Gay, qui est presentement à Paris, & l'autre Michel Ako, il chargea ce dernier de quelques marchandises destinees à faire des presens, qui valoient mil ou douze cens livres, & à moy il me donna dix Couteaux, douze Allenes, un petit roulleau de Tabac pour donner aux Sauvages, environ deux livres de Rassade noire & blanche, & un petit paquet d'Eguilles, me

témoignant qu'il m'en auroit donné davantage, s'il avoit pû, en effet il est assés liberal envers ses amis, ayant pris la benediction du Reverend Pere Gabriel, & congé du Sieur de la Salle, & aprés avoir embrassé tout nostre monde qui nous vint conduire jusques à nostre embarquement, le Pere Gabriel finissant ses adieu par ces paroles *viriliter age & confortetur cor tuum.*

Nous partimes du Fort de Crevecœur le 29. Fevrier l'an 1680. & sur le soir en descendant la Riviere Seignelay, nous rencontrâmes sur nostre route plusieurs bandes d'Islinois qui revenoient à leur Village dans leurs Pirogues ou Gondolles chargez de viandes, ils voulurent nous obliger de retourner avec eux,

nos deux Canoteurs furent fort ébranlez, mais comme ils estoient obligez de repasser au Fort de Crevecœur, où nos François les auroient arrestez, nous poursuivîmes le lendemain nostre navigation, & nos deux hommes me declarerent ensuite le dessein qu'ils avoient eû.

La Riviere Seignelay sur laquelle nous navigions est aussi profonde & large que la Seine l'est à Paris, & en deux ou trois endroits elle s'élargit jusques à un quart de lieuë. Elle est bordée de Côteaux, dont la pente est couverte de beaux & grands arbres, quelques-uns de ces Côteaux sont éloignez à une demy lieuë l'un de l'autre, & laissent entr'eux un terrain marescageux souvent inondé particuliere-

ment en Automne & au Printemps, mais qui ne laiſſe pas de nourrir de fort gros arbres. Quand on eſt monté ſur les Côteaux on découvre de belles prairies à perte de veuë, garnies d'eſpace en eſpace de petites foreſts de haute fuſtaye qui ſemblent avoir eſté plantées exprés. Le courant de la Riviere n'eſt ſenſible, que dans le temps des grandes pluyes, elle eſt capable de porter en tout temps environ cent lieuës de chemin de grandes Barques dés ſon embouchure juſques au Village des Iſlinois, d'où ſon cours va preſque toûjours au Sud quart Sud'Oüeſt.

Le ſeptiéme de Mars nous trouvâmes environ à deux lieuës de ſon embouchure, une Nation appellée Tamaroa ou

Maroa composée de deux cens familles. Ils voulurent nous mener à leur Village ſcitué à l'Oüeſt du Fleuve Colbert, à ſix ou ſept lieuës au deſſous de l'embouchure de la Riviere Seignelay, mais nos deux Canoteurs ſous eſperance d'un plus grand gain aimerent mieux paſſer outre, ſuivant les avis que je leur donnay pour lors. Ces derniers Sauvages voyans que nous portions du Fer & des Armes à leurs ennemis, & ne pouvans nous attraper dans leurs Pirogues qui ſont des Canots de bois beaucoup plus lourds que le noſtre d'écorce qui alloit beaucoup plus viſte que leurs Baſtimens, ils depeſcherent de leur jeuneſſe par terre aprés nous, pour nous percer à coups de fleches dans quel-

que détroit de la Riviere ; mais inutilement : car ayans reconnu quelque temps aprés le feu que ces guerriers avoient fait auprés de leur embuscade nous traversâmes promptement la Riviere, nous gagnâmes l'autre bord, & nous campâmes dans une Islet, laissant nostre Canot chargé, & nostre petit Chien pour nous éveiller afin de nous rembarquer plus prestement, en cas que ces Barbares nous eussent voulu surprendre en passant la Riviere à la nage.

Nous arrivâmes bien-tost aprés avoir quitté ces Sauvages à l'embouchure de la Riviere Seignelay, éloignée de cinquante lieuës du Fort de Crevecœur, & environ cent lieuës du grand Village des Illinois, elle est scituée entre le

le trente-ſix & trente ſept degrez de latitude, & par conſequent à ſix-vingts ou cent trente lieuës du Golfe ou ſein de Mexique.

A l'Angle que cette Riviere forme du coſté du Sud, à ſon embouchure, on voit un Rocher plat eſcarpé, d'environ quarante pieds de hauteur tres-propre à y baſtir un Fort. Du coſté du Nord, vis à vis du Rocher, & du côté de l'Oüeſt. Au delà du Fleuve il y a des Campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout, toutes preſtes à eſtre cultivées, & qui ſeroient tres-avantageuſes pour la ſubſiſtance d'une Colonie. Les glaces qui derivoient du coſté du Nord nous retarderent juſques au douze du mois de Mars en cet endroit, d'où nous continuâ.

mes nostre route, traversans & sondans de tous costés si le Fleuve estoit navigable; il est vray qu'il y a trois Islets au milieu prés de l'embouchure de la Riviere Seignelay, qui arrestent le bois & les arbres qui derivent du Nord & qui forment plusieurs battures de sable fort larges : neantmoins les Chenaux sont assés profonds, il y a assés d'eau pour porter des Barques, & en tout temps les grands Basteaux plats y peuvent passer.

Le Fleuve Colbert va au Sud-Sud'Oüest, & vient du Nord & du Nord'Oüest, il coule entre deux chaisnes de montagnes, assés petites dans cet endroit, qui serpentent comme ce Fleuve, & dans quelques endroits elles sont assés

éloignées des bords, de ſorte qu'entre les Montagnes & le Fleuve, il y a de grandes prairies, dans leſquelles on voit ſouvent des troupes de Bœufs ſauvages qui paturent. En d'autres endroits ces éminences nous laiſſent des eſpaces en demy cercle couvertes d'erbes ou de bois ; au delà de ces Montagnes on découvre de grandes Campagnes, mais plus nous nous approchions du côté du Nord en montant, les terres ne nous paroiſſoient pas ſi fertiles, ny les bois ſi beaux que dans le païs des Iſlinois.

Ce grand Fleuve à preſque par tout une petite lieuë, & en quelques endroits deux lieuës de largeur, il eſt diviſé par quantite d'Iſles couvertes

d'arbres entrelassez de tant de vignes, qu'on a peine à y passer. Il ne reçoit aucune Riviere considerable du costé de l'Oüest, que celle des Otontenta, & une autre qui vient du Oüest Nord'Oüest à sept à huit lieuës du Sault Saint Antoine de Pade.

Du côté du Levant on trouve d'abord une Riviere peu considerable, & puis une autre au delà appellée par les Sauvages Onisconsin ou Misconsin, qui vient de l'Est & de l'Est Nord-est; Aprés soixante lieuës on la quitte pour faire un portage d'une demie lieuë, pour aller gagner par une autre Riviere, qui serpente à sa source extraordinairement, la Baïe des Puans, elle est presque aussi large que la Riviere Seignelay ou des Islinois, &

elle se jette dans le Fleuve Colbert à cent lieuës au dessus de la Riviere Seignelay.

A vingt-quatre lieuës au dessus on trouve la Riviere noire appellée par les Nadouessious ou Issati, Chabadeba ou Chabaoudeba, elle paroist peu considerable.

Trente lieuës plus haut on trouve le Lac des Pleurs (que nous nommâmes ainsi, parce que les Sauvages qui nous avoient pris voulans nous tuer, il y en eut d'entr'eux qui pleurerent toute la nuit, pour faire consentir les autres à nostre mort. Ce Lac qui est formé par le Fleuve Colbert a sept lieuës de longueur & environ quatre de largeur, il n'y a point de courant au milieu qui nous ait paru considerable, mais seu-

lement à ſon entrée & à ſon iſſuë.

A une demie lieuë au deſſous du Lac des Pleurs du coſté du Midy, il y a la Riviere des Bœufs remplie de Tortuës, elle eſt ainſi nommée par les Sauvages, à cauſe de la quantité de Bœufs qu'on y rencontre, nous la ſuivîmes dix ou douze lieuës, elle ſe decharge avec rapidité dans le Fleuve Colbert, mais en montant elle eſt toûjours égale & ſans Rapides, elle eſt bordée de Montagnes aſſés éloignées en quelques endroits pour former des prairies, ſon embouchure a des bois des deux coſtez, & eſt auſſi large que celle de la Riviere Seignelay.

Quarante lieuës au deſſus on trouve une Riviere pleine de

Rapides, par laquelle en tendant au Nord Oüest on peut aller au Lac de Condé jusqu'à la Riviere Nimissakouat qui tombe danc ce Lac. Cette premiere Riviere est appellée la Riviere du Tombeau, parce que les Issati y laisserent le corps de l'un de leurs guerriers, mort de la piqure d'un Serpent-sonette, sur lequel je mis une couverture selon leur coûtume, cette action d'humanité me rendit assés considerable, par la reconnoissance que ceux de la Nation du deffunt me firent paroistre en leur païs dans un grand festin qu'ils me firent, où il y avoit plus de cent Sauvages conviez.

En continuant de remonter encore dix à douze lieuës ce Fleuve, la navigation y est interrompuë par un Sault que

j'ay nommé le Sault Saint Antoine de Pade, en reconnoissance des faveurs que Dieu me fit par l'intercession de ce grand Saint que nous avions pris pour le Patron & Protecteur de toutes nos entreprises. Ce Sault à quarante ou cinquante pieds de hauteur, & un Islet de Roche en forme de piramides au milieu de sa chute. Les grandes Montagnes qui bordent le Fleuve Colbert ne durent que jusques à la Riviere de Onisconsin environ six vingt lieuës, il commence dans cet endroit à couler de l'Oüest & du Nord-Oüest, sans que nous ayons pû apprendre des Sauvages qui l'ont remonté fort loin, le lieu où ce Fleuve prend sa source; ils nous ont dit seulement qu'à vingt à

trente lieuës au dessous, il y a un second Sault aux pieds duquel il y a quelques Villages de gens de prairies appellez Thinthonha qui y demeurent pendant un temps de l'année. Huit lieuës sur la main droite au dessus du Sault Saint Antoine de Pade, on trouve la Riviere des Issati ou Nadoussion étroite à son entrée, & qu'on remonte en allant au Nord environ soixante & dix lieuës jusques au Lac Buade ou des Issati, d'où elle prend sa source, nous avons donné à cette Riviere le nom de Saint François. Ce dernier Lac se repand dans de grands Marais ou la folle avoine croit; ainsi qu'en plusieurs autres lieux jusques au bout de la Baye des Puans, cette sorte de graine croit dans les terres

marefcageufes , fans qu'on la feme, elle refemble à l'avoine, mais elle eft de meilleur goût & fes tuyaux beaucoup plus longs auffi bien que fa tige. Les Sauvages la recüeillent dans la faifon , les femmes en lient plufieurs tiges enfemble avec des écorces de bois blanc, pour empefcher que la multitude de Canards & de Sarfelles qui s'y trouvent ne la mangent toute, les Sauvages en font leur provifion pour une partie de l'année, & pour la manger hors le temps de leur chaffe.

Le Lac Buade ou des Iffati eft fcitué à environ foixante-dix lieuës à l'Oüeft du Lac de Condé ; il eft impoffible d'aller par terre de l'un à l'autre , à caufe des terres tremblantes & marefcageufes , on

y peut aller sur les neiges en raquettes quoy qu'avec peine; par eau, il y a plusieurs portages, & plus de cent cinquante lieuës à cause des detours qu'il faut prendre. Du Lac de Condé, il faut pour naviger plus commodement en Canot, passer par la Riviere du Tombeau, où nous ne trouvâmes que les os du corps de ce Sauvage, dont j'ay fait mention cy-devant, les Ours avoient mangé la chair, & avoient arraché les perches que les parens du mort avoient fichées en terre en forme de mausolée: L'un de nos Canoteurs y trouva un Calumet de guerre qui estoit à costé du sepulchre, & un pot de terre renversé, dans lequel les Sauvages avoient laissé de la viande

graſſe de Bœuf ſauvage, pour faciliter, comme ils diſent, la perſonne morte à faire le voyage au païs des ames.

Aux environs du Lac Buade, il y a quantité d'autres Lacs voiſins d'où ſortent pluſieurs Rivieres ſur les bords deſquelles habitent les Iſſati, Nadoueſſans, Tinthonha qui veut dire hommes de Prairie, Oudebathon gens de Riviere, Chongaſkethon Nation du Chien ou du Loup, car Chonga ſignifie chez ces Peuples un Loup ou un Chien, & d'autres Peuples que nous comprenons tous ſous le nom de Nadoneſſiou. Ces Barbares ſont au nombre de huit à neuf mil guerriers, fort vaillans, grands Coureurs & tres-bons Archers; ce fut une partie de ces Nations qui me

prirent avec nos deux Canoteurs en la maniere ſuivante.

Nous diſions en nous embarquant tous les jours indiſpenſablement les Prieres du matin & du ſoir, & l'*Angelus* à midy, à la fin nous ajoûtions quelques Paraphraſes ſur le Répons de Saint Bonaventure Cardinal, à l'honneur de Saint Antoine de Pade.

C'eſt ainſi que nous demandions à Dieu de rencontrer ces Sauvages le jour, car la nuit dés qu'ils découvrent les gens, ils les tuënt comme ennemis, pour avoir de ceux qu'ils maſſacrent ſecrettement quelques Haches ou quelques coûteaux, qu'ils eſtiment plus que nous ne faiſons l'or & l'argent; ils tuënt meſme ceux qui leur ſont alliez, quand ils peuvent cacher leur mort,

pour ſe vanter un jour d'avoir tué des hommes, & ainſi paſ-ſer pour Soldat.

Nous avions conſideré le Fleuve Colbert avec beaucoup de plaiſir, & ſans aucun obſtacle pour ſçavoir s'il eſtoit navigable haut & bas, nous eſtions chargez de ſept à huit gros Coqcs d'Inde qui multiplient d'eux-meſmes dans ces païs, nous ne manquions ny de Bœufs ſauvages, ny de Chevreüils, ny de Caſtors, ny de Poiſſons, ny de viande d'Ours que nous tuïons ; quand ces animaux traverſoient le Fleuve à la nage.

Nos Prieres furent exaucées, lors que le onziéme Avril 1680. nous apperçûmes à deux heures aprés midy tout à coup trente-trois Canots d'écorce conduits par ſix

vingt Sauvages qui descendoient d'une vitesse extraordinaire, pour aller en guerre aux Miamis, aux Islinois & Maroha : ces Barbares nous investirent & decocherent quelques fleches de loin, mais s'approchant de nostre Canot les vieillards nous voyans le Calumet de paix à la main, empescherent la jeunesse de nous tuer, ces hommes brutaux sautans de leurs Canots, les uns à terre, les autres dans l'eau avec des cris & des huées épouvantables, nous aborderent, & par ce que nous ne faisions aucune resistance, & que nous n'étions que trois contre un si grand nombre, l'un d'eux nous arracha nostre Calumet des mains, pendant que nostre Canot & les leurs estoient amarrez au

bord, nous leur presentâmes d'abord quelque bout de Petun ou Tabac François meilleur que le leur à fumer, & les plus anciens d'entre-eux profererent ces mots Miamiha, Miamiha, comme nous n'entendions pas leur langue, nous prîmes un petit baston, & nous leur fimes connoistre par des marques que nous faisions sur le sable, que les Miamis leurs ennemis qu'ils cherchoient avoient pris la fuite, & traversez le Fleuve Colbert pour se joindre aux Islinois; quand ils se virent donc découverts, & dans l'impossibilité de surprendre leurs ennemis, trois ou quatre vieillards mettans la main sur ma teste pleurerent d'un ton lugubre, & avec un méchant mouchoir qui me restoit, j'essuiay

ſuiay leurs larmes, ces Barbares ne voulurent pas fumer dans noſtre Calumet de paix, il nous firent traverſer le Fleuve avec de grands cris qu'ils firent retentir tous enſemble les larmes aux yeux, il nous faiſoient nager devant eux, & nous entendions des hurlemens capables de donner de la terreur aux plus intrepides, ayant mis à terre noſtre Canot & noſtre équipage, dont il nous avoient déja derobez quelque partie, nous fimes du feu pour faire boüillir noſtre Chaudiere, nous leurs donnâmes deux gros Cocqs d'Inde ſauvages que nous avions tuez : ces Barbares ayant fait leur aſſemblée pour deliberer de ce qu'ils feroient de nous, les deux premiers Chefs de party

s'approchans, nous firent connoiſtre par ſigne, que les guerriers nous vouloient caſſer la teſte, ce qui m'obligea avec l'un de nos hommes, pendant que l'autre demeuroit auprés de noſtre équipage, de joindre leurs Chefs de guerre, & de jetter au milieu d'eux ſix Haches, quinze Coûteaux, & ſix braſſes de noſtre Tabac noir, & en baiſſant la teſte, je leur fis connoiſtre avec une Hache qu'ils pouvoient nous la caſſer s'ils le jugeoient à propos; ce preſent appaiſa pluſieurs particuliers d'entre eux, qui nous donnerent à manger du Caſtor, nous mettans les trois premiers morceaux à la bouche, ſelon la coûtume du païs, & ſouflans la viande qui eſtoit trop chaude, avant que poſer leur plat d'écorce de-

vant nous, pour nous laisser manger à discretion; nous passâmes la nuit avec inquietude, parce qu'ils nous avoient rendus nostre Calumet de paix le soir avant le coucher; nos deux Canoteurs estoient neanmoins dans le dessein de bien vendre leur vie, & de se deffendre en cas d'attaque, ils avoient leurs armes & leurs épées en estat; pour moy j'estois d'avis de me laisser tuer sans aucune resistance, puisque je leur allois annoncer un Dieu qui a esté accusé faussement, condamné injustement, & crucifié cruellement, sans qu'il ait jamais témoigné la moindre repugnance à ceux qui le faisoient mourir; nous veillâmes l'un aprés l'autre dans l'incertitude, afin de n'être pas surpris en dormant.

Le matin douziéme Avril un de leurs Capitaines nommé Narrhetoba, ayant le visage & le corps nud, remplis de peinture, me demanda nostre Calumet de paix, il le remplit du Tabac de son païs, fit fumer premierement tous ceux de sa bande, & puis tous les autres qui conspiroient nostre ruine, il nous fit connoistre qu'il falloit que nous allassions avec eux à leur païs, & ils y retournerent tous avec nous; ainsi leur ayant fait rompre leur voyage, je n'estois pas fâché dans cette conjecture de continuer nos Decouvertes avec ces Peuples.

Mais la plus grande de mes inquietudes, estoit que j'avois peine à dire mon Office devant ces Barbares, lesquels

me voyant remuer les levres, plusieurs d'entr'eux me disoient d'un ton fier Ouackanché, & comme nous ne sçavions pas un mot de leur langue, nous croyons qu'ils se mettoient en colere, Michel Ako me dit, estant tout décontenancé, que si je continuois à dire le Breviaire, on nous tueroit tous trois, le Picard me pria à tout le moins de prier Dieu en càchette, pour ne pas les irriter davantage, je suivy l'avis du dernier, mais plus je me cachois, plus j'avois de Sauvages à ma suite: car quand j'entrois dans le bois, ils croyoient que j'allois cacher sous terre quelques marchandises, ainsi je ne sçavois de quel costé me ranger pour prier Dieu, car ils ne me quittoient pas de veuë, ce qui

m'obligea de demander pardon à nos deux Canoteurs, leur disant que je ne devois pas me dispenser de dire mon Office, que s'ils nous massacroient pour ce sujet, je serois la cause innocente de leur mort aussi bien que de la mienne ; par le mot de Ouacxanché, ces Barbares vouloient dire que ce Livre dont je faisois lecture, estoit un esprit, mais à leur geste ils ne laissoient pas d'en avoir une espece d'aversion, & pour les y accoûtumer, je chantay en Canot les Litanies de la Vierge à Livre ouvert, ils crurent que le Breviaire estoit un esprit qui m'aprenoit à chanter pour les divertir, car ces Peuples ayment naturellement à chanter.

Les insultes que ces Sauvages nous firent pendant nostre route sont incroyables, car voyans que nostre Canot étoit beaucoup plus grand & plus chargé que les leurs, (car ils n'ont qu'un Carquois remply de fleches, un Arc & une méchante peau passée qui leur servoit à deux de couverture pendant les nuits, qui étoient encore assés froides en cette saison en approchant toûjours du Nord,) & que nous ne pouvions aller plus viste qu'eux, ils y faisoient entrer des guerriers pour nous aider à ramer, afin de nous obliger à les suivre; ces Sauvages font quelquesfois par eau trente à quarante lieuës, lors qu'ils sont pressez en guerre, où qu'ils ont envie d'attraper quelques ennemis,

ceux qui nous avoient pris, estoient de divers Villages, & de differens sentimens à nostre égard, nous nous cabannions tous les soirs auprés du jeûne Capitaine qui avoit demandé nostre Calumet de paix, & nous nous mîmes sous sa protection ; mais l'envie se mit tellement parmy ces Barbares, que le Chef du party nommé Aquipaguetin qui avoit eu un de ses fils tué par les Miamis, voyant qu'il ne pouvoit se vanger sur cette Nation qu'il cherchoit, tourna toute sa rage contre nous, il pleuroit presque toutes les nuits entieres celuy qu'il avoit perdu en guerre, pour obliger ceux qui estoient venus avec luy de le vanger, de nous tuer, & de se saisir de tout nostre équipage, afin de pou-
voir

voir poursuivre ses ennemis, mais ceux qui aimoient les marchandises de l'Europe étoient bien aises de nous conserver, afin d'attirer d'autres François chez eux, pour avoir du Fer qui leur est extremement pretieux, & dont ils ne connurent la grande utilité, que lors qu'ils virent que l'un de nos Canoteurs François tuoit trois & quatre Outtardes ou Cocqs d'Indes d'un seul coup de fusil, au lieu qu'ils n'en pouvoient à peine tuer qu'une d'un coup de fléche, pour cet effet, nous avons conçû depuis, que les mots de Manza Ouackange signifient du Fer qui a de l'esprit; c'est ainsi que ces Nations appelloient un Fusil qui brize les os d'un homme, au lieu que leurs fleches ne font

que glisser au travers de la chair qu'elles percent, brisans rarement les os de ceux qu'ils blessent, & dont ils peuvent plus facilement guerir les blessures, que celles que font nos Fusils de l'Europe qui estropient souvent ceux qui en sont blessez.

Nous avions quelque dessein de nous rendre jusques à l'embouchure du Fleuve Colbert, qui probablement se décharge plûtost dans le sein de Mexique, que dans la Mer vermeille; mais ces Nations qui se saisirent de nous, ne nous donnerent pas le temps de naviger haut & bas de ce Fleuve.

Nous avions fait environ deux cens lieuës par eau, depuis nostre depart des Islinois, & nous navigâmes avec

ces Sauvages qui nous prirent pendant dix-neuf jours, tantost au Nord, tantost au Nord'Oüest, selon les runs de vent que le Fleuve faisoit, & selon l'estime que nous en avons faite; depuis ce temps-là nous fimes environ deux cens cinquante lieuës de chemin sur le Fleuve Colbert, mesme davantage : car ces Sauvages nag nt d'une grande force en Canot, depuis le grand matin jusques au soir, à peine s'arresterent ils pour manger pendant le jour, pour nous obliger à les suivre, ils donnoient quatre à cinq hommes tous les jours pour augmenter les nages de nostre petit bastiment, qui estoit plus lourd que les leurs, quelquefois nous cabannions quand il pleuvoit, & quand il ne fai-

ſoit pas mauvais temps nous couchions ſur la terre ſans aucun abry, nous avions tout le temps de contempler les Aſtres, & la Lune quand elle nous éclairoit ; nonobſtant les fatigues du jour, les plus jeûnes guerriers de ces Sauvages, danſoient le Calumet à quatre ou cinq de leurs Chefs juſques à minuit, & le Capitaine chez qui ils alloient envoyoit en ceremonie à ceux qui chantoient un guerrier de ſa famille pour les faire fumer alternativement dans ſon Calumet de guerre, qui eſt diſtingué de celuy de la paix par des plumes differences, la fin de cette eſpece de ſabat, ſe terminoit tous les jours par les deux plus jeûnes de ceux qui avoient eû des parens tuez à la guerre, ils

prenoient pluſieurs fléches qu'ils preſentoient par la pointe toutes croiſées aux Chefs en pleurans amerement, ils les leur donnoient à baiſer, nonobſtant la force de leur cris, les fatigues du jour, & les veilles de la nuit, les Viellards s'éveillant preſque tous à la pointe du jour, crainte de ſurpriſe de leurs ennemis ; dés que l'aurore paroiſſoit, l'un d'eux faiſoit le cris, & en un inſtant tous les Guerriers entroient dans leurs Canots d'écorce, les uns paſſant au tour des Iſles du Fleuve pour tuer quelques beſtes, pendant que les plus allertes alloient par terre pour découvrir où paroiſtroit la fumée du feu de leurs ennemis ; ils avoient couſtume de ſe poſter toûjours ſur la pointe d'une Iſle

pour leur ſeureté, car leurs ennemis n'ont que des Pirogues ou Canots de bois, où ils ne ſçauroient voguer avec tant de viteſſe que ceux cy, à cauſe de la peſanteur de leur Baſtiment, n'y ayant que les N tions du Nord qui ayent du Boüilleau pour faire des Canots d'écorce. Les Peuples du Sud qui n'ont point d'arbre de cette eſpece, ſont privez de cette grande commodité, ce qui fait que l'écorce de Boüilleau donne une facilité admirable aux Sauvages du Nord pour aller de Lac en Lac, & par toutes les Rivieres attaquer leurs ennemis, & dés qu'ils ſe voient découverts qu'ils ont le temps de r'entrer dans leurs Canots, ils ſont en aſſeurance : car ceux qui les pourſuivent par terre ou

dans des Pirogues, ne sçauroient les attaquer, ny les poursuivre avec assés de diligence.

Pendant l'un des dix-neuviéme jours de nôtre navigation tres penible, le Chef de party nommé Aquipaguetin, s'avisa de faire halte sur le midy dans une grande prairie, ayant tué un Ours fort gras, il en fit festin aux principaux, & aprés le repas tous les Guerriers marquez au visage, & sur tout le corps de diverses peintures, un chacun étant distingué par la figure d'animaux differens, selon son genie & son inclination particuliere, les uns ayant les cheveux cours & remplis d'huile d'Ours, avec des plumes blanches & rouges, les autres parsemoient leurs testes du duvet des oyseaux qui s'at-

tachoit à l'huile, danſoient tous les poings ſur les coſtez, & frapoient de la plante des pieds contre terre, d'une force ſi grande que leurs veſtiges y paroiſſoient; pendant que l'un des fils du maiſtre de la ceremonie donnoit à fumer à tous en particulier dans le Calumet de guerre, il pleuroit amerement; Le Pere d'une voix lamentable, & entrecoupée de ſoûpirs & de ſanglots, & tout le corps arroſé de larmes, tantoſt s'adreſſoit aux Guerriers, tantoſt venoit à moy me mettant les mains ſur la teſte, & en faiſant de même à nos deux François, quelquefois il jettoit les yeux au Ciel, proferoit ſouvent ce mot de Loüis qui veut dire le Soleil, en ſe plaignant à ce grand Aſtre de la mort de

ſon fils ; autant que nous pouvions conjecturer nous croyons que cette ceremonie ne tendoit qu'à noſtre perte : en effet, la ſuite du temps nous a fait connoiſtre que ce Barbare en avoit voulu ſouvent à noſtre vie, mais voyant l'oppoſition qu'il y avoit du coſté des autres Chefs qui l'en ont empêché ; il nous fit rembarquer, & il ſe ſervoit d'autres byais pour avoir les marchandiſes de nos Canoteurs petit à petit, n'oſant les prendre hautement, comme il le pouvoit, crainte d'être blâmé par ceux de ſa nation de lâcheté, que les plus braves ont en horreur.

Ce ruſé Sauvage avoit les os de quelque conſiderable parent deffunt, qu'il conſervoit avec un grand ſoing dans

des peaux passées & parées de plusieurs rangs de Porc-épi rouge & noire ; il assembloit de temps en temps son monde pour luy donner à fumer, & il nous fit venir plusieurs journées l'un aprés l'autre pour nous obliger de couvrir de quelques marchandises les os du deffunt, & de luy essuyer par un present les larmes qu'il avoit répandu pour luy & pour son fils tué par les Miamis ; pour appaiser cet homme captieux, nous jettâmes sur les ossemens du mort plusieurs brasses de Tabac François, des Haches, des Cousteaux, & de la Rassade, & quelques Brasselets de Pourcelaine noire & blanche ; voila comme ce Barbare nous épuisoit par des motifs qu'on ne pouvoit pas

luy reprocher, faiſant connoiſtre que ce qu'il nous demandoit, n'eſtoit que pour le mort & pour donner aux Guerriers (en effet il leur diſtribuoit tout ce que nous luy donnions) & par ces feintes il nous faiſoit concevoir que luy eſtant Capitaine, il ne prenoit rien pour luy, que ce que nous luy donnions de bon gré, nous couchâmes à la pointe du Lac des Pleurs, que nous avons ainſi nommé, à cauſe des larmes & des pleurs que ce Chef y verſa toute la nuit, ou quand il étoit laſſé de gemir, il faiſoit pleurer un de ſes fils, pour émouvoir les Guerriers à compaſſion, & pour les obliger de nous tuer, & de pourſuivre leurs ennemis afin de vanger la mort de ſon fils.

Ces Sauvages envoyoient quelquesfois leurs meilleurs Coureurs par terre qui chassoient des bandes de Bœufs sauvages sur le bord de l'eau, ces animaux traversant le Fleuve, ils en tuoient quelquesfois jusques à quarante ou cinquante pour en retirer seulement la langue & les morceaux les plus delicats laissant le reste dont ils ne vouloient pas se charger, afin de faire plus grande diligence. Il est vray que nous mangions quelquesfois de bons morceaux, mais sans pain, sans vin, sans sel, & sans aucune épiceries, ny assaisonnement, pendant trois années de nostre voyage nous avons subsisté de mesme, ayant abondance en de certain temps, & en d'autres estant reduits à ne pas manger

pendant vingt-quatre heures & souvent davantage, parce que dans ces petits Canots d'écorce on ne sçauroit se charger beaucoup, & quelque precaution qu'on y puisse apporter, la pluspart du temps l'on se voit dénuez de toutes les choses necessaires à la vie; si un Religieux de l'Europe essuyoit autant de fatigues & de travaux, & faisoit des abstinences semblables à celles que nous estions souvent obligez de faire dans l'Amerique, l'on ne demanderoit point d'autre preuve de sa Canonization; il est vray que nous ne meritions pas toûjours dans de semblables conjonctures, & que si nous souffrions, c'est que nous ne pouvions nous en dispenser.

Pendant la nuit, il y avoit

des Vieillards qui venoient pleurer à chaudes larmes, nous frottant ſouvent les bras, & tout le corps avec leurs mains qu'ils nous mettoient ſur la teſte : mais outre que ces pleurs m'empeſchoient de dormir, je ne ſçavois ſouvent que penſer, ou ſi ces Barbares gemiſſoient à cauſe que quelques-uns de leurs guerriers nous vouloient tuer, où s'ils pleuroient par pure compaſſion qu'ils avoient du mauvais traitement que l'on nous faiſoit.

Dans une autre rencontre Aquipaguetin r'entra dans ſes fâcheuſes humeurs, il avoit tellement menagé la plus grand-part des guerriers, qu'un jour ne pouvant plus nous camper auprés de Narhetoba qui nous protegeoit, nous fû-

mes obligez de nous porter tout au bout du campement, ces Barbares nous faiſant paroiſtre qu'abſolument ce Chef nous vouloit caſſer la teſte, nous tirâmes encore pour cet effet d'une caiſſe vingt Couſteaux & du Tabac que nous jettâmes, tout en colere, au milieu des mécontens ; ce malheureux regardant tous ſes Soldats les uns aprés les autres, heſitoit en leur demandant avis, s'il devoit refuſer ou prendre noſtre preſent, & comme nous baiſſions la teſte luy mettant en main une hache pour nous tuer, le jeune Capitaine qui eſtoit, ou feignoit d'être nôtre protecteur, nous prit par les bras, & tout en furie nous mena à ſa Cabanne ; l'un de ſes freres prenant des fleches, il les caſſa

toutes en nostre presence ; nous faisant paroistre par cette action qu'il empécheroit qu'on ne nous tuât.

Le lendemain, ils nous laisserent seuls dans nostre Canot, sans y mettre des Sauvages pour nous aider, comme ils avoient de coûtume, ils demeurerent tous derriere nous ; aprés quatre ou cinq lieuës de navigation, un autre Capitaine vint à nous, il nous fit débarquer, & arrachant trois petits monceaux d'herbes, pour nous faire asseoir dessus, il prit un bout de bois de cedre remply de plusieurs petits creux ronds, dans l'un desquels il posoit une baguette qu'il frottoit entre les deux paumes des mains, faisant du feu de la sorte pour allumer le Tabac de son grand Calumet,

met ; & aprés qu'il euſt pleuré quelque temps, & qu'il nous euſt mis les mains ſur la teſte, il me donna à fumer dans un Calumet de paix, & il nous montra que nous ſerions dans ſix journées en ſon païs.

Eſtant arrivez le dix-neuviéme jour de navigation à cinq lieuës en deça du Sault de Saint Antoine de Pade, ces Barbares nous firent mettre à terre dans une Anſe, & ils s'aſſemblerent pour deliberer de nous, ils nous diſtribuerent ſeparement, & nous donnerent à trois Chefs de familles, à la place de trois de leurs enfans qui avoient eſté tuez en guerre, ils ſe ſaiſirent d'abord de tout noſtre équipage, briſerent noſtre Canot en pieces, crainte que nous ne retournaſſions chez

leurs ennemis, ils cacherent tous les leurs dans des Aulnages, pour s'en servir en allant à la chasse; & quoy que nous pussions nous rendre commodement dans leurs païs par eau, ils nous firent faire soixante lieuës par terre, nous obligeant de marcher depuis la pointe du jour jusqu'à deux heures de nuit, de passer plusieurs Rivieres à la nage, pendant que ces Sauvages, qui sont souvent d'une hauteur extraordinaire, portoient nôtre habit sur la teste, & nos deux Canoteurs plus petits que moy sur les épaules, parce qu'ils ne pouvoient nager comme moy, & sortant de l'eau, qui estoit souvent remplie de glaces fines, à peine pouvois je me soûtenir, nous avions les jambes toutes san-

glantes des glaces que nous rompions à mesure que nous avancions, dans les Lacs que nous passions à gay, & comme nous ne mangions qu'une fois en vingt-quatre heures quelques morceaux de viande que ces Barbares nous donnoient à regret, j'estois si foible, que je me suis souvent couché en chemin dans le dessein de me laisser mourir ainsi, plûtost que de suivre ces Sauvages qui marchoient, & continuoient leur route d'une vitesse, qui surpasse les forces des Europeans, & pour nous obliger de gagner païs, ils mettoient souvent le feu dans les herbes des prairies où nous passions, si bien qu'il faloit avancer ou brusler, j'avois pour lors un chapeau que je reservois pour me garentir

des ardeurs du Soleil en Esté, lequel je laissay tomber souvent dans les flammes que nous estions obligez d'affranchir.

Comme nous approchions de leur Village, ils partagerent entr'eux toutes les marchandises de nos deux Canoteurs ; peu s'en fallut qu'ils ne s'entretuassent pour le rouleau de nostre Tabac François qui est tres-pretieux à ces peuples, & plus considerable que l'or parmy les Europeans, les plus humains monstroient bien par signes qu'ils donneroient beaucoup de Castors pour ce qu'ils prenoient ; & la raison de cette violence, est que cette bande estoit composée de deux peuples differens, dont les plus éloignez craignans que les au-

tres ne retinssent toutes les marchandises dans les premiers Villages où ils devoient passer, voulurent par avance en prendre leur part : en effet quelque temps aprés ils offrirent des pelteries pour une partie du payement, mais nos Canoteurs ne voulurent pas les recevoir, jusqu'à ce qu'on leur donna la valeur de tout ce qu'ils avoient pris, & dans la suite du temps, je ne doute pas qu'ils ne donnent une entiere satisfaction aux François qu'ils tâcheront d'attirer chez eux pour entretenir le commerce.

Ces Barbares prirent aussi nostre Chasube de brocar, & tous les ornemens de nostre Chapelle portative, excepté le Calice qu'ils n'oserent toucher, parce que voyant cet

argent doré qui reluisoit, ils fermoient les yeux, disant que c'estoit un esprit qui les feroit mourir, ils briserent encore une cassette qui fermoit à clef, aprés m'avoir fait connoistre que si je n'en rompois la serrure, ils le feroient eux-mesmes avec des roches pointuës, le sujet de cette violence venoit de ce qu'ils ne pouvoient ouvrir cette cassette pour visiter dans la route de temps en temps, ce qui estoit dedans n'ayant aucune connoissance de clefs ny de serrures; d'ailleurs ils ne vouloient pas se charger de la cassette, mais seulement des hardes qui estoient dedans, & qu'ils croyoient en plus grand nombre, mais ils n'y trouverent que des livres & des papiers.

Aprés cinq journées de mar-

che par terre, ayant souffert la faim, la soif & les outrages, & marchant les journées entieres sans nous reposer, & passé les Lacs & les Rivieres à gay, nous apperçûmes une quantité de femmes & d'enfans qui venoient au devant de nostre petite armée, tous les Anciens de cette Nation s'assemblerent à nostre sujet, & comme nous voyons des Cabannes, aux piliers desquelles il y avoit des torches de paille où ces Barbares ont coustume d'attacher, & de brusler ceux qu'ils menent chez eux Esclaves, & voyant qu'ils faisoient chanter le Picard du Gay qui tenoit & secoüoit une gourde remplie de petits cailloux ronds, & voyant ses cheveux & son visage remplis de peintures differen-

tes, & que ces Barbares avoient attaché à sa teste une touffe de plumes blanches, nous crûmes avec raison qu'ils vouloient nous faire mourir, à cause qu'ils firent plusieurs ceremonies qu'ils ont coustume de pratiquer, quand ils veulent brusler leurs ennemis. Le mal d'ailleurs estoit que p s un de nous trois ne pouvoit se faire entendre de ces Sauvages, neanmoins aprés plusieurs vœux que tous Chrêtiens doivent faire en de semblables conjectures : L'un des principaux Capitaines des Issati nous donna à fumer dans son Calumet de paix, & il receut celuy que nous avions apporté, il nous fit manger de la folle avoine qu'il nous presenta dans de grands plats d'écorce, que les femmes Sauvages

vages avoient assaisonnée avec des Bluez qui sont des grennes noires qu'elles font secher au Soleil pendant l'Esté, & aussi bonne que des Raisins de Corinthe, à l'issuë de ce festin qui estoit le meilleur que nous eussions faits depuis sept ou huit jours, les Chefs de familles qui nous avoient adopté à la place de leurs enfans tuez en guerre, nous conduisirent separement chacun dans leur Village, marchans à travers des Marais, dans l'eau jusqu'à mi jambes une lieuë de chemin, au bout duquel les cinq femmes de celuy qui m'appelloit Mitchinchi, c'est à dire son fils, nous receurent dans trois Canots d'écorce, & elles nous menerent à une petite lieuë de l'embarquement dans un Isle

où estoient leurs Cabannes.

A nostre arrivée qui fut vers les Festes de Pasque de l'an 1680. l'un de ces Barbares qui me paroissoit d'un âge décrepit, nous presenta à fumer dans un grand Calumet, & pleurant amerement, il me frottoit la teste & les bras, me temoignant de la compassion de me voir si fatigué que deux hommes estoient souvent obligez à me prester les mains pour aider à me lever de bout; il y avoit une peau d'Hours auprés du feu, sur laquelle il m'oignit les cuisses, les jambes & la plante des pieds avec de l'huile de Chats sauvages.

Le fils d'Aquipaguetin qui m'appelloit son frere, portoit en parade nostre Chasube de brocart sur son dos tout nud,

dans laquelle il avoit enveloppé les os d'un mort, pour lequel ces peuples avoient grande veneration, la ceinture du Prestre composée de laine rouge & blanche, avec deux houppes au bout luy servoit de bretelles, portant en triomphe, ce qu'il appelloit Pere Loüis Chinnen, qui signifie, comme je l'ay appris depuis, la Robe de celuy qui se nommoit le Soleil, & aprés que ces Sauvages eurent fait servir cette Chasube d'ornement à couvrir les os de leurs morts, dans leurs plus grandes ceremonies, ils en firent present à des Peuples de leurs Alliez, scituez à l'Oüest à environ cinq cens lieuës de leur Païs, qui estoient venus chez eux en Ambassade, & qui avoient dansé le Calumet.

Le lendemain de noſtre arrivée, Aquipaguetin qui eſtoit chef d'une grande famille, me couvrit d'une Robe garnie de Porc-épi, & faite de dix grandes peaux de Caſtor qui étoient paſſées; Ce Barbare me montra cinq à ſix de ſes femmes, leur diſant, à ce que j'ay appris enſuite, qu'elles devoient me reconnoiſtre pour un de leur fils, il poſa devant moy un plat d'écorce remply de poiſſons, donnant ordre à tous ceux de l'aſſemblée qu'un chacun d'eux m'appellât du nom que je devois tenir dans le rang de noſtre nouvelle parentée, & voyant que je ne pouvois me lever de terre, que par le moyen de deux perſonnes, il fit faire une étuve dans laquelle il me fit entrer tout nud, avec quatre

Sauvages qui lierent tous l'extremité de leur verge, avec des écorces de bois blanc avant que de commencer à suer, il fit couvrir cette étuve avec des peaux de Bœufs sauvages, & fit poser des roches toutes rouges au milieu, il me fit signe de faire de mesme que les autres, mais je me contentay de cacher la nudité avec un mouchoir, & d'abord que ces Barbares eurent respiré leur halaine plusieurs fois avec assez de violence, il commença à chanter d'une voix tonnante, les autres le seconderent, me mettant tous les mains sur le corps, en me frottant, & pleurant amerement, je commençois à tomber en défaillance, mais je sorty de l'étuve, & à peine pû-je prendre mon habit pour

me couvrir ; comme il m'eut ainsi fait suer trois fois la semaine, je me senty aussi fort qu'auparavant.

Parmy ces Barbares, je passois souvent de méchantes heures : car outre qu'ils ne me donnoient à manger que cinq ou six fois la semaine un peu de folle avoine, & des œufs de poissons boucannez, qu'ils faisoient cuire avec de l'eau dans des pots de terre, Aquipaguetin me menoit encore dans une Isle voisinne, avec ses enfans & des femmes pour labourer la terre, afin d'y semer des grennes de Tabac & d'autres legumes que j'y avois porté ; dont ce Barbare faisoit grand état. Quelquesfois il assembloit les Anciens du Village, en presence desquels il me demandoit une

Bousolle, que j'avois toûjours dans la manche, voyant que je faisois tourner l'aymant avec une clef, & croyant avec raison que nous autres Europeans nous allions par toutes les terres habitables, guidez de cet instrument, ce Capitaine qui estoit fort éloquent persuadoit à tout son monde, que nous estions des esprits; & que nous estions capables de faire toute chose au delà de leur portée; à la fin de son discour qui estoit fort animé, tous les viellards pleuroient sur ma teste, admirant en moy ce qu'ils ne pouvoient comprendre; j'avois une marmite de fer à trois pieds de Lion que ces Barbares n'oserent jamais toucher de la main, qu'elle ne fut enveloppée de quelque Robe

les femmes la firent pendre à une branche d'arbre, n'osant pas entrer dans la Cabanne où cette marmite estoit, je fus quelque temps sans me pouvoir faire entendre de ces Peuples, mais me sentant irrité par la faim, je commençay à faire un Dictionnaire de leur langue par le moyen de leurs enfans, avec lesquels je familiarisois pour apprendre.

D'abord que je pû attraper ce mot de Taketchiabihen, qui signifie en cette langue comment appelle-tu cela ? je fus dans peu de temps en état de raisonner des choses familieres avec eux ; il est vray qu'au commencement pour demander le mot de courir dans leur langue, j'estois obligé de redoubler mes pas d'un bout de leur grande Cabanne

à l'autre : Les Chefs de ces Barbares voyans l'inclination que j'avois d'apprendre , me faisoient souvent écrire , me nommant toutes les parties du corps humain , & comme je ne voulois point mettre sur le papier certains mots honteux, dont ces Peuples ne font point de scrupule , ils se divertissoient agreablement entr'eux , ils m'interogeoient souvent , mais comme j'estois obligé de regarder mon papier pour leur répondre , ils disoient entr'eux , quand nous interrogeons le Pere Loüis, (c'est ainsi qu'ils m'avoient entendu appeller par nos deux François) il ne nous repond pas , mais d'abord qu'il a regardé ce qui est blanc , car ils n'ont point de mot pour nommer le papier) il nous ré-

pond, & il nous fait entendre ses pensées, il faut, disoient-ils, que cette chose blanche soit un esprit qui fait connoître au Pere Loüis tout ce que nous luy disions, ils tiroient une consequence delà, que nos deux autres François n'avoient point tant d'esprit que moy, parce qu'ils ne pouvoient travailler comme moy, sur ce qui estoit blanc, pour ce sujet les Sauvages croyoient que je pouvois tout, quand il tomboit de la pluye en grande abondance qui les incommodoit où empeschoit d'aller à la chasse, ils me disoient de la faire cesser, mais alors j'en sçavois assez pour leur repondre en montrant au doigt les nuées, que celuy qui estoit le grand Capitaine du Ciel estoit le maistre de toute

chose, & que ce qu'ils me di soient de faire ne dépendoit pas de moy.

Ces Sauvages me demandoient souvent combien j'avois d'enfans & de femmes, & combien j'avois d'années, que ces Peuples comptent par les Hyvers, ces hommes qui n'ont jamais esté clairez des lumieres de la Foy, estoient surpris de la réponse que je leur faisois: car en leur montrant nos deux François que j'ettois allé pour lors visiter à trois lieuës de nostre Village, je leur fis entendre qu'un homme ne pouvoit parmy nous avoir qu'une seule femme jusqu'à la mort, que pour moy j'avois promis au Maistre de la vie de vivre ainsi qu'ils me voyoient, & de venir demeurer avec eux pour leur

faire connoiſtre qu'il vouloit qu'ils fuſſent comme les François, que ce grand Maiſtre de la vie avoit fait tomber le feu du Ciel, & détruit une nation qui eſtoit adonnée à des crimes énormes, ſemblables à ceux qu'ils commettent parmy eux; mais ce peuple groſſier qui juſques à preſent a été ſans foy & ſans loy, tournoit tout ce que je diſois en railleries, comment veus-tu, me dirent-ils, que ces deux hommes qui ſont avec toy ayent des femmes, les nôtres ne ſçauroient demeurer avec eux, car ils ont du poil par tout le viſage, & nous autres nous n'en avons ny là ny autre part: en effet ils n'étoient jamais plus contens de moy, que quand je m'eſtois razé, & par une complaiſance qui n'eſtoit pas criminelle,

je me razois toutes les ſemaines. Tous ceux de noſtre nouvelle parentée, voyans que je voulois les quitter firent un amas de Robes de Caſtor qui valloit plus de ſix cent livres parmy les François, ils me donnerent ces Pelteries pour m'obliger à reſter parmy eux, pour me faire connoiſtre aux Nations étrangeres qui venoient les viſiter, & en reſtitution de ce qu'ils m'avoient volé, mais je refuſay ces preſens, leur diſant que je n'eſtois point allé chez eux pour amaſſer du Caſtor, mais ſeulement pour leur faire connoître les volontez du grand Maiſtre de la vie, & pour vivre avec eux miſerablement, aprés avoir quitté un Païs tres abondant; il eſt vray, me dirent-ils, que nous n'avons

point de chaſſe dans ces lieux, & que tu ſouffre, mais attent l'Eſté, nous irons tuer du Bœuf ſauvage dans le païs chaud; j'aurois eſté content s'ils m'avoient donné à manger comme à leurs enfans, mais ils mangeoient en cachette pendant la nuit, & à mon inſçû, quoy que les femmes ayent par tout plus de tandreſſe, & plus de compaſſion que les hommes, le peu qu'elles avoient de poiſſon elles le donnoient à leurs enfans, elles me conſideroient comme un eſclave que leurs Guerriers avoient fait dans le Païs de leurs ennemis, & elles preferoient avec raiſon la vie de leurs enfans à la mienne.

Il y avoit des viellards qui venoient ſouvent pleurer ſur ma tête d'une voix ſoûpirante, l'un

disant mon petit fils, l'autre mon neveu, j'ay compassion de te voir sans manger, & d'apprendre qu'on t'a si mal traité dans ton voyage, ce sont de jeunes guerriers qui n'ont point d'esprit, qui t'ont voulu tuer, & qui ont pillez tout ce que tu avois, si tu voulois des Robes de bœufs, & de Castor nous essuierions tes larmes, mais tu ne veus rien de tout ce que nous t'avons presentez.

Le nommé Ouasicoudé, c'est à dire le Pin-percé le plus considerable de tous les Capitaines des Issati, estant fort indigné contre ceux qui nous avoient ainsi maltraitez, dit en plein Conseil que ceux qui avoient vollé tout ce que nous avions, estoient semblable à des chiens affamez qui

attrapent furtivement un morceau de viande dans un plat d'écorce, & puis prennent la fuite, & qu'ainſi ceux qui en avoient uſé de la ſorte à nôtre égard meritoient qu'on les regardât comme des chiens, puis qu'ils affrontoient ceux qui leur apportoient du Fer & des marchandiſes qui n'avoient jamais eſté à leur uſage, qu'il trouveroit bien le moyen de ſe venger de celuy qui nous avoit ainſi inſulté, c'eſt ce que ce brave Chef fit paroiſtre à toute ſa nation, comme nous voirons cy-aprés.

Comme j'allois ſouvent viſiter les Cabannes de ces dernieres Nations, je trouvay un enfant malade, dont le pere ſe nommoit Mamenisi, ayant une certitude moralle de ſa mort; je priay nos deux Fran-

çois de m'en dire leur ſentimens, leur faiſant connoiſtre que je croyois eſtre obligé de l'aller baptiſer; Michel Ako ne voulut pas m'accompagner, il n'y eut que le Picard du Gay qui me ſuivit pour ſervir de Parain ou pluſtot de témoin à ce Bapteſme, je nommay cet enfant Antoinette, à cauſe de Saint Antoine de Pade, & du nom du Picard, qui s'appelloit Antoine Auguelle natif d'Amiens, neveu de Monſieur de Cauroy Procureur General des Premontrez tous deux à preſent à Paris, aprés avoir verſé de l'eau naturelle ſur la teſte de cette fille ſauvage, & proferé ces paroles, Creature de Dieu, je te baptiſe au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit, je pris la moitié d'une nappe

d'Autel, que j'avois arrachée des mains d'un Sauvage qui me l'avoit volée, je la mis sur le corps de la baptisée, car comme je ne pouvois dire la Messe, manquant de vin & d'ornemens Sacerdotaux, ce linge ne pouvoit servir à un meilleur usage qu'à la sepulture du premier enfant Chrétien qui ait jamais esté parmy ces Peuples, je ne sçay si la douceur du linge avoit soulagé cette nouvelle Baptisée, parce qu'elle rioit le lendemain entre les bras de sa mere, qui croyoit que j'avois gueri son enfant, mais elle mourut quelque temps aprés, à ma grande consolation.

Durant nostre sejour chez les Issati ou Nadouessiou, nous vîmes des Sauvages qui estoient venu en ambassade

d'environ 500. lieuës du côté de l'Oüest, ils nous apprirent que les Assenipovalacs n'estoient pour lors qu'à 7. à 8. journées de nous du costé du Nord Est ; tous les autres peuples que l'on connoît à l'Oüest & au Nord-Oüest, habitent dans des Prairies & Campagnes immenses, où il y a quantité de Bœufs sauvages, & de pelleteries, quelquefois ils sont obligez de faire du feu avec de la fiente de bœuf, faute de bois.

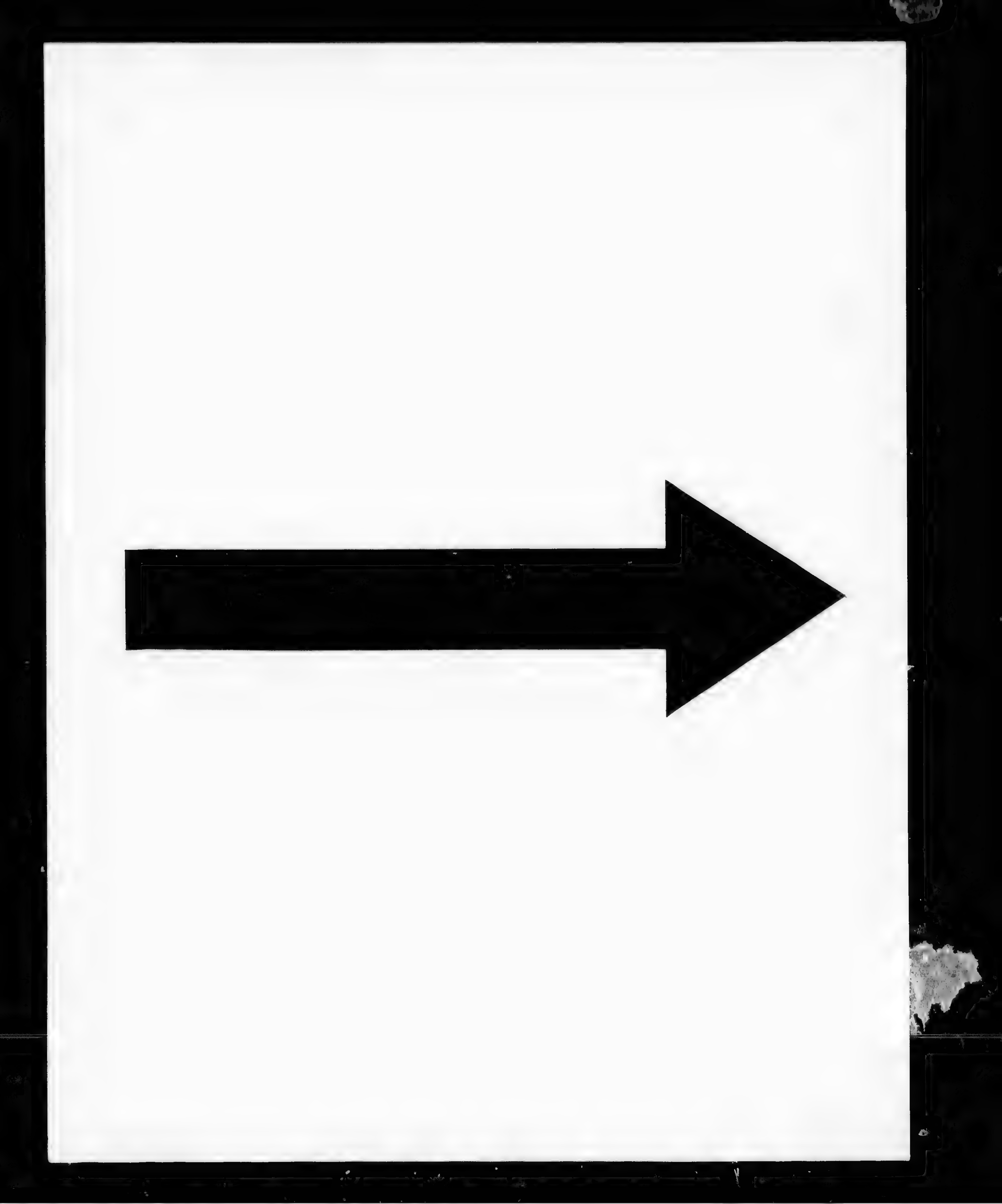
Trois mois aprés, toutes ces Nations s'assemblerent, & les Chefs ayant reglé les lieux de chasse de Bœufs sauvages, ils se disperserent en plusieurs bandes, afin de ne point s'affamer les uns les autres. Aquipaguetin l'un des Capitaines, qui m'avoit adopté pour son

fils, voulut me mener à l'Oüest avec environ 200. familles, je luy répondis que j'attendois des esprits (c'est le nom qu'ils donnent aux François) à la Riviere des Oüiscousin, qui se décharge dans le Fleuve Colbert, qui devoient me venir joindre, pour leur apporter des Marchandises, & que s'il vouloit aller de ce côté là, je serois toûjours avec luy, il y seroit venu sans ceux de sa Nation. Au commencement de Juillet de l'année 1680. nous descendîmes en Canot vers le Sud avec le Grand Chef nommé Oüasicoudé, c'est à dire le Pin percé, avec environ 80. Cabannes composées de plus de cent trente familles, & d'environ 250. Guerriers; les Sauvages eurent peine à me don-

ner une place dans leur petit bâtiment, parce que ce n'étoient que de vieux Canots. Ils allerent à quatre journées plus bas prendre des écorces de boulleau pour en faire en plus grand nombre, ayant fait un trou en terre pour mettre nôtre Calice d'argent & nos papiers jusqu'au retour de la chasse, ne reservant que nôtre Breviaire, pour n'estre point à charge, je me mis sur le bord d'un lac que forme la Riviere que nous avons nommée du nom de S. François, où je tendois les bras aux canots qui passoient fort vîte les uns aprés les autres: nos François en avoient aussi un pour eux, que les Sauvages leur avoient donnez, ils ne voulurent pas m'y laisser entrer, Michel Ako disant

qu'il se contentoit de m'avoir mené assez long temps : cette réponse me fut fort sensible, me voyant ainsi abandonné par des Chrétiens, à qui je n'avois jamais fait que du bien, comme ils l'ont souvent reconnu l'un & l'autre : mais Dieu ne m'ayant jamais délaissé dans un si penible voyage, il inspira à deux Sauvages de me prendre dans leur Canot fort petit, où je n'ûs point d'autre occupation que de jetter continuellement avec un plat d'écorce, l'eau qui y entroit par des petits trous, ce que je ne pouvois faire sans estre tout moüillé. Nous pouvions appeller ce bâtiment un Coffre à mort, à cause de sa fragilité, & de sa legereté : ces sortes de canots ne pesent d'ordinaire que 50. livres, &

on les fait tourner par le moindre mouvement du corps, à moins que d'avoir une longue habitude d'une navigation semblable. A nôtre débarquement du soir, le Picard me dit pour excuse que leur canot estoit à demy pourry, & que si nous eussions esté trois dedans, nous aurions couru grand risque de demeurer en chemin; nonobstant cette excuse, je leur dis qu'estant Chrestiens, ils ne devoient jamais en agir de mesme, particulierement parmy des Barbares, & à plus de 800. lieuës des habitations Françoises; que s'ils estoient bien reçus dans ce Païs-là, ce n'estoit qu'à cause des Saignées que je faisois à quelque Sauvages Asmatiques, de l'orvietan & de quelques autres remedes




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

que je conservois dans la manche, dont j'avois sauvé la vie à quelques-uns de ces Barbares qui avoient esté picquez par des serpens-sonnettes, & parce que je leur rasois proprement la couronne, que les enfans Sauvages portent jusqu'à l'âge de 18. à 20. ans, ne la pouvant faire eux mesmes qu'en brûlant le poil avec des roches plattes rougies dans le feu, que par mes industries j'avois ainsi gagné l'amitié de ces peuples, qui nous auroient tuez ou fait souffrir encore davantage, s'ils n'avoient reconus en moy ces remedes dont ils font grand état, quand ils peuvent rendre la santé à un malade, il n'y eut que le Picard, qui se retirant chez son hoste, me demanda excuse.

Quatre

Quatre jours aprés nôtre depart pour la chaſſe du Bœuf, on fit halte à huit lieuës au deſſus du Sault Saint Antoine de Padouë ſur une éminence, vis à vis l'emboucheure de la Riviere Saint François, les Femmes Sauvages firent leurs Chantiers, en attendant ceux qui devoient apporter des écorces pour faire des Canots, la jeuneſſe alloit à la chaſſe de Cerfs, de Chevreüils & de Caſtor ; mais ils tuoient ſi peu de beſtes pour un ſi grand nombre de monde, que tres rarement pouvions nous avoir un morceau de viande, nous contentant de boire du boüillon une fois en vingt-quatre heures, nous cherchions le Picard & moy des ſenelles, des groſeilles, & des petits fruits ſauvages

qui ſouvent nous faiſoient plus de mal que de bien en les mangeant, ce qui nous obligea au refus de Michel Ako d'aller tous deux avec un méchant Canot à la Riviere de Oviſcouſin qui eſtoit à plus de cent lieuës de nous, pour voir ſi le Sieur de la Salle ne nous auroit point envoyé dans cet endroit du renfort de François, de poudre, & de plomb & d'autres munitions qu'il nous avoit promis avant noſtre depart des Iſlinois.

Les Sauvages n'auroient pû ſouffrir ce voyage, ſi l'un de nous trois n'eſtoit reſté avec eux; ils ſouhaitoient que je reſtaſſe, mais Michel Ako n'y voulut point abſolument conſentir.

Nous n'avions pour tout équipage que quinze coups de

Poudre, un Fusil, & un méchant petit pot de terre que les Sauvages nous avoient donné, un Cousteau & une Robe de Castor pour faire environ deux cens lieuës, nous abandonnans ainsi à la Providence ; comme nous faisions le portage de nostre Canot, au Sault Saint Antoine de Padoüe, nous apperceumes cinq ou six de nos Sauvages qui avoient pris le devant, dont l'un d'eux estoit monté sur un chesne vis à vis la grande cheute d'eau où il pleuroit amerement, avec une Robe de Castor bien passée, blanche au dedans, & garnie de Porc-epi, que ce Barbare offroit en Sacrifice à ce Sault qui est de soy-mesme affreux & admirable, j'entendois qu'il disoit en pleurant à

grosses larmes parlant à cette grande Cascade, toy qui es un esprit, fais en sorte que ceux de nostre Nation passent icy tranquillement sans infortune, que nous puissions tuer des Bœufs en quantité, terrasser nos ennemis, & amener icy des Esclaves, dont nous en ferons mourir quelques-uns devant toy, les Messenecqz, c'est ainsi qu'ils appellent ceux que les François nomment les Outouagamis, ont tuez de nos parens, fais en sorte que nous puissions nous en venger : En effet, aprés le plus fort de la chasse des Bœufs, ils furent chez leurs ennemis, ils en tuerent, & en amenerent des Esclaves, quand ils viennent à reüssir une seule fois, aprés mesme avoir manqué souvent, ils de-

meurent toûjours dans leur superstition, cette robe offerte en sacrifice servit à un de nos François qui s'en accommoda à nostre retour.

A une lieuë au dessous du Sault Saint Antoine de Padouë, le Picard fut obligé d'aller par terre reprendre son cornet à poudre qu'il avoit laissé au Sault; à son retour je lui fis voir un serpent d'environ six pieds de long qui rampoit sur une montagne droite & escarpée, & qui insensiblement s'approchoit des nids d'Irondelles, pour y manger les petits, nous voyons les plumes aux pieds de la montagne de celles qu'il avoit apparament devoré, & à coups de pierres nous le fimes descendre.

Comme nous descendions

le Fleuve Colbert, nous trouvâmes dans des Isles quelques-uns de nos Sauvages cabannez, chargez de viandes de Bœufs, ils nous en presenterent, & deux heures aprés nostre debarquement quinze ou seize Guerriers de ceux que nous avions laissez au dessus du Sault Saint Antoine de Padouë, entrerent avec le Casse-teste en main, renverserent la Cabanne de ceux qui nous avoient conviez, prirent toute la viande & de l'huile d'Ours qu'ils trouvoient, ils s'en frottoient le corps depuis la teste jusques aux pieds, nous crûmes d'abord que c'estoit de leurs ennemis, mais l'un de ceux qui se disoient mon oncle, me dit qu'ayant devancé les autres à la chasse du Bœuf sauvage,

contre les maximes du Païs, on avoit droit de les piller, parce qu'ils faisoient prendre la fuite aux Bœufs, avant l'arrivée de tous ceux de la Nation.

Durant soixante lieuës de navigation en descendant le Fleuve, nous ne tuâmes qu'un Chevreüil qui traversoit à la nage, mais les chaleurs étoient si grandes, que la viande se gasta en vingt-quatre heures, ce qui nous obligea à chercher des Tortuës, nous eûmes peine à en prendre, parce qu'elles ont l'oüy si subtil, que dés qu'elles entendent le moindre bruit, elles se jettent en l'eau avec precipitation, nous en prîmes pourtant une beaucoup plus grande que les aurres, dont l'écaille estoit plus mince, & la

viande plus grasse ; pendant que je m'efforçois de luy couper la teste, peu s'en fallut qu'elle ne me coupa un doigt ; nous avions tiré le bout de nostre Canot à terre, quand un coup de vent impetueux le chassa au milieu du grand Fleuve, pendant que le Picard estoit allé dans les prairies avec un fusil pour tâcher de tuer un Bœuf sauvage, j'oste promptement nostre habit, je le jettay sur la tortuë avec des roches pour empescher qu'elle n'eschapa, & je me mis à la nage aprés nôtre Canot qui descendoit fort vîte dans le courant de l'eau qui estoit grand en cet endroit, aprés l'avoir attaint avec peine, je n'osay entrer dedans craignant qu'il ne tourna, tantost je le poussois devant

moy , tantost je l'attirois , & petit à petit je gagnay terre , à un demi-quart de lieuë de l'endroit où j'avois la Tortuë , le Picard ne trouvant que nôtre habit , & ne voyant point le Canot , crût avec raison que quelque Sauvage m'avoit tué , il se retira dans la prairie pour regarder de tous côtez s'il n'y avoit pas du monde , je remontay en diligence le Fleuve en Canot , & je n'eus pas si-tost remis mon habit que j'apperceu plus de soixante Bœufs qui traversoient le Fleuve pour gagner les terres du Midy , je poursuivis ces animaux , en appellant de toutes mes forces le Picard qui accourut au bruit , il eût le temps de r'entrer en Canot , pendant que le Chien qui avoit sauté à l'eau les a-

voit fait entrer dans une Isle, d'où leur ayant donné la chasse, ils repasserent le Fleuve, où il en tua un d'un coup de fusil, que nous ne pûmes à cause de sa pesanteur attirer à terre que par partie, estans obligez de couper les meilleurs morceaux, pendant que le reste du corps estoit à l'eau, & comme il y avoit prés de deux fois vingt-quatre heures que nous n'avions mangé, nous fimes du feu avec du bois flotté que nous trouvions souvent sur le sable, à mesure que le Picard écorchoit la beste, je faisois cuire dans nostre petit pot de terre les morceaux de cette viande grasse que nous mangeâmes avec tant d'avidité, que nous tombâmes tous deux malades, & nous fûmes obli-

gez de rester deux jours dans une Isle pour nous restablir, nous ne pouvions nous charger de beaucoup de viande, à cause de la petitesse de nostre Canot, d'ailleurs les chaleurs excessives la gatoient, en sorte que tout d'un coup nous en fûmes privez, parce qu'elle fourmilloit de vers, & quand nous nous embarquions le matin, nous ne sçavions pas ce que nous mangerions la journée; nous n'avons jamais plus admiré la providence de Dieu que pendant ce voyage, car nous ne trouvions pas toûjours des bestes fauves, & nous n'en pouvions pas tuer quand nous voulions; mais les Aigles, qui sont communs dans ces vastes Païs, laissoient quelquesfois tomber de leurs griffes des Bre-

mes ou grandes Carpes qu'elles emportoient dans leurs nids. Une autrefois nous trouvâmes un Loutre qui mangeoit ſur le bord du Fleuve Colbert un grand poiſſon qui portoit au bout de la teſte une eſpece d'aviron ou un bec de cinq doigts de largeur, & d'un pied & demi de longueur, ce qui fit dire à noſtre Picard qu'il croyoit voir un diable entre les pattes de ce Loutre, mais ſon épouvante n'empeſcha pas que nous ne mengeaſſions ce poiſſon monſtrueux, que nous trouvâmes fort bon.

En cherchant la Riviere de Oviſcouſin, Aquipaguetin ce pere Barbare que j'avois quitté, & que nous croyons plus de deux cens lieuës de nous parut tout à coup avec dix

Guerriers le 11. Juillet 1680. nous crûmes qu'il venoit nous tuer, parce que nous l'avions quitté à la verité par l'aveu des autres Sauvages, mais malgré luy; il nous donna d'abord à manger de la folle Avoine & d'un pan de Bœuf gras, s'informant si nous avions trouvez les François qui devoient nous apporter des marchandises; mais ne se contentant pas de ce que nous luy disions, il nous devança & fut luy mesme à Oviscousin pour tâcher d'enlever ce qu'il pourroit aux François; ce Barbare n'y trouva personne, & nous vint rejoindre trois jours aprés: Le Picard estant allé à la chasse dans les prairies, je demeuray sur le bord du Fleuve sous une petite Cabanne, que j'avois faite con-

tre l'ardeur du Soleil, d'une couverture qu'un Sauvage m'avoit rendu, Aquipaguetin me voyant ſeul, s'approcha le caſſe-tête à la main, je me ſaiſi de deux piſtolets de poche, que le Picard avoit retiré des Barbares, & d'un couſteau, non pas à deſſein de tuer ce mien pere Sauvage pretendu, mais ſeulement pour luy faire peur, & l'empeſcher de m'écraſer, en cas qu'il en eût eu le deſſein; Aquipaguetin me fit la reprimande de ce que je m'expoſois ainſi à l'inſulte de leurs ennemis, & qu'à tout le moins je devois prendre l'autre bord du Fleuve pour plus grande ſureté, il voulût m'emmener avec luy, me diſant qu'il eſtoit avec trois cens Chaſſeurs qui tuoient plus de Bœufs que ceux avec leſquels

je m'eſtois abandonné, j'aurois bien fait de ſuivre ce party, car le Picard & moy en remontans le Fleuve, prés de quatre-vingts lieuës de chemin, courumes grand riſque de perir en mil rencontres.

Nous n'avions plus que dix coups de poudre, que nous fûmes obligez de multiplier à vingt pour tuer des Tourterelles ou des Pigeons ſauvages; mais nous venant tout à fait à manquer, nous eûmes recours à trois ameçons que nous amorçâmes de morceaux de Barbeües puantes, qu'une Aigle avoit laiſſée tomber, nous ne prîmes rien deux journées toutes entieres, & ainſi nous eſtions dénuez de toute ſubſiſtance, quand durant les Prieres du ſoir ſou

nous recitions ces paroles, adreſſées à Saint Antoine de Padouë, *pereunt pericula, ceſſat & neceſſitas*, le Picard entendit du bruit, quitta la Priere, & courut à nos ameçons qu'il retira de l'eau avec deux Barbeuës ſi grandes, que je fus obligé d'aller à ſon ſecour, ſans oſter le limon de ces Poiſſons monſtreux, nous les coupâmes par pieces & les fimes rotir ſur les charbons, noſtre petit & unique pot de terre eſtant caſſé; à deux heures de nuit Mameniſi pere de la petite Sauvage qui mourut, aprés que je l'eus baptiſée nous joignit, & nous donna de la viande de Bœuf à diſcretion.

Le lendemain, les Sauvages que nous avions laiſſez avec Michel Ako deſcendirent

rent de la Riviere des Bœufs avec leur flote de Canots chargez de viande ; Aquipaguetin avoit fait recit en passant de la maniere, que le Picard & moy nous nous estions exposez à faire ce voyage, les Capitaines des Sauvages nous firent paroistre la lâcheté de Michel Ako qui ne l'avoit pas voulu entreprendre de peur de mourir de faim, & le Picard l'auroit insulté si je ne l'avois empesché.

Toutes les femmes Sauvages cacherent leurs provisions de viande à l'embouchure de la Riviere des Bœufs, & dans des Isles ; nous redescendîmes en chasse avec cette multitude de Canots sur le Fleuve Colbert, environ quatre-vingts lieuës de chemin, de temps en temps les Sauvages

cachoient leurs Canots sur le bord du Fleuve & dans des Isles, ils entroient à sept à huit lieuës au delà des montagnes dans les prairies, où ils tuoient par reprise jusques à six-vingts Bœufs sauvages ; ils laissent toûjours quelques-uns de leurs vieillards sur le sommet des montagnes, pour tâcher de découvrir leurs ennemis ; pendant que je pensois un jour l'un d'eux qui m'appelloit son frere, qui avoit un chicot bien avant dans le pied, l'allarme se mit dans le Camp, deux cens Archers coururent, & ce genereux Sauvage duquel j'avois coupé bien avant la plante du pied pour retirer le bois, qui y estoit entré par violence, m'abandonna, & courut encore plus vite que les autres pour ne point estre

privé de la gloire du combat, mais au lieu d'ennemis, ils ne trouverent qu'environ quatre-vingts Cerfs qui prirent la fuite, à peine nostre blessé pût il revenir au Camp ; toutes les femmes Sauvages chantoient d'un ton lugubre pendant cette allarme. Le Picard me quitta pour se joindre à son hoste, & moy restant avec le nommé Octchimbi, je fus reduis à mener en Canot une femme Sauvage de plus de quatre-vingts ans, cette vieille ne laissoit pas à son âge de menacer de coups d'avirons trois enfans qui nous incommodoient au milieu de nostre Canot ; les hommes avoient assés de bonté pour moy, mais comme les viandes estoient entierement à la disposition des femmes, j'é-

tois obligé pour en avoir quelques morceaux de faire la couronne à leurs enfans, de la grandeur de celles que portent nos Religieux, ces petits Barbares en portent jusques à l'âge de quinze à seize ans, & leur parens la leur font avec des pierres rougies dans le feu.

Nous eûmes une autre allarme dans nostre Camp, les vieillards qui estoient en faction au haut des montagnes, nous avertirent qu'ils voyoient deux Guerriers de loin, tous les Archers y coururent en diligence, c'estoit à celuy qui devanceroit l'autre à la course, mais ils ne ramenerent que deux femmes de leur Nation qui venoient avertir qu'une partie de leur gens qui estoient à la chasse du costé du bout

du Lac de Condé avoient trouvez cinq esprits, c'est ainsi qu'ils appellent les François, lesquels par le moyen d'un de leur Esclave leur avoient appris qu'ils estoient bien aises de venir, nous sçachant avec eux, pour reconnoistre si nous estions Anglois, Holandois, Espagnols ou François ne pouvant comprendre comme nous avions pû nous rendre par un si grand detour chez ces Peuples.

Le 25. Juillet 1680. comme nous remontions, aprés la chasse du Bœuf, le Fleuve Colbert, aux Villages de ces Sauvages, nous rencontrâmes le Sieur de Luth qui venoit chez les Nadoussious accompagné de cinq Soldats François, ils nous joignirent à environ deux cens vingt

lieuës du Païs des Sauvages qui nous avoient pris, ils nous prierent comme nous avions quelque connoissance de leur langue, de les accompagner aux Villages de ces Peuples, ce que je fis volontier, sçachant que ces François n'avoient depuis deux ans frequenté les Sacremens ; le Sieur du Luth qui passoit pour Capitaine, voyant que j'estois obligé de faire la couronne aux enfans & de seigner quelques vieillards asmatiques pour avoir un morceau de viande, fit dire aux Sauvages que j'estois son frere aisné, si bien qu'ayant ma subsistance assurée, je ne travaillois plus que pour le salut de ces Barbares.

Nous arrivâmes aux Villages des Issati le 14. Aoust 1680. j'y trouvray encore nôtre

Calice & nos papiers que j'avois caché sous terre, le Tabac que j'avois semé étoit étouffé par les herbes; les naveaux, les choux, & les autres legumes estoient d'une grosseur extraordinaire, les Sauvages n'oserent en manger; pendant nôtre sejour ils nous convierent à un festin, où il y avoit plus de six-vingt hommes tous nuds, le premier Chef parent du défunt, sur le corps duquel j'avois mis une couverture m'apporta à manger dans un plat d'écorce qu'il posa sur une peau de bœuf passée, blanchie & garnie de porc-épi d'un costé, avec de la laine frisée de l'autre, il me la mit ensuite sur la teste, & m'en couvrit tout, me disant celuy dont tu as couvert le corps, couvre le tien, il a porté de

tes nouvelles au païs des Ames, ce que tu as fait à son égard est de valeur, toute la Nation t'en louë fort; il fit reproche au Sieur du Luth de ce qu'il n'avoit pas couvert, comme moy, le corps du mort, il répondit qu'il ne couvroit que ceux des Capitaines comme luy, ce Sauvage repliqua, le Pere Loüis est plus grand Capitaine que toy, car sa Robe (parlant de nostre Chasuble de brocart) que nous avons envoyée à nos alliez qui demeurent à trois Lunes de ce païs, est plus belle que celle que tu porte.

Sur la fin de Septembre n'ayant point d'outils pour faire un établissement, nous prîmes resolution de faire connoistre à ces Peuples, que pour leur utilité, il nous falloit retour-

ner

ner aux habitations Françoises, le grand Chef des Issati ou Nadouessiouz y consentit; il marqua sur un papier que je luy donnay avec un crayon la route que nous devions tenir pendant quatre cens lieuës de chemin, avec cette carte nous partîmes huit François en deux Canots, & descendîmes la Riviere Saint François, & le Fleuve Colbert, deux de nos hommes prirent deux Robes de Castor au Saut Saint Antoine de Padouë que ces Barbares avoient attachez aux arbres en sacrifice.

Nous nous arrestâmes prés de la Riviere Ouscousin pour boucanner du Bœuf, trois Sauvages qui venoient des Nations que nous avions quittez nous dirent que leur grand Capitaine nommé le Pinpercé, ayant entendu qu'un

des Chefs de sa Nation vouloit nous poursuivre pour nous tuer, estoit entré dans la Cabanne luy avoit cassé la teste pour empescher son pernicieux dessein. Nous regalâmes ces trois Sauvages avec des viandes qui ne nous manquoient pas pour lors.

Deux jours aprés nous apperceûmes une Armée de cent quarante Canots remplis d'environ deux cens cinquante Guerriers, nous crûmes que ceux qui nous estoient venus apporter la nouvelle precedente estoient des espions: car au lieu de descendre le Fleuve en nous quittant, ils le remonterent pour avertir leur gens, les Chefs de cette petite Armée nous rendirent visite, & nous traiterent fort humainement, le mesme jour ils descendirent le Fleuve, &

nous descendîmes à Ouscousin, nous y trouvâmes la Riviere aussi large que celle de Seignelay, & un grand courant, aprés environ soixante lieuës de navigation nous trouvâmes un portage d'une demie lieuë que le Chef des Nadoneßiouz nous avoit marqué, nous y couchâmes pour y laisser des marques, & des Croix sur le tronc des arbres.

Le lendemain nous entrâmes dans une Riviere qui serpente extraordinairement, car aprés six heures de navigation, nous nous trouvions vis à vis de l'endroit où nous nous estions embarquez, l'un de nos hommes voulant tuer un Cigne en volant, fit tourner son Canot, mais par bonheur il trouva fond.

Nous passames quatre Lacs dont il y en avoit deux assez

grands, ſur le bord deſquels les Miamis demeuroient autresfois, nous y trouvâmes les Maſkoutens, Kikapous, & les Outaougamy qui y ſement du blé d'Inde pour leurs ſubſiſtance, tout ce païs eſt auſſi beau que celuy des Iſlinois.

Nous fiſmes un portage à un Saut qu'on nomme le Cakalin, & aprés environ quatre cens lieuës de navigation depuis noſtre départ du païs des Iſſati & Nadoueſſious, nous arrivâmes heureuſement au bout de la Baye des Puans, où nous trouvâmes des François negotians contre les ordres avec les Sauvages, ils avoient quelque peu de vin dans un flacon d'eſtaim qui me ſervit pour dire la Meſſe, je n'avois pour lors qu'un Calice, & un marbre d'Autel, mais la Providence me fournit des

Ornemens Sacerdotaux ; car quelques Islinois fuyans la tirannie des Iroquois qui avoient détruit une partie de leur Nation, prirent les Ornemens de la Chapelle du Pere Zenobe Membré Recolet qui estoit avec les Islinois dans la déroute, ces Barbares me rendirent tout excepté le Calice qu'ils promirent de rendre quelques jours aprés moyennant quelque present de Tabac.

Il y avoit plus de neuf mois que je n'avois celebré la sainte Messe, faute de vin, j'avois encore du Pain à chanter, nous demeurâmes deux jours pour nous reposer, pour chanter le *Te Deum*, la grande Messe, & pour y faire la Predication, tous nos François se confesserent & commu-

nierent pour remercier Dieu de nous avoir conſervez parmy tant de détours & de perils.

L'un de nos François donna un fuſil pour un Canot plus grand que le noſtre, avec lequel nous nous rendîmes aprés cent lieuës de navigation dans la Baye des Puants, à Miſſilimakinac où nous fûmes obligez d'hyverner.

Pour employer utilement le temps je preſchay toutes les Feſtes & Dimanches de l'Avent & Careſme, les Outtaouëtz, & les Hurons aſſiſtoient ſouvent à nos Ceremonies, plûtoſt par curioſité que par inclination de vivre ſelon nos Maximes Chreſtiennes, ces derniers Sauvages nous diſoient parlant de nôtre découverte, qu'eux étoient des hommus, mais que nous

autres François estions des esprits, parce que s'ils avoient esté aussi loin que nous les Nations estrangeres les auroient tuez, au lieu que nous autres passions par tout sans crainte.

Pendant cet hyver, nous prenions du poisson blanc dans le Lac d'Orleans à vingt & vingt-deux brasses d'eau qui servoit pour assaisonner le blé d'Inde qui estoit nostre subsistance ordinaire.

Quarante-deux François qui se trouverent là en commerce avec ces Sauvages, me prierent de leur donner à tous le Cordon de Saint François, je leur accorday volontier, & à chaque Ceremonie je leur faisois une exhortation.

Nous partîmes de Missilimakinac la semaine de Pasque l'an 1681. nous fûmes obligez

de trainer nos vivres & nos Canots sur les glaces plus de dix lieuës sur le Lac d'Orleans, estant assez avancé dans cette Mer douce, & les glaces étant brisées, nous nous embarquâmes aprés la solemnité de Quasimodo que nous celebrâmes ayant quelque peu de vin qu'un François par bon-heur avoit apporté, qui nous servit tres-utilement le reste du voyage, nous passâmes aprés cent lieuës de chemin sur le Lac d'Orleans, le Détroit de trente lieuës, & le Lac Sainte Claire qui est au milieu; & nous entrâmes dans le Lac de Conty, où nous tuâmes à coups de haches & d'epées plus de trente Eturgeons qui venoient frayer sur le bord du Lac, nous trouvâmes en chemin un Capitaine Outtaouact, nommé le

Talon, dont ſix perſonnes de ſa famille eſtoient mortes de faim, n'ayant point trouvé de peſche bonne ny de lieu de chaſſe propre, ce Sauvage nous dit que l'Iroquois avoit enlevé une famille de douze perſonnes de ſa Nation, il nous pria d'aller à eux pour les retirer s'ils eſtoient encore en vie.

Nous navigeâmes le long du Lac de Conty, & aprés cent vingt lieuës de chemin nous paſſâmes le Détroit du grand Saut de Niagara & le Fort de Conty, nous entrâmes dans le Lac de Frontenac, & nous nous rendîmes le long de la coſte Meridionale; aprés trente lieuës de chemin depuis le Fort de Conty au grand Village des Iroquois Tſonnantouans vers les Feſtes de la Pentecoſte de l'an 1681.

nous entrâmes au Conseil des Iroquois, nous leur demandâmes pourquoy ils avoient fait esclaves douze Outtaouactz de nos alliez, disans que ceux qu'ils avoient pris estoient les enfans du Gouverneur des François aussi bien que les Iroquois, & que par icette violence ils déclaroient la guerre aux François, nous leur donnâmes pour les obliger à nous rendre nos alliez deux coliers de porcelaine.

Le lendemain les Iroquois nous repondirent par deux autres coliers de porcelaine que c'estoient de jeûnes Guerriers sans esprit qui avoient amené les Outaouactz que nous pouviõs assurer le Gouverneur des Françios que les Iroquois l'écouteroient en tout, qu'ils vouloient vivre avec Onnontio comme des veritables en-

fans avec leur pere (c'eſt ainſi qu'ils appellent tous les Gouveneurs du Canada) & qu'ils rendroient ceux qu'ils avoient pris.

Le nommé Teganeot qui porta la parole pour toute la Nation dans tous les Conſeils, me fit un preſent de Pelleteries, de Loutre & de Caſtor qui valoit plus de vingt cinq écus, je le pris d'une main & le rendis de l'autre à ſon fils, diſant que je luy en faiſois preſent, afin qu'il en achepta des hardes aux autres François, que pour nous autres pieds nuds, c'eſt ainſi que l'Iroquois nous appelle, nous ne voulions recevoir ny Caſtor ny pelleteries, que je témoignerois au Gouverneurs des François leur bonne amitié ; ce Chef Iroquois fut ſurpris du refus que je fis de ſon pre-

ſent, & diſoit à ceux de ſa Nation que les autres François ne faiſoient pas de même, nous prîmes congé des plus conſiderables, & nous nous rendîmes aprés environ quatre-vîngt lieuës de navigation ſur ce Lac, au Fort de Frontenac, où le cher Pere Luc Recolet fut tres ſurpris de me voir, car le bruit couroit depuis deux ans que les Sauvages m'avoient pendu avec noſtre Cordon de Saint François, tous les habitans François & Sauvages que nous avions attirez au Fort Frontenac me firent un accueil extraordinaire ſe rejoüiſſans de mon retour, les Sauvages m'appellant Otkon mettant la main ſur la bouche, qui veut dire le pied-nud eſt un eſprit, d'avoir fait tant de chemin.

A l'embouchure du Lac de Frontenac le courant eſt fort, & plus on deſcend plus il augmente, les Rapides en ſont affreux, en deux jours & demi nous deſcendîmes ce Fleuve Saint Laurens avec tant de viteſſe que nous nous rendîmes au Monreal qui eſt à 60. lieuës du Fort, où Monſieur le Comte de Frontenac Gouverneur general de toute la nouvelle France eſtoit pour lors, ce Gouverneur me receut autant bien qu'un homme de ſa probité peut recevoir un Miſſionaire, comme il me croyoit tué par les Sauvages, il fut un tems interdit croyant que c'eſtoit quelque autre Religieux, il me voyoit maigre ſans manteau, avec un habit rapiécé de morceaux de peaux de Bœufs ſauvages, il me mena avec luy

pendant douze jours pour me rétablir, & me donnoit luy même la viande que je devois manger, crainte qu'il avoit que je ne tombasse malade en mangeant trop aprés de si longue diettes, je luy rendis un compte exacte de mon voyage, & je luy representay les avantages de nostre découverte.

Pendant que je me restablissois à la table de Monsieur de Frontenac, il receut des lettres du Pere Zenobe Membré Recolet que j'avois laissé aux Islinois qui luy mandoit que le progrés de nostre découverte estoit interrompu par l'Iroquois, & par une je ne sçay quelle fatalité de quelques François qui avoient abandonné le Fort de Crevecœur, que le Sieur de Tonty Commandant avoit laissé ce

poste pour aller querir du blé d'Inde aux Villages des Islinois, & que pendant son absence tous les François qu'il avoient laissé à ce Fort avoient deserté, & abandonné le Pere Gabriel Recolet qui demeura seul sur le bord de la Riviere Seignelay jusques qu'à ce qu'un Islinois qui revenoit de la chasse mena ce bon vieillard à son village.

Le Sieur de la Salle avant que de retourner au Fort de Frontenac, avoit laissé les Miamis parfaitement unis avec les Islinois, mais les Iroquois qui sont des Peuples rusez, gens de guerre & de grands conseils gagnerent les Miamis par presens, ce qui se fit à peu prés dans le temps que les François, qui nous avoient abandonnez aux Islinois, s'étoient allez resugier chez les

Miamis ; l'Automne ſuivant les Iroquois joignirent environ huit cens Fuſiliers aux Miamis, & ſe jetterent ſur les Iſlinois qui n'avoient que l'Arc & les Fleches pour défenſe, le bruit des Fuſils des Iroquois les épouventa tellement, que ces hommes qui ſont de grands coureurs prirent la fuite vers le Fleuve Colbert ; dans cette confuſion, il ne fut pas malaiſé aux Iroquois, joins aux Miamis, d'enlever environ huit cens Eſclaves, tant femmes que jeunes garçons : ces Antropophages mangerent ſur le champ quelques viellards Iſlinois, & en bruſlerent quelques autres, qui n'avoient pas aſſez de force pour les ſuivre au païs des Iroquois plus de quatre cens lieuës de chemin.

Un peu avant, le grand hoc de ces Barbares, quelques

ques jeunes Guerriers Iroquois voyans le Sieur de Tonty qui estoit resté parmi les Islinois avec les Peres Gabriel & Zenobe Recolets, & deux autres jeunes François vinrent fondre sur luy, le prenant pour ennemi, ils luy donnerent un coup de cousteau, dont la pointe par bon-heur rencontra une coste, mais les viellards Iroquois le connoissant pour François mirent le holla, & le voyant legerement blessé, luy firent present d'un colier de porcelaine à la façon des Sauvages, pour guerir sa playe, & essuyer ses larmes, témoignans aux deux Recolets, qu'ils ne vouloient pas tuer les enfans d'Onnontio qui veut dire Gouverneur des François, ils leur demanrent un papier, pour faire connoistre à leur retour, à

toute la Nation Françoise la sincerité de leur intention ; ils firent embarquer les François pour retourner en Canada, le Reverend Pere Gabriel Recolet voyant le Canot chargé de Castors, en jetta plusieurs aux Iroquois, leur faisant connoistre qu'il n'estoit pas là pour amasser des Pelleteries ; leur Canot estant crevé, les François furent obligez de le mettre à terre & de faire du feu pour le racommoder à environ huit lieuës des Islinois, le Pere Gabriel se retira un peu dans les prairies pour dire son Breviaire ; la terreur panique ayant saisi le Sieur de Tonty, croyant d'avoir l'Iroquois à ses trousses, fit embarquer le Pere Zenobe, & les deux jeunes François avec tant de precipitation qu'il traversa d'un

bord à l'autre la Riviere Seignelay, qui est large dans cet endroit, & laissa ce bon viellard à l'autre bord se contentant de tirer un coup de fusil sur les huit heures du soir pour signal, mais inutilement. Le Pere Zenobe écrivit au Reverend Pere Valentin le Roux Commissaire Provincial des Recolets du Canada, qu'il avoit prié le Sieur de Tonty de ne pas s'embarquer, sans le Pere Gabriel, & qu'il luy avoit repondu, que s'il ne s'embarquoit pas, qui est ce qui répondroit de luy au Gouverneur du Païs? le Pere Zenobe n'ayant point assez de vigueur ny de Paroles assez fortes pour persuader au Sieur de Tonty d'attendre un peu, il fut contraint de le suivre, quoy qu'ils n'aperceussent point d'ennemis: Le lende-

main ils traverſerent la Riviere à l'endroit où ils l'avoient laiſſé, ils virent des veſtiges dans les herbes de ces belles campagnes, & ne trouvant point ce bon viellard, qui ſans doute les cherchoit, le Sieur de Tonty prit ſa route au Canada, par la Baye des Puants.

Nous avons appris depuis par les informations que Monſieur le Comte de Frontenac Gouverneur du Canada en a fait faire, que les Iroquois Onnontaguez voyans que le Canot François abandonnoit ce viellard, ſe cacherent dans les herbes apprehendant les coups de fuſils que les trois François auroient pû décharger ſur eux, & qu'à meſure que le Canot s'éloignoit, ils s'avancerenr adroitement, & caſſerent la teſte à un homme de Dieu, que

nous pouvons appeller l'Apô-
de la Loüiſiane.

Nos Peres Recolets me manderent l'année paſſée de la nouvelle France, que les Iſlinois, aprés leur déroute, pourſuivirent à grand courſes les Iroquois qui retournoient chez eux tous triomphans, & qu'ils trouverent le corps du Pere Gabriel avec ſon habit, qu'ils l'emporterent dans leurs Villages, & l'enſevelirent à leurs modes, faiſant honneur à celuy qui eſtoit allé chez eux pour leur preſcher la foy, & pour leur conſolation; d'autres nous ont voulu dire que les Kikapous l'avoient tué, & emporté ſon habit de Saint François, dans le Village des Miamis; mais Monſieur le Comte de Frontenac nous en donnera toutes les aſſurances à ſon retour.

Nonobſtant toutes les traverſes nous avons eſté à plus de huit cens lieuës au delà la Capitale de la nouvelle France, où j'ay eſté prés de huit mois Eſclave parmi les Iſſati, & le Sieur de la Salle n'a pas laiſſé que de faire conſtruire trois Barques, dont les deux dernieres ſont, l'une d'environ cinquante tonneaux, & l'autre de quatre vingts, diſtantes l'une de l'autre de prés de cinq cens lieuës, d'aller en Canot au delà des trois grands Lacs qui ſont des Mers douces, & de pourſuivre ſon entrepriſe avec les Peres Luc Briſſet, Zenobe Membré Recolets, & environ cinquante hommes.

L'on me mande cette année 1682. de la nouvelle France, que le Sieur de la Salle voyant que j'avois fait la paix

avec les Nations du Nord & Nord-Oüeſt, ſcitués à plus de cinq cens lieuës au haut du Fleuve Colbert, qui faiſoient la guerre aux Iſlinois, & aux Nations du Sud, ce brave Capitaine Gouverneur du Fort de Frontenac, qui releve par ſon zele & ſon courage les noms des Caveliers ſes Anceſtres, deſcendit l'année paſſée avec ſon monde & nos Recolets, juſques à l'embouchure du grand Fleuve Colbert, & juſques à la Mer, & qu'il paſſa parmi les Nations inconnuës, dont il y en a de policées, l'on croit qu'il revient en France pour donner à la Cour une ample connoiſſance de toute la Loüiſiane que nous pouvons appeller les délices & le Paradis terreſtre de l'Amerique; Le Roy peut y former un Empire

qui en peu deviendra florissant, sans qu'aucunes Puissances étrangeres l'en puissent empescher, & Sa Majesté, par le Ministere Religieux de S. François pourra aisément étendre le Royaume de Jesus-Christ chez tant de Peuples, qui jusques à present ont ignoré les avantages du Christianisme, & les Colonies Françoises en peuvent retirer de tres-grands avantages à l'avenir.

FIN.



LES MOEURS DES SAUVAGES.

De la fertilité du Pays des Sauvages.



VANT que de particulariser icy les Mœurs des Sauvages, il eſt bon de dire deux mots de la fertilité de leurs pays; on jugera par là combien il eſt

aiſé d'y eſtablir de groſſes Colonies. Il y a à la verité bien des bois à défricher, mais ces lieux incultes n'en ſont pas moins avantageux, il n'en eſt guere au monde de plus feconds, il n'y manque de rien de ce qui eſt neceſſaire à la vie, tout y eſt en abondance, les terres y ſont fort propres à eſtre enſemencées. Dans les vaſtes païs de la Loüiſiane on découvre de belles prairies à perte de veuë, & pour entrer un peu dans le detail des choſes qui croiſſent chez les Sauvages, il y a quantité de vignes, à peu pres ſemblables à celles que nous avons en Europe, qui portent des raiſins un peu aigres, mais le vin s'accommode fort bien avec le noſtre, il en empeſche meſme la corruption. Dans la Loüiſiane

& les terres du Sud, le raisin y est aussi bon qu'en France, mais les pepins en sont bien plus gros. On trouve chez les uns & chez les autres du houblon, des prunes, des cerises, des citrons, des pommes, des poires, des noix, des noizettes, des groiselles de toutes sortes, & mille autres fruits de cette nature, d'un goût admirable. Il y croist dans l'un & l'autre païs du bled d'Inde, du bled François, des naveaux, de fort beaux melons, des citroüilles prodigieuses, des choux, & une infinité d'autres legumes, dont je ne rapporte pas icy le nom. Il y a dans les bois grand nombre de loups, des ours monstrueux, des chevreüils, des cerfs, & de toutes sortes d'especes d'animaux, dont je ne sçay pas le nom;

entr'autres des chats ſauvages, des caſtors, des loutres, des porcs-épy, des d'indons, & tous ces animaux y ſont d'une groſſeur extraordinaire. On y peſche des eſturgeons, des ſaumons, des truites ſaumonnées, des brochets, des carpes, des anguilles, des poiſſons armez, des poiſſons dorés, des achigans, des barbuës, & toutes ſortes d'autres poiſſons. Il y a auſſi dequoy exercer nos Chaſſeurs François, on y tuë des perdrix, des canars de toutes ſortes, des pigeons ſauvages, des gruës, des hairons, des cygnes, des outardes, & autres gibiers en abondance. Dans la Loüiſiane, outre tous ces animaux, il y a encore des bœufs ſauvages que les Habitans du païs n'ont jamais pû entierement extermi-

ner, à cauſe de la grande quantité de ces animaux qui changent de païs ſelon les ſaiſons. On y trouve pluſieurs herbes medecinales qui ne ſont pas dans l'Europe, deſquelles l'effet eſt infaillible, ſelon l'experience des Sauvages, qui s'en ſervent tous les jours pour guerir toutes ſortes de playes, pour la fiévre quarte & tierce, pour purger, & pour appaiſer les douleurs des reins & autres ſemblables maux. Il y a auſſi quantité de poiſons dont ces Peuples ſe ſervent pour ſe faire mourir. Les ſerpens y ſont frequents, particulierement les couleuvres, les aſpics, & une autre eſpece de ſerpens qui ont comme des ſonnettes à la queuë, & c'eſt pour cela qu'on les appelle ſerpens-ſonnettes: Ils ſont prodigieuſe-

ment long & gros, ils mordent dangereuſement les paſſans ; mais où ils ſont on y trouve de ſouverains remedes contre leurs morſures. On y voit des grenoüilles d'une étrange groſſeur, dont le coaſſement eſt auſſi fort que le meuglement des Vaches. On y trouve les meſmes Arbres qu'en Europe, & il y en a encore d'autres, qui ſont les pins rouges, les cedres rouges, les épinettes, les cottonniers, les ſapins, les bois dier, & autres : Tous ces Arbres jettent de profondes racines & y deviennent extremements hauts, ce qui marque aſſez la bonté du terroir. Le grand fleuve de Saint Laurens, dont j'ay desja fait la deſcription dans la Relation de la Loüiſiane, traverſe le païs des Iroquois par le milieu &

& y fait un grand Lac, que les Sauvages appellent Ontario, & les François Frontenac, en memoire du Comte de Frontenac Gouverneur de toute ſa Nouvelle France. Le fleuve Saint Laurens a du coſté du Nord une branche qui vient d'une Nation qu'on nomme les Nez-perſez ou Ontaoñatz. Au Nord eſt le païs des Algonquains, que les François occupent. A l'Eſt la Nation du Loup & la nouvelle Hollande ou Jortz. Au Sud, la nouvelle Angleterre ou Baton. Au Sudoüeſt, la Virginie, que l'on appelle nouvelle Suéde. Au couchant le païs des Hurons, qui eſt à preſent preſque tout abandonné, & qui a été détruit par les Iroquois. Le premier poſte que nous y avons c'eſt le Fort de Frontenac.

Origines des Sauvages.

JE ne ſuis plus ſurpris de ce que nos Hiſtoriens avoüent qu'ils ignorent comme le Païs des Sauvages s'eſt peuplé, puiſque les Habitans qui en devroient eſtre les mieux informés n'en ſçavent rien eux mêmes; outre que ſi dans l'Europe, nous eſtions comme eux privés de l'Ecriture, & ſi nous n'avions pas l'uſage de cet Art ingenieux, qui fait revivre les morts, & revenir le tems paſſé & qui nous conſerve une memoire éternelle de toutes choſes, nous ne ſerions pas moins ignorans qu'eux. Il eſt vrai, qu'ils racontent quelques choſes de leur Origine; mais quand on leur demande ſi ce

qu'ils en disent est veritable, ils répondent qu'ils n'en sçavent rien, qu'ils ne voudroient pas nous en asseurer, & qu'ils croyent que ce sont des contes de leurs Anciens, à quoy ils n'ajoûtent pas beaucoup de foy. Si on avoit découvert toutes l'Amerique Septentrionale, peut estre sçauroit on le lieu par lequel ces personnes y sont venuës, ce qui ne serviroit pas peu à éclaircir quelques points de l'ancienne Histoire. On raconte chez eux une Histoire assez curieuse: ils disent qu'une femme descendit du Ciel, & demeura quelque tems à voltiger en l'air, sans pouvoir trouver ou mettre le pied: les poissons de la mer en ayant compassion, tinrent conseil pour deliberer lequel d'entre-eux

la recevroit ; la Tortuë se presenta & offrit son dos au dessus de l'eau, cette femme s'y vint reposer, & y fit sa demeure : Les immondices de la mer s'étant ramassées autour de cette Tortuë, il s'y forma dans la suite une grande étenduë de terre, qui fait presentement l'Amerique. Mais comme la solitude ne plaisoit nullement à cette femme, qui s'ennuyoit de n'avoir personne avec qui elle pût s'entretenir pour passer un peu plus agreablement la vie qu'elle ne faisoit ; il descendit d'enhaut un esprit qui la trouva endormie de chagrin, il s'approcha d'elle imperceptiblement, & luy fit deux fils, qui luy sortirent par le costé ; ces deux enfans ne pûrent jamais par la suite du temps s'ac-

corder enſemble, parce que l'un eſtoit meilleur chaſſeur que l'autre : ils avoient tous les jours quelques démêlez enſemble, & ils en vinrent à une telle extremité qu'ils ne pûrent nullement ſe ſouffrir l'un l'autre ; ſur tout il y en avoit un qui eſtoit d'une humeur extremement farouche, il portoit une envie mortelle à ſon frere, qui avoit le naturel tout a fait doux : celuy-cy ne pouvant plus ſouffrir le mauvais traitement qu'il en recevoit continuellement, fut enfin obligé de ſe ſeparer de luy, & de ſe retirer au Ciel ; d'où pour marque de ſon juſte reſſentiment, il fait de tems en tems gronder le tonnerre, ſur la tête de ſon malheureux frere, quelque tems aprés, l'eſprit deſcendit encore à cet-

te femme, & luy fit une fille, de laquelle est venu un si grand peuple, qui occupe presentement une des plus grandes parties du monde. Il y a encore d'autres circonstances, dont il ne me souvient pas; mais quelque fabuleuse que soit cette Histoire, on ne laisse pas d'y entrevoir quelques veritez; le sommeil de cette femme a quelque rapport à celuy d'Adam; la desunion de ces deux freres, a quelque chose de semblable à la haine irreconciliable, que Caïn avoit pour Abel; & ce tonnerre qui gronde au Ciel, nous marque assez la malediction que Dieu prononça contre ce fratricide impitoyable: On pourroit mesme douter si ils ne sont pas originairement Juifs, par-

ce qu'ils ont du rapport à eux en plusieurs choses. Ils font leurs cabannes en forme de pavillon, comme les Juifs: Ils s'oignent d'huile, ils s'attachent superstitieusement aux songes, ils pleurent les morts avec des lamentations & des hurlemens horribles, les femmes portent le duëil de leurs proches parents un an entier, s'abstenant des danses, & des festins, & ayant une maniere de chapperon sur la tête; d'ordinaire le pere du deffunt a soin de la veuve, il semble aussi que la malediction de Dieu soit tombée sur eux, comme sur les Juifs; car ils sont brutaux & extremement opiniâtres: Ils n'ont point de demeure fixe & arrêtée.

Complexions des Sauvages.

LEs Sauvages ſont forr robuſtes, les hommes, les femmes & même les enfans ſont d'une vigueur extrême; ce qui fait qu'ils ne ſont que rarement malades: Ils ne ſçavent ce que c'eſt, que de ſe traiter delicatement, auſſi ne ſont-ils pas ſujets à milles incommodités, que la trop grande moleſſe nous attire. Il ne ſont ny gouteux, ny hydropiques, ny graveleux, ny fievreux: ils ſont toûjours en action & ils prennent ſi peu de repos, qu'ils ne ſont nullement atteins des maladies, qui viennent à la pluſpart de nos Europeans manque d'exercice; l'appetit ne leur manque preſque jamais,

lors même qu'ils sont fort avancés en âge, ils sont ordinairement si portés à la mangeaille, qu'ils se levent la nuit pour manger, à moins qu'ils n'ayent de la viande, ou de la sangamité auprés d'eux, car pour lors ils mangent comme des chiens, sans se lever, ils ne laissent pas d'ailleurs de faire de fort grandes abstinences, qui nous seroient sans doute insupportables. Ils demeurent deux ou trois jours sans manger quand ils se treuvent dans l'occasion, sans pour cela discontinuer leur travail, soit qu'ils soient occupés à la chasse, à la pêche, ou à la guerre, leurs enfans sont si endurcis au froid, qu'en plein hyver, ils courent tous nuds sur la neige, & se vautrent dedans comme des petits cochons,

ſans en eſtre incommodez en nulle maniere, & en Eſté, quand l'air eſt rempli de Maringuoins, ils vont auſſi nuds, joüent ſans ſentir les piqueures de ces petits inſectes; j'avoüe que le grand air auquels ils s'expoſent ſans ceſſe contribuë en quelques choſes à endurcir leur peau à la fatigue; mais auſſi il faut que cette grande inſenſibilité vienne d'un temperament extraordinairement robuſte, puiſque nos mains & noſtre viſage, ſont toûjours à l'air ſans en eſtre pourtant moins ſenſibles au froid, quand les hommes ſont à la chaſſe ſur tout au Printems; ils ſont preſque toûjours dans l'eau quoy quelle ſoit tres-froide, & s'en retourne de là gayement à leur cabannes, ſans ſe plaindre.

Quand ils vont en guerre, ils ſont quelque-fois trois ou quatre jours derriere un arbre, ſans preſque rien manger; ils ſont infatigables à la chaſſe, ils courent fort vîte, & fort long-temps. Les Nations de la Loüiſiane courent plus vîte que l'Iroquois, en ſorte qu'il n'y a point de Bœuf ſauvage qu'ils n'atteignent à la courſe; ils dorment ſur la neige dans une petite couverture ſans feu & ſans cabannes; les femmes ſervent de porte-faix, & ont tant de vigueur qu'il y a peu d'hommes dans l'Europe qui en ayent autant qu'elles; elles portent des fardeaux que deux ou trois de nous autres auroient peine à ſoûlever. Les guerriers entreprennent des voyages de trois ou quatre cent lieuës; com-

me si ce n'estoit que pour aller de Paris à Orleans ; les femmes enfantent sans grande peine, quelques unes sortent de la cabanne & elles se retirent dans le bois à l'écart & reviennent peu aprés avec leurs enfans dans leur couverture ; les autres, si ce mal leur prend pendant la nuit, enfantent sur leurs nattes, sans faire le moindre bruit & le matin elles se levent & travaillent à l'ordinaire, dedans & dehors la cabanne, comme si de rien n'estoit : remarquez aussi que pendant qu'elles sont enceinte, elles ne laissent pas d'agir, de porter des faix fort pesants, de semer du Bled d'Inde, & des Citroüilles, d'aller & de venir, & ce qui est admirable, leurs enfans sont fort bien faits, il y en a tres rarement parmi

eux de boſſus : Enfin, ils n'ont nul deffaut naturel au corps, ce qui fait croire que leur eſprit s'accommoderoit aiſement à cette diſpoſition exterieure, s'ils eſtoient cultivez, & s'ils avoient grand commerce avec les François.

Remedes contre les Maladies.

QUand ils ſont fatigués ils entrent dans une Etuve pour ſe fortifier les membres, & s'ils ont mal aux cuiſſes où aux jambes, ils prennent un couteau bien afilé, & font des cicatrices ſur la partie où eſt la douleur, quand le ſang coule, ils le raclent avec leurs couteaux ou avec un bâton, juſques à ce qu'il ne coule plus;

puis ils essuyent la playe, & la frottent d'huile ou de graisse de quelques animaux ; c'est un remede souverain : Ils en font de mesme quand ils ont mal à la teste ou aux bras. Pour guerir les fiévres tierces & quartes, ils font une medecine avec une écorse qu'ils font boüillir, & qu'ils donnent à boire ensuite aprés la fiévre : Ils connoissent des racines & des herbes , avec lesquelles ils guerissent toutes sortes de maladies, ils ont des remedes assurés contre le venin des Crapaux, des Serpens & d'autres Animaux ; mais ils n'en ont point contre la petite Verolle. Il y a des Charlatans qu'ils appellent Jongleurs ; ce sont de certains vieillards qui vivent aux dépens d'autruy , en contrefaisant les Medecins , d'une

maniere superstitieuse, ils ne se servent point de remedes, mais quand quelques uns d'eux est appellé à un malade; il se fait prier comme si c'étoit pour quelque affaire de grande importance, & bien difficile: Il vient aprés bien des prieres, il s'approche du malade, le touche par tout le corps, & aprés qu'il l'a bien consideré & manié, il dit qu'il a un sort à une telle partie, par exemple, à la teste, à la jambe ou à l'estomach: qu'il le faut oster, mais que ce ne sera qu'avec de grandes difficultez, & qu'il faut bien faire des choses auparavant: Ce sort est bien malin, dit-il: mais il faut qu'il sorte à quelque prix que ce soit. Tous les amis du malade qui donnent dans le panneau di-

ſent T. Chagon, T. Chagon, courage, courage, fais ce que tu pourras n'épargne rien. Le Jongleur s'aſſit, ſonge quelques-tems aux remedes dont il ſe veut ſervir, puis ſe leve, comme revenant d'un profond ſommeil, & s'écrie, voyla qui eſt fait : un tel, écoute, la vie de ta femme, ou de ton enfant eſt de valeur, c'eſt pourquoy n'épargne rien : Il faut que tu faſſe aujourd'huy feſtin, que tu donne telle ou telle choſe, ou que tu faſſe autre choſe ſemblable. En même tems on execute les ordres de ce Jongleur, les hommes ſe mettent dans l'étuve, & chantent à pleine gorge, faiſant ſonner des écailles de tortuës, ou des gourdes remplies de bled d'Inde, au ſon deſquelles les hommes & les femmes danſent

ils s'enyvrent meſme quelquefois tous ; ſi bien qu'ils font des ſabats épouventables. Tout le monde eſtant ainſi occupé, ce vieillard ſuperſtitieux eſt auprés du malade qu'il tourmente, luy tenant les pieds ou les jambes, ou luy preſſant la poitrine, ſelon le lieu où il a dit qu'eſtoit le ſort ; en ſorte qu'il luy fait ſouffrir des peines capables de le faire mourir, il luy fait ſouvent ſortir le ſang par le bout des doigts des mains, ou des pieds : Enfin aprés avoir fait cent grimaces, il montre une piece de peau, ou une treſſe de cheveuv, & autres choſes ſemblables, en leur faiſant accroire que c'eſt le ſort qu'il a retiré du corps du malade, ce qui n'eſt cependant qu'une pure tromperie.

Je baptiſay un jour un petit enfant qui paroiſſoït eſtre en peril de mort, mais le lendemain il ſe trouva guery. Quelques jours aprés ſa mere raconta aux autres, en ma preſence, comme j'avois guery ſon enfant; elle me prenoit pour un Jongleur, diſant que j'eſtois admirable, que je ſçavois guerir toutes ſortes de maladies en mettant de l'eau ſur le front. Ils ont ſouvent recours à nos medecines, parce qu'ils les trouvent fort bonnes; mais quand nous ne réüſſiſſons pas, ils en attribuënt la cauſe à la medecine & non pas à la mauvaiſe diſpoſition du malade.

Des habillemens des Sauvages.

LEs Sauvages du Nord, au rapport de leurs anciens, ont toûjours esté couverts, & avant qu'ils ayent jamais eu aucun commerce avec les Europeans; car ils se vestoient de peaux, tant les hommes que les femmes: presentement ils se couvrent encore quelquefois de peau, mais le plus souvent ils ont une chemise, un capot avec un capuchon, une bande de drap qui les couvre jusques aux genoux, & qui est liée devant & derriere, avec une petite ceinture; puis ils ont des bas sans pieds que nos François appellent

ordinairement des gueſtres ; & des ſouliers qui ſont de peau paſſée, ſimple : quand ils reviennent de la chaſſe au Printems, il y en a qui achep-tent des juſtau-corps à la Françoiſe, des ſouliers & des bas ; quelques-uns portent des cha-peaux, par la complaiſance qu'ils ont pour les François ; quelques-fois ils portent des couvertures, dans leſquelles ils s'envelopent, tenant les bouts avec les mains, quand ils ſont dans leurs cabannes, ils de-meurent bien ſouvent tous nuds avec une ſeule bande de drap, dont ils ſe ceignent, meſme en tems d'hyver ; ils ſe barboüillent la face de cou-leurs rouge & noire, ils ſe rougiſſent les cheveux qu'ils coupent en toute maniere. Les Nations du Sud ne les brû-

lent que jusques aux oreilles, & souvent celles du Nord les laissent pendre d'un côté & les coupent de l'autre, selon leur fantaisie. Ils se mettent quelques fois des petites plumes par toute la teste, & quelques fois de grandes derriere les oreilles; il y en a qui se font des couronnes de fleurs, d'autres d'écorce de boulleau, quelques-uns de peaux travaillées fort joliment; les femmes sont habillées comme les hommes, excepté une bande d'étoffe, tournée en maniere de juppe, qu'elles font tenir à la ceinture, & qui ne pend guere plus bas que les genoux; quand elles vont aux festins pour danser, elles prennent leurs atours & se barboüillent les temples, les joües, & le bout du menton; les petits garçons sont

tout nuds, jusques à ce qu'ils soyent capables de Mariage, & quand ils sont couverts, s'ils n'ont point de chemise, ils font toûjours paroistre ce que la nature ne permet pas de découvrir. Les petites filles à l'âge de 4 à 5 ans, commencent à se ceindre d'une bande d'étoffe; quand nous allions dans leurs cabannes, pour les instruire, nous les obligions à se couvrir, ce qui fit un bon effet; parce qu'ils ont presentement, un peu de honte de leur nudité, & se couvrent un peu plus souvent qu'ils ne faisoient auparavant. Les hommes & les femmes, particulierement les jeunes, portent au col de la razade, & des coquillages de mer, de toutes sortes de figures. Ils ont aussi de ces coquillages

longs comme le doigt, faits en façon d'un petit tuyau qui leurs ſervent de pendans d'oreilles ; ils ont encore des ceintures, dont les unes ſont de Porcelaine, les autres de poil de Porc-épic : quelques-unes de poil d'Ours, d'autres mélées de l'un & de l'autre. Les plus conſiderables d'entr-eux, portent ſur le dos un petit ſac où eſt leur pipe, leur tabac, leur fuſil à feu & autres bagatelles. Ils ont l'induſtrie de faire une eſpece de manteaux avec des peaux paſſées, d'Ours, de Caſtors, de Loutres, d'Ecurieux, de Loups, de Lyons, & d'autres animaux, pour paroiſtre aux aſſemblées.

Mariages des Sauvages.

LE Mariage des Sauvages n'eſt pas un Contract Civil, parce qu'ils n'ont pas intention de s'obliger ; mais ils ſe mettent enſemble, juſques à ce qu'ils ſoient mécontens l'un de l'autre. On marie des filles de neuf ou dix-ans, non pas pour le Mariage, parce qu'on ſçait bien qu'elles en ſont incapables ; mais parce que les parens de cette fille attendent quelque profit de leur Gendre. En effet quand il revient de la chaſſe, le pere de la fille a la diſpoſition des Pelleteries, & de la viande ; mais auſſi il faut que la fille porte la ſagamité, ou boulie faite de bled d'Inde,

pour tous les repas de ſon mary, quoy qu'elle ne demeure pas avec luy ; il y en a qui ſont ainſi cinq ou ſix ans. Le jours qu'ils ſe marient, ils font des feſtins avec pompes & réjoüiſſances, quelques fois tout le village y va, & un chacun fait grande chere ; aprés le repas on chante & on danſe. Aſſez ſouvent ils ſe marient ſans bruit, & il ne faut pour cela qu'un mot ; car le Sauvage qui n'a point de femme, va trouver une femme qui n'a point d'homme, & luy dit veux tu venir avec moy, tu ſeras ma femme ; elle ne répond rien d'abord, mais elle rêve quelque tems tenant ſa teſte entre ſes deux mains : pendant qu'elle penſe ainſi, l'homme tient auſſi ſa teſte en meſme poſture ſans dire mot ;

quand elle a ſongé quelque tems, elle leve la teſte, & elle dit, Niau, j'en ſuis contente; l'homme ſe leve incontinent, & luy dit, One, voyla qui eſt fait. Le ſoir la femme prend ſa hache, & s'en va couper une charge de beau bois, eſtant arrivée à la porte de la cabanne de ſon mary, elle jette ſon bois à terre, elle entre dedans & s'aſſeoit auprés du Sauvage qui ne luy fait aucune careſſe; quand ils ont eſté long-tems enſemble ſans parler, l'homme luy dit, Sentaony, couche-toy, & un peu aprés cet homme ſe met auprés d'elle. On en voit tres-peu qui ſe faſſent l'amour comme les Europeans, en riant & folatrant; ils ſe quittent tres-facilement & ſans bruit; car ils n'ont qu'à dire je te quitte, voyla qui eſt fait.

Ils ne se regardent non plus que s'ils ne s'estoient jamais veus : Ils se battent pourtant quelques-fois avant que se quitter ; mais cela arrive tres-rarement. Il y en a quelques-uns qui ont deux femmes, mais ce n'est pas pour long-tems : Quand ils se quittent, la femme emporte quelques-fois toutes les hardes, & toutes les Pelleteries, quelques-fois rien du tout que la bande d'étoffe qui luy sert de juppe fort courte, & sa couverture. Ordinairement ils partagent les enfans s'ils en ont eu ensemble, ensorte que les uns suivent le pere, & les autres la mere. Il y en a qui les laissent tous à leurs femmes disant qu'ils ne croyent pas qu'ils soient d'eux. En effet ils disent la verité bien souvent, parce

qu'il y en a tres-peu qui ſoient à l'épreuve d'un Capot, & de quelque autre preſent que ce ſoit. Si ces enfans ſont d'un François, on le voit à la face & aux yeux. Ceux des Sauvages ſont entierement noirs, auſſi voyent-ils plus loing que les Europeans, & ils ont les yeux plus perçans. Si les femmes Sauvages étoient capables de contracter le Mariage, nous en marierions tant que nous voudrions à nos François, mais elles n'ont pas les diſpoſitions neceſſaires, elles n'ont pas la Foy qu'il faut pour cela, ny la volonté de ne ſe jamais ſeparer, comme l'experience nous l'apprend, & les diſcours qu'elles tiennent là-deſſus, nous le font connoiſtre. Quand quelque homme qui n'a point de femme paſſe par

un village, il en loüe pour une nuit ou pour deux ſelon ſa fantaiſie, & les parens n'y trouvent rien à redire, bien loin de cela ils ſont tres-aiſes que leurs filles gagnent quelques hardes ou quelques Pelleteries: entre-eux il y a des hommes de toutes ſortes d'humeur comme dans l'Europe: Les uns aiment beaucoup leurs femmes, les autres les mépriſent tout à fait; quelques-uns les battent, & les maltraitent; mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quittent; il y en a auſſi qui ſont jaloux; j'en ay veu un qui avoit battu ſa femme, pour avoir eſté à la danſe avec d'autres hommes. Ceux qui ſont bons chaſſeurs choiſiſſent les plus belles; les autres n'ont que les plus laides & le rebut: quand ils ſont vieux ils ne ſe quittent plus que

tres-rarement, & pour de grandes raisons : Il y en a, quoy que tres-peu, qui demeurent vingt à trente ans avec leurs femmes, qui sont au desespoir quand leur mary est bon chasseur, & qu'il les quitte, elles s'empoisonnent mesme quelques fois, comme j'en ay veu une à qui j'ay sauvé la vie avec du Teriacque. Quand ces Barbares vont à la chasse du Castor au Printems, ils laissent souvent leurs femmes au village pour semer du bled d'Inde, des Citroüilles, & en loüent une autre pour aller avec eux, quand ils sont de retour chez-eux, ils luy donnent un Castor ou deux, & l'envoyent comme cela chez elle, & se remettent avec la premiere. Si pourtant la derniere leur plaît davantage, ils changent la

premiere ſans façon, ils ſont ſurpris de ce que nos François ne font pas comme eux. Un jour, pendant que le mary d'une de nos habitantes Françoiſes étoit allé à vingt ou trente lieuës, les femmes Sauvages alloient trouver cette femme & luy diſoient, tu n'as point d'eſprit, prend pour le preſent un autre homme, & quand le tien ſera revenu tu laiſſeras celuy-la. Cette grande inconſtance & changement des femmes, eſt une grande oppoſition aux maximes du Chriſtianiſme, que nous voulions donner aux Sauvages, & un des obſtacles des plus conſiderables à la Foy.

Il n'en eſt pas de meſme des Nations du Sud où la Poligamie regne; car dans toutes les terres de la Loüiſiane, il y a des Sauvages qui ont juſques

à dix ou onze femmes, & ſont ſouvent mariez aux trois propres ſœurs, apportant pour raiſon qu'elles s'accordent mieux entr'elles. Quand un homme a fait ſes preſens au pere & à la mere de la fille, elle eſt à luy en propre pour toute ſa vie s'il veut : quelquesfois les parens reprennent des enfans de leur gendre, en rendant les preſens qu'ils ont reçûs de luy; mais cela eſt aſſez rare. Si une femme eſtoit infidelle, le mary luy couperoit le nez, l'oreille, ou luy feroit quelque balaffre avec un couteau de Pierre ſur le viſage; & quand il l'a tuëroit, il en ſeroit quitte en faiſant un preſent aux parens de la deffunte pour eſſuyer leurs larmes. J'en ay veu pluſieurs marquées notablement au viſage, qui ne laiſſoient pas

d'avoir des enfans avec quelques malotrus. Les hommes du pays chauds ſont plus jaloux de leurs femmes que ceux du Nord: Les premiers ſont ſi ombrageux en ces ſortes de matieres, qu'ils ſe bleſſent, & quelques fois ſe tuënt par je ne ſçay quelle fureur d'amour. Les jeunes guerriers ne s'approchent pas ſouvent des femmes qu'ils n'ayent l'âge de trente ans; parce, diſent-ils que le commerce des femmes les empeſche de courir. Les hommes y ſont tous nuds; mais les femmes en partie ſont couvertes de peaux fort propres, particulierement pendant les danſes & les ceremonies: Les filles ont des friſures, & les femmes portent les cheveux à la Bohemienne.

Festins des Sauvages.

ILs ont plusieurs sortes de festins ; ils en ont de guerre, de mort, de mariage, pour guerir un malade, ils en ont aussi de communs. Autresfois ils en faisoient d'impudicité, où les hommes & les femmes se mettoient paîle-mêle ; mais presentement s'ils en font encore, ce n'est que tres-rarement. Quand ils veulent aller en guerre, c'est pour quelque tort qu'ils pretendent qu'on leur a fait ; quelques-fois pour un resve, & souvent parce que cela leur est venu en faitaisie, ou parce que les autres se moquent d'eux, en ces termes : Tu n'as pas de courage, tu n'as jamais

jamais été en guerre, tu n'as jamais tué d'hommes : Quand ils veulent aller ſeuls, pour lors ils ne font point de feſtins; mais ils diſent ſeulement à leur femme, fais-moy de la farine, je m'en vais en guerre. Quand ils veulent avoir des compagnons, ils vont par tout le village inviter au feſtin les jeunes hommes, leſquels prennent chacun leur chaudiere ou leur écuelle, & vont dans la cabanne de celuy qui les a appellés, où il les attend en chantant, ſes chanſons ſont toutes de guerre, je vas en guerre, je vas vanger la mort de mon parent, je tuëray, je brûleray, jameneray des Eſclaves, je mangeray des hommes & autres choſes ſemblablement, qui ne reſpirent que la cruauté. Quand tout le monde eſt venu on em-

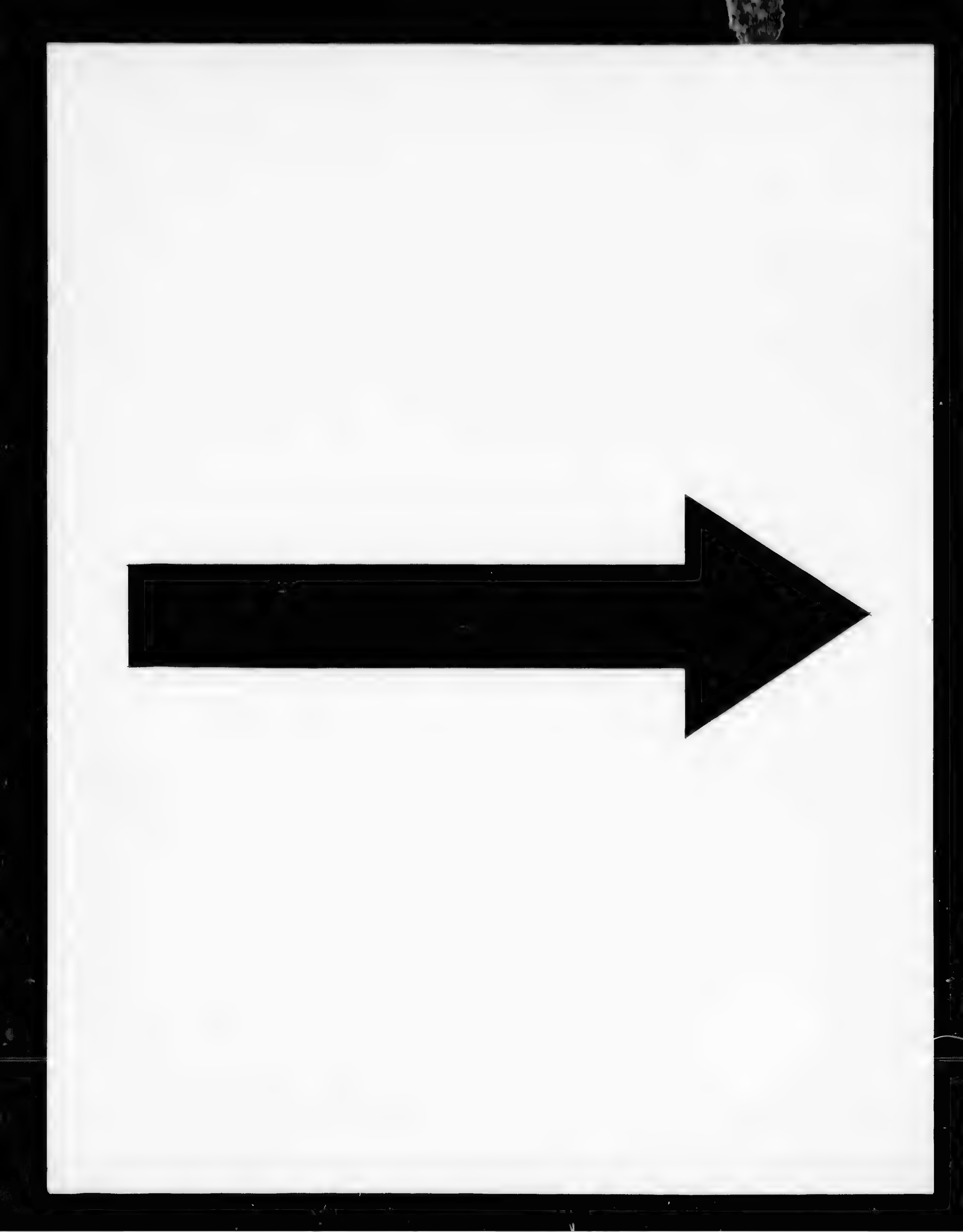
plit les chaudieres & on mange, & pendant cela celuy qui fait le feſtin chante toûjours, les exhortant tous à le ſuivre; ils ne diſent mot, & ils mangent tout ce qu'ils ont ſans parler, ſi ce n'eſt de tems en tems, que l'un ou l'autre d'entr'eux dit, Netho, ou, Togenſκa, oüi tu as raiſon, aprés qu'ils ont tout mangé, ce maître du feſtin leur fait une Harangue, & ils répondent de tems en tems, Netho oüi; quand il a harangué, il dit voyla qui eſt fait, je pars demain, ou dans deux jours, dans trois jours, dans un mois, ſelon que ſon genie luy dicte. Le lendemain ou un autre jour, ceux qui veulent l'accompagner, le vont voir & luy diſent, je vais en guerre avec toy; il dit voila qui eſt fait, preparons nous

pour un tel jour ; ils font quelques fois plus de dix semblables festins avant que de partir ; autres-fois ils en faisoient avant que d'aller en guerre de tres-impudiques: Car si une fille avoit manqué de se rendre à celuy que le chef de partie luy avoit prescrit, on luy attribuoit tout le malheur qui arrivoit dans les entreprises de guerre, tant le diable est artificieux en matiere d'impudicité ! Quand ils marient leurs enfans, ils ne font point de festins, quelques-fois ils en font, où ils observent de certaines Ceremonies. La premiere chose qu'ils font, c'est de songer à la mangeaille ; pour cet effet ils remplissent de grandes chaudieres de viande, selon le nombre de ceux qu'ils veulent inviter ; quand la vian-

de ou la ſangamité eſt cuitte ; ils vont appeller leurs gens, diſant, en leur mettant une buchette à la main, je t'invitte à mon feſtin, auſſi-toſt dit auſſi-toſt fait, il n'eſt pas neceſſaire d'y retourner deux fois, ils y vont tous avec leurs chaudieres & leurs écuelles ; le maître de la maiſon, fait la diſtribution des portions fort juſte, & celuy qui fait le feſtin, ou un autre en ſa place chante continuellement, juſques à ce qu'on ait tout mangé : aprés le repas on chante & on danſe, & un chacun s'en retourne chez ſoy ſans dire mot, excepté quelques-uns qui remercient celuy qui les a invitez.

Les feſtins pour guerir un malade ſe font preſque de la meſme maniere.

Les feſtins de mort ſont lugubres & triſtes, perſonne n'y chante ny danſe ; mais les parens du mort ſont dans un grand ſilence, & font paroître un viſage abbatu, pour émouvoir les conviez à compaſſion. Tous ceux qui vont à ce feſtin portent des preſens, & en les jettant aux plus proches parens : Ils diſent, tien voila pour eſſuyer tes larmes, pour faire la foſſe du mort, pour le couvrir, pour faire une cabanne ; tien voila pour faire une paliſſade autour de ſon tombeau. Aprés qu'ils ont ainſi donné leurs preſens, & vuidé leurs chaudieres, ils s'en retournent chez eux ſans dire mot. Pour ce qui eſt des feſtins communs, ils ſe font de toute ſorte de maniere, ſelon leur fantaiſie.



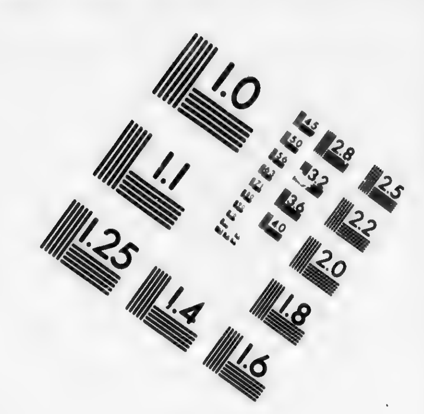
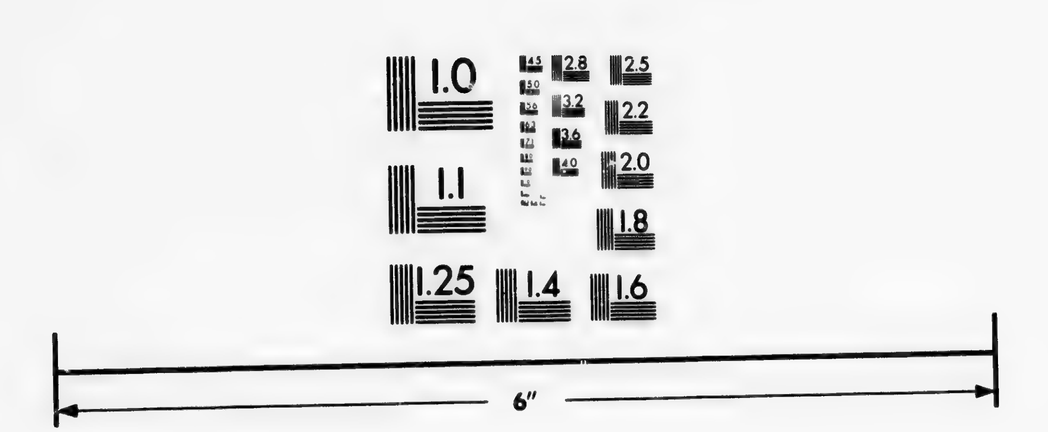
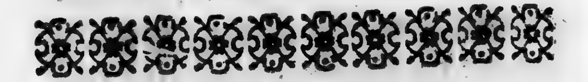


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0



Ieux des Sauvages.

ILs ont des Jeux pour les hommes, pour les femmes, & pour les enfans. Les plus communs pour les hommes, sont de certains fruits qui ont des noyaux noircis d'un costé & rougis de l'autre; ils les mettent dans un plat de bois, ou d'écorce sur une couverture, sur un Capot, ou sur une robe de peau passée; il y en a six ou huit qui joüent: Mais il n'y en a que deux qui touchent le plat alternativement à deux mains; ils le levent, & puis donnent du dessous du plat contre terre, pour méler par cette agitation les six noyaux, puis s'il en vient cinq rouges ou noirs

tournés d'un mesme costé, ce n'est qu'un jeu gagné, parce qu'ils joüent ordinairement plusieurs jeux pour gagner la partie selon qu'ils conviennent entre eux. Tous ceux qui sont de la partie, joüent les uns aprés les autres, il y en a qui sont si addonnés à ce jeu qu'ils joüent jusques à leur Capot; ceux qui joüent actuellement, crient à pleine gorge, lorsqu'ils remüent le plat, & ils se frappent si fort les épaules qu'ils se les rendent toutes noires de coups; ils joüent aussi souvent avec quantité de pailles longues d'un demi-pied ou environ, il y en a un qui les prend toutes dans la main, puis sans regarder, il les partage en deux; quand il les a divisées, il en donne une partie à son adversaire; celuy qui a

nombre pair ſelon qu'ils ont convenu, gagne le jeu.

Ils ont encore un autre jeu lequel eſt fort commun entre les petits enfans de l'Europe ; ils prennent des grains de bled d'Inde ou autre choſe ſemblable, puis ils en mettent quelques-uns dans une main, & ils ſe demandent combien il y en a, celuy qui devine le nombre gagne.

Ils joüent encor à un jeu qu'ils appellent en leur Langue, Ounonhayenty ; mais c'eſt plûtoſt un commerce qu'un jeu ; ils ſe mettent dans deux cabannes ſix dans l'une, & ſix dans l'autre ; puis il y en a un qui prend des hardes ou quelque pelleterie, & ce qu'il a envie de troquer, il va à la porte de l'autre cabanne, il fait un cris ; ceux qui ſont dans

dans la cabanne, font un écho, celuy-la s'approche & dit en chantant, qu'il veut vendre ce qu'il tient entre les mains; ceux qui ſont au dedans répondent, hon, hon, hon, hon, hon, hon, ce vendeur ayant achevé toute ſa chanſon, jette ſa marchandiſe dans la cabanne, & s'en retourne chez ſoy; alors les autres en ayant examiné le prix, & demandé au vendeur s'il ſoûhaite en échange un capot, une chemiſe, une paire de ſouliers ou autre choſe ſemblable; il y en a un d'entre eux qui va porter à l'autre cabanne, l'équipolant de ce qu'on jette, ou rend la marchandiſe qu'on a jettée; ſi elle ne luy agrée pas, où ſi elle ne vaut pas ce qu'il porte en échange. Ces ceremonies ſont acompagnées de chanſons qui réjoüiſſent

les uns & les autres.

Les enfans joüent avec des arcs & avec deux baſtons, un grand & un petit; ils tiennent le petit avec la main droite; puis avec le grand, ils font voltiger en l'air le plus petit & un autre le va chercher, & le jette aprés celuy qui l'a fait ſauter ce jeu eſt approchant de celuy des enfans de l'Europe. Ils font auſſi un peloton de joncs ou de feüilles de bled d'Inde qu'ils jettent en l'air, & le reçoivent au bout d'un baſton pointu. Les Adultes tant hommes que femmes, le ſoir auprés du feu, racontent des fables à la maniere des Europeans.

Les incivilitez des Sauvages.

LES Sauvages ſe mettent fort peu en peine de nos civilitez , bien au contraire, ils s'en mocquent quand nous en faiſons ; lors qu'ils arrivent dans un lieu , ils ne ſaluent le plus ſouvent perſonne ; mais ils demeurent acroupis, & quoi qu'un chacun les viennent voir ils ne regardent perſonne; quelques fois ils entrent dans la premiere cabanne qu'ils rencontrent ſans dire mot , ils prennent place la où il la trouvent, puis ils allument leurs pipes & fument quelques tems ſans parler : Quand ils viennent dans nos maiſons , ils

prennent la premiere place ; s'il y a une chaize au milieu du feu, ils s'en accommodent, & ne se levent pour qui que ce soit. Les hommes & les femmes ne cachent que leurs parties : Ils lâchent des vents devant tout le monde sans se soucier de personne. Ils traitent fort incivilement leurs Anciens, jusques à lâcher des vents dans leurs nés, leurs discours ne sont ordinairement que vilainies, que saletez, tant ceux des femmes que ceux des hommes ; pour ce qui est du commerce qu'ils ont avec leurs femmes, ils se cachent ordinairement ; neanmoins quelques fois ils ne se cachent pas, Ils ne donnent d'ailleurs aucunes marques de tu pitudes exterieurs ny par haine ny par carresses : Et ils ne font pas pa,

roître des contenances ſembla-bles à celles que l'on voit pratiquer par les Europeans. Ils ne lavent jamais leurs plats qui ſont de bois ou d'écorce, ny leurs écuelles ny leurs cuillieres Quand les femmes viennent de torcher leurs enfans avec les mains, elles les frotent un peu à une écorce puis elles touchent la viande qu'elle mangent ; ils ne lavent preſque jamais leurs mains ny leurs viſages, les enfans reſpectẽt fort peu leurs parens, les peres ſe laiſſent battre par leurs enfans ; parce diſent-ils, que s'ils chaſtioient leurs enfans, ils ſeroient trop timides, & ne ſeroient pas bons guerriers. Ils mangent en reniflant, & en ſoufflant comme des bêtes; ſitoſt que les hommes ſont entré dans une maiſon ils y fument, s'ils trouvent un

pot couvert, ils le découvrent ils mangent souvent dans le plat où leurs chiens ont mangé sans le nettoyer; quand ils mangent de la viande grasse, ils s'en graissent tout le visage, ils rottent continuellement; ceux qui ont commerce avec les François, ne lavent presque jamais leurs chemises; mais ils les laissent pourrir sur leur dos, ils coupent rarement leurs ongles, ils lavent rarement la viande pour la mettre dans la chaudiere, leur cabannes sont ordinairement fort salles, ils mâchent des poux, les femmes lâchent leur eau devant tout le monde, & en pleine assemblée; quand leurs enfans ont pissé sur leurs couvertures, elles jettent l'urine avec les mains, ils mangent souvent couchez

comme des chiens : Enfin ils ne ſe geſnent aucunement dans leurs actions, & ſuivent le pur animal.

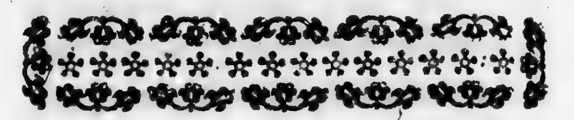
Civilitez des Sauvages

ENtre toutes ces incivilitez on rencontre quelques ci-vi tez, le plus ſouvent quand qu lqu'un entre dans leurs cabanes lors qu'ils mangent, ils luy preſentent leur chaudiere; quelques uns auſſi nous preſentent la plus belle place chez eux quand nous leur rendons viſite; ceux qui ont beaucoup converſé avec les François nous ſaluent quand ils nous rencontrent : C'eſt auſſi une maxime de civilité entr'eux de rendre quand on leur a don-

né. Encore qu'ils traitent in-civilement leurs anciens, ils ont neanmoins du reſpect pour leurs conſeils, qu'ils ſuivent fort ſouvent ; parce qu'ils di-ſent que les vieillards ont plus d'experience & ſçavent mieux les affaires. Dans les feſtins ils font ſouvent diſtinction des conſiderables d'avec les autres ; car ils leurs donnent la teſte entiere de la beſte & la plus honnorable portion. Ils ſe font des preſens les uns aux autres, & ſe feſtinent fort ſou-vent : ils ont encore une defé-rence pour les vieillards en ce qu'ils les laiſſent gouverner les affaires, parce que cela eſt ho-norable entr'eux. Il y en a auſſi, quoy que tres peu, qui nous ſaluënt à la Françoiſe. J'en ay veu un qui s'appelloit Garakontié, c'eſt à dire le

Soleil qui marche, lequel haranguant devant Monſieur le Comte de Frontenac, ôtoit ſon bonnet toutes les fois qu'il recommençoit un diſcours nouveau : Un autre, Capitaine des Goiogoins, voyant une petite fille qu'il avoit donnée à Monſieur le Gouverneur du Pays pour eſtre inſtruite, dit fort civilement, Onontio, c'eſt ainſi qu'ils appellent les Gouverneurs des François, tu es le Maiſtre de cette fille, fais enſorte qu'elle ſçache bien lire & ecrire, quand elle ſera grande tu me la rendras ou tu la prendras pour ta femme. J'en ay veu un autre qui s'appelloit, Atreouati, c'eſt à dire la grand gueule, lequel mangeoit avec nous comme les François, il lavoit ſes mains, il ſe mettoit à table le dernier, il déplioit ſa

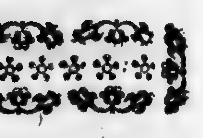
ſerviette proprement, il mangeoit avec la fourchette, enfin il faiſoit tout ce que nous faiſions, mais ſouvent par malice & par ſingerie, & pour avoir quelque preſent des François.



Maniere de faire la guerre.

LEs Iroquois paſſent pour les plus belliqueux entre les Sauvages que nous avons connus juſques à preſent; en effet ils ont défait pluſieurs nations, & ceux qui reſtoient ont eſté obligez de ſe rendre à eux. Ils ont entr'eux des conſiderables, qui ſont comme des Chefs de parti, ceux là ſont les maiſtres dans les voyages:

nt, il man-
hette, en-
e que nous
nt par ma-
& pour a-
t des Fran-



la guerre.

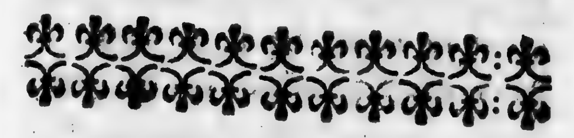
aſſent pour
ueux entre
nous avons
reſent ; en
luſieurs na-
eſtoient ont
endre à eux.
des conſide-
comme des
eux là ſont
es voyages :

ils ont des gens à eux qui les ſuivent par tour & qui leurs obeïſſent en tout. Avant le départ ils font proviſion de bons fuſils, de poudre, de balles, de chaudieres, de haches & d'autres munitions de guerre. Il y a quelques fois des jeunes femmes & de jeunes garçons qui les accompagnent : ils font en cet équipage ſouvent trois ou quatre cens lieuës. Quand ils approchent du lieu où ils veulent tuër des hommes, ils marchent lentement & avec beaucoup de precaution, & jamais ils ne tirent un coup de fuſil ſur des beſtes ; mais pour lors ils ſe ſervent d'un arc qui ne fait pas de brüit & en tirant ils regardent partout crainte d'eſtre ſurpris : ils envoyent des eſpions pour découvrir l'entrée des villages,

& pour voir par où ils commenceront l'attaque, ou pour prendre garde quand quelqu'un ſortira afin de le ſurprendre & c'eſt ce qui arrive le plus ſouvent; car ils ne font leur coup que par trahiſon, épians un homme derriere un arbre, comme s'ils vouloient tuër une beſte fauve, c'eſt en quoy ils connoiſſent les bons guerriers quand ils ſçavent ſurprendre: Dés qu'ils ont fait leur coup s'ils ſçavent bien fuir, ce ſont des incomparables. Leur patience eſt admirable; car quand ils ſe voyent bien cachez ils demeurent bien ſouvent deux & trois jours derriere un arbre ſans manger, pour attendre l'occaſion de tuer un homme; quelquesfois ils marchent ouvertement & ſans crainte, mais cela eſt fort

rare. Quand ils avoient la guerre contre les François, un de leurs Conſiderables, appellé Atreouati s'en fut luy douziéme ou treiziéme pour tuër un des Preſtres du Seminaire S. Sulpice qui eſtoit dans un Village que l'on appelle la Chine; en y arrivant il rencontra des François, auſquels il dit je m'en vay tuer un tel; en effet il le tua quelques jours aprés. Ce meſme ayant une autre fois manqué ſon coup entra dans le Montreal, criant hay, hay, qui eſt un ſigne de paix. Auſſi-toſt on le receut & on luy fit des preſens & bonne chere; mais en ſortant il tua deux hommes qui couvroient une maiſon. Quelques-uns nous ont dit qu'ils avoient eſté en guerre juſques aux terres des Eſpagnols qui ſont au nouveau Mexique;

parce qu'ils racontrent qu'ils ont esté dans un pays où les Habitans ramassoient de la terre rouge qu'ils portoient vendre à une nation laquelle leur vendoit des haches, des chaudieres & autres choses semblables, apparemment cette terre estoit de l'or. Ceux qui ne vont pas en guerre sont méprisez & passent pour des lâches & des coüards : ils attaquent toutes les autres Nations & personne ne leur oze résister; c'est ce qui les rend superbes & insuportables : ils s'appellent pour cet effet, les hommes par excellence, comme si toutes les autres Nations n'étoient que des bestes à leur égard.



Cruauté des Sauvages.

NOus sommes surpris de la cruauté des Tyrans & nous en avons horreur; mais celle des Iroquois n'est pas moins horrible. Quand ils ont tué un homme, ils luy enlevent la peau du crane & la remportent chez eux comme une marque asseurée de leurs trophées: quand ils ont pris un esclave, ils le garottent & le font courir; s'il ne peut les suivre, ils luy donnent un coup de hache à la teste & le laissent aprés luy avoir enlevé la perruque ou cheveleure: ils n'épargnent pas mesme les enfans à la mamelle. Si l'esclave

peut marcher ils le lient pendant la nuit, ils le traitent le plus cruellement qu'ils peuvent, ils fichent quatre perches en terre ausquelles ils luy attachent les mains & les pieds, l'exposant ainsi toutes les nuits contre terre à la rigueur du temps : je ne dis rien de cent autres maux qu'ils luy font pendant le jour. Quand ils sont prés de leurs Villages, ils font de grands cris ausquels ceux de leur Nation connoissent que ce sont leurs guerriers qui reviennent avec des esclaves : En mesme temps les hommes & les femmes mettent leurs beaux atours, & les vont recevoir à l'entrée du Village, où ils se rangent en haye pour faire passer les esclaves au milieu ; mais c'est une pitoyable reception pour ces infor-

tunez

tunez : Car ces canailles ſe jettent ſur eux comme des chiens ſur leur proye, commençant dés-là à les tourmenter, pendant que les guerriers paſſent à la file tout ſuperbes de leurs exploits. Les uns donnent des coups de pieds à ces pauvres eſclaves, les autres des coups de baſtons, pluſieurs des coups de couſteaux, quelques-uns leurs arrachent les oreilles, leur coupent le né ou les levres, enſorte que la pluſpart ſuccombent & meurent à cette pompeuſe entrée ; ceux qui ont plus de vigueur, ſont reſervez à un plus grand ſupplice : Ils en épargnent neanmoins quelques-uns, mais rarement, quand les guerriers ſont entrez dans leurs cabannes, tous les anciens s'aſſemblent pour

entendre la relation de tout ce qui s'est passé en guerre, ensuite ils disposent des esclaves. Si le pere d'une femme Sauvage a esté tué par leurs ennemis, ils luy donnent un esclave à la place, & il est libre à cette femme de luy donner la vie ou de le faire mourir: Voicy comme ils font quand ils les veulent brûler; ils les attachent à un poteau par les pieds & par les mains; puis ils font rougir des canons de fusils, des haches, & autres ferrailles, & les leur appliquent depuis les jambes jusques à la teste: ils leur arrachent les ongles avec les dents, ils leur coupent des éguillettes de chair sur le dos, & souvent ils leur levent la perruque, puis ils leur mettent des cendres rouges sur la

playe, ils leur coupent la langue, & ils leur font ſouffrir tous les maux qu'ils peuvent imaginer. Aprés les avoir tourmentez de la ſorte, s'ils ne ſont pas encore morts ils les détachent, & les contraignent de courir à coups de baſton. On raconte qu'il y eut un eſclave qui courut ſi bien qu'il ſe ſauva dans le bois ſans qu'ils l'ayent pû attraper, lequel apparemment mourut faute de ſecours ; ce qui eſt de plus ſurprenant, c'eſt que ces eſclaves chantent au milieu de leurs tourmens, ce qui irrite extremement leurs boureaux. On raporte qu'il y en eut un qui leur diſoit vous n'avez point d'eſprit, vous ne ſçavez pas la maniere de tourmenter, vous eſtes des lâches ; ſi je

vous tenois dans mon païs, je vous en ferois bien souffrir davantage ; mais pendant qu'il parloit de la sorte, une femme fit rougir au feu une petite broche de fer, & luy perça les parties honteuses. Pour lors il fit un cris, & luy dit tu as de l'esprit, tu l'entend, voyla comme il faut faire. Quand l'esclave qu'ils ont brûlé est mort ils le mangent, & font boire le sang à leur enfans, afin de les rendre cruels & inumains ; ceux à qui on donne la vie, sont parmy eux comme des esclaves & des valets, mais à la longueur du temps ils perdent leurs esclavages, & sont comme s'ils estoient de leur Nation.

Les Sauvages de toute la Loüisiane, scituée à plus de 600

lieuës des Iroquois, particulierement les Nadousiouz chez lesquels j'ay esté fait esclave, ne sont pas moins braves de leurs personnes. Ils font aussi trembler toutes les Nations circonvoisines, quoy-qu'ils n'ayent que l'Arc, & la flêche : Ils courent plus viste que les Iroquois ; mais ils ne sont pas si inhumains, & ils ne mangent pas la chair de leurs ennemis, ils se contentent de les brûler. Un jour s'étant saisis d'un Huron, qui mangeoit de la chair humaine comme l'Iroquois ; ils prirent des grillades de son corps, & luy dirent, toy qui aime la chair d'homme, mange de la tienne propre, pour f[illegible] connoistre à ta Nation, [illegible] nous avons tes maximes en h[illegible]rreur ; car tes gens sont semblables

a des chiens, qui mangent de toute ſorte de viande, quand ils ſont affamez.

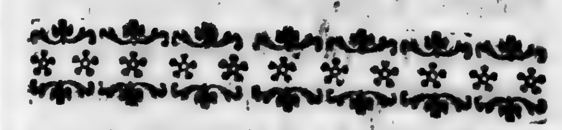
Politique des Sauvages.

CE qui maintient les Iroquois, & les rend ſi redoutables, ſe ſont leurs Conſeils qu'ils tiennent continuellement pour la moindre affaire : pour peu de choſe ils s'aſſemblent & raiſonnent enſemble long-temps, enſorte qu'ils n'entreprennent rien à l'étourdy : Si on ſe plaint que quelqu'un d'entr'eux ait dérobé quelque choſe, d'abord ils font leurs diligences pour ſçavoir celuy qui a fait le larcin ; s'ils ne le peuvent découvrir ou s'il n'a pas dequoy reſtituer,

pourvû qu'ils ſoient convaincus de la verité du fait, ils font quelques preſens à la partie interreſſée pour la contenter. Quand ils veulent faire mourir quelqu'un d'entr'eux qu'ils croyent eſtre coupable, afin que ſes parens n'ayent point à s'en vanger, ils loüent un homme qui s'enyvre, puis quand il a fait ſon coup, ils diſent pour toute raiſon qu'il n'avoit pas d'eſprit, que c'eſt l'yvrognerie qui l'a pouſſé à faire cela, autrefois ils avoient une autre maniere de faire juſtice, mais elle eſt abrogée. Ils avoient un jour dans l'année qu'on pouvoit appeller la feſte des fols; car en effet ils faiſoient les fols, courants de cabanne en cabanne, enſorte que s'ils maltraitoient quelqu'un ou prenoient quelque choſe, le len-

demain ils disoient : j'estois fol, je n'avois point d'esprit, & ils se contentoient de cette excuse sans en prendre uengeance, & sans en tirer raison. Quand ils vouloient faire mourir un homme, ils en loüoient un qui en faisant le fol, tuoit celuy qu'on luy avoit marqué. Ils ont des espions entr'eux qui vont & viennent incessamment, & leurs rapportent toutes les nouvelles qu'ils ont entenduës. Pour ce qui est du commerce, ils sont assez rusez, ils ne se laissent pas facilement tromper, mais ils considerent tout attentivement, & s'estudient à connoistre les marchandises. Les Ounontaguez sont plus rusez que les autres, & plus adroits à voler & à faire d'autres choses semblables.

Maniere



Maniere de chaſſer.

POur la chaſſe ils obſervent les temps & les ſaiſons, ils tuent les Orignaux, & les Chevreüils en tous temps; mais particulierement lorſqu'il y a de la neige : Ils chaſſent aux Chats ſauvages, pendant l'hyver, & aux Porcs-épics, aux Caſtors & aux Loutres au printemps, & quelques fois l'Autonne. Ils ſurprennent d'ordinaire les Orignaux ou Elans au colier : Ils tuënt les Ours ſur les arbres quand ils mangent du gland, pour ce qui eſt des Chats ſauvages, ils abattent les arbres ſur leſquels ils ſont, puis les

chiens ſe jettent deſſus & les étranglent ; les Porcs-épics ſe prennent preſques de la meſme maniere, ſi ce n'eſt qu'on les tuë à coups de haches, quand l'arbre eſt tombé, parce que les chiens ne les peuvent approcher, à cauſe de leurs poils longs & pointus comme des alênes, qui peuvent percer inſenſiblement le corps d'un homme : Ils font mourir les chiens qui les étranglent, ſi l'on ne retire ces poils, qui ſont plus longs & plus perçans, que ne ſont ceux des Heriſſons. Ces animaux ne courent pas viſte, un homme les attrape facilement à la courſe. Pour ce qui eſt des Loutres, on les prend avec une trape où on les tuë à coups de de fuſils, tres peu à coups de haches, parce qu'elles ſont

trop ſubtiles.

Les Sauvages prennent les Caſtors en Hyver ſous la glace ; ils cherchent premierement les lacs de ces animaux. Les Caſtors ont une induſtrie admirable ; quand ils veulent changer de lieu, ils cherchent un ruiſſeau dans le bois le long duquel ils montent juſques à ce qu'ils ayent trouvé un païs plat propre à faire un lac : Quand ils ont bien conſideré le lieu par tout ils travaillent à farire des chauſſées pour arreſter l'eau, auſſi fortes que celles des étangs de l'Europe : la chauſſée étant barrée de bois ; de terre & de boüe, autant qu'il eſt neceſſaire pour faire un grand lac, qui eſt quelques fois d'un quart de lieuës en longueur, ils baſtiſſent leurs cabannes

au milieu au niveau de l'eau avec du bois, des jons, & de la boüe, proprement plaquée par le moyen de leur queües, qui ſont plus longues & plus larges qu'une truelle: leur baſtiment eſt à trois & quatre étages, remplis de nattes de joncs, où ils font leur petits qu'ils engendrent par coition, comme tous les animaux terreſtres : Au fond de l'eau, il y a des iſſuës hautes & baſſes ; quand les étangs ſont gelés, ils ne ſcauroient aller que deſſous la glace ; c'eſt pourquoy au commencement de l'Hyver, ils font proviſion de bois de tremble, qui eſt leur nourriture ordinaire : Ils le mettent dans l'eau tout autour de la cabanne; il y a quelques-fois trois ou quatre cabannes dans un lac, les Sau-

vages perçent la glace autour de leur loge, avec le manche d'une hache ou bien avec un pieu: Ils font un trou & sondent le fond de l'eau, pour sçavoir si c'est le chemin par où les Castors sortent, si en effet ils découvrent que c'est par la qu'ils passent, ils y font entrer un filet long d'une brasse, & deux bastons, dont les deux bouts qui touchent le fond de l'eau, sortent par le trou bien haut au dessus de la glace: Il y a deux cordes attachées aux deux bastons, pour tirer le filet quand le castor est pris; mais afin que ce rusé animal ne voye point le filet, ny les personnes, on seme sur l'eau du bois pourry, du coton ou autres choses semblables; un Sauvage demeure au guet auprés des fi-

lets avec une hache, pour tirer le Caſtor ſur la glace, pendant que les autres vont rompre les cabannes avec beaucoup de travail ; parce qu'il y a le plus ſouvent un pied de terre & de bois qu'il faut rompre & couper à force de haches ; le tout étant gelé dur comme la pierre, & puis ils ſondent partout le lac où ils trouvent un creux, ils rompent la glace, de peur que les caſtors ne ſe cachent & afin qu'eſtans contrains de courir d'une place à l'autre, ils s'aillent jetter dans leurs filets : Ils travaillent de la meſme force, ſouvent depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans rien prendre ; quelques fois ils n'en prennent que trois ou quatre ; ils prennent encore des caſtors au printemps avec

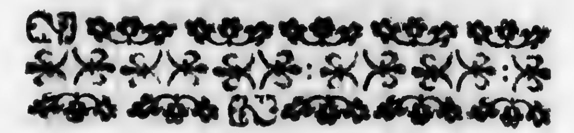
des trappes en la maniere ſuivante. Quand les glaces commencent à fondre, ils remarquent les endroits par où ils ſortent, & là ils font une attrape; l'amorce ou l'appaſt eſt une branche de bois de tremble, qui va depuis l'atrappe juſques dans l'eau; quand les Caſtors la rencontrent, ils la mangent juſques dans l'atrappe, où ils font tomber deux groſſes billes de bois qui les accablent. Ils prennent les Martres preſque de la meſme maniere, excepté qu'ils ne mettent point d'amorce.

Toutes les Nations du Sud ou de la Loüiſianne, font plus ſuperſtitieuſes pour leurs chaſſes, que les peuples du Nord, & que les Iroquois. Durant que j'y eſtois, leurs vieillards, ſix journées avant que de don-

ner la chasse aux bœufs sauvages, envoyerent quatre ou cinq des plus alertes de leurs chasseurs sur des montagnes, pour danser le calumet, avec autant de ceremonies qu'aux Nations où ils ont coustume d'envoyer en Ambassade pour faire quelque alliance ; au retour de leurs Deputez, ils exposerent à la veuë de tout le monde pendant trois jours, une des plus grandes chaudieres qu'ils nous avoient dérobées, laquelle ils entourerent de plumes de toutes sortes de couleurs, avec un fusil de nos canoteurs François, qu'ils avoient posé par dessus en travers ; pendant trois jours, la premiere femme d'un Capitaine portoit cette chaudiere sur son dos en grande pompe, à la teste de plus de

200. chaſſeurs, qui ſuivoient un vieillard, qui avoit attaché un de nos mouchoirs d'armenie au bout d'un baſton en forme d'enſeigne, tenant l'arc & les fleches en main dans un grand ſilence. Ce vieillard leur fit faire trois ou quatres fois alte, pour pleurer amerementla mort des Bœufs, à la derniere poſe les plus anciens d'entre-eux envoyerent deux des plus habiles à la découverte des bœufs, ils leurs parlerent à l'oreille fort bas, à leur retour avant que de commencer l'attaque de ces animaux monſtreux; ils allumerent de la fiante de bœuf ſeichée, & ils amorcerent leur pipes ou calumet de ce feu nouveau, pour faire fumer les coureurs qu'ils avoient envoyés, & auſſi-toſt aprés la

Ceremonie, cent hommes allerent par derriere les montagnes d'un costé, & cent d'un autre, pout enfermer les Bœufs qu'ils tuërent en grande confusion. Les femmes boucannerent les viandes au Soleil, ne mangeant que les plus chetives, pour emporter les meilleures dans leurs villages, à plus de deux cens lieuës de cette grande boucherie.



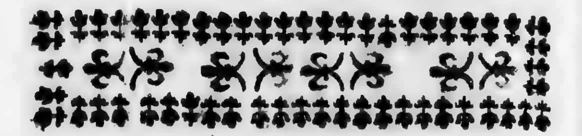
Maniere de pescher.

ILs pêchent toute sorte de poissons, qu'ils prennent avec des lassets, des filets, & des harpons: Comme dans l'Europe, ils en prennent aussi quelques-uns avec des li-

gnes, mais tres-peu : Ie leur en ay veu pêcher avec des lacets d'une maniere aſſez plaiſante ; ils prennent une petite fourche au bout de laquelle entre deux pointes, ils diſpoſent un lacet preſque de la meſme maniere, qu'on les accommode en France, pour prendre les perdrix ; puis ils la mettent dans l'eau, & quand les poiſſons paſſent, ils la leur preſentent, le poiſſon y eſtant entré, ils la tirent, & ils demeurent pendus par les oüyes ; je leur ay apris à en prendre à la main, au Printemps : La plus conſiderable de leurs pêches, c'eſt celle de l'Anguille, de Saulmons, & de poiſſons blancs : La pêche la plus conſiderable des Agniez, qui ſont voiſins de la nouvelle Jork eſt celle

des Grenoüilles qu'ils mettent toutes entieres sans les écorcher dans leurs chaudieres, pour assaisonner leurs sagamitez de bled d'Inde ; ils pêchent les poissons blancs en grande abondance à Niagara, où est le Fort Conty. Les Saulmons ou plutost les Truittes-Saulmonées se prennent en plusieurs autres endroits au tour du lac de Frontenac : Ils prennent les Anguilles la nuit quand il fait un beau calme ; ces poissons descendent en tres-grande quantité le long du fleuve saint Laurent. Ils mettent une grande écorce, avec de la terre sur le bout d'un pieu, & ils allument comme une espece de flambeau qui fait un feu fort clair, puis un homme ou deux au plus entrent

en canot avec un harpon, posé entre les deux pointes d'une petite fourche ; lorsqu'ils voyent une Anguille à la lueur du feu, ils en harponnent une tres grande quantité. Ils prennent les Saulmons avec des harpons, & les poiſſons blancs avec des filets. Les peuples du Sud ſont ſi ſubſtils, quoyque les poiſſons paſſent vite dans l'eau, ils ne laiſſent pas que de les tuer à coups de dards, qu'ils font entrer fort avant dans l'eau avec leur arc, & ils ont des perches pointuës, ſi longues, des yeux ſi clairvoyans, qu'ils dardent & ramenent des grands Eſturgeons & des truittes, qui ſont à ſept ou huit braſſes dans l'eau.



Vstanciles des Sauvages.

AVant que les Europeans fussent dans l'Amerique, les Sauvages se servoient, & toutes les Nations de la Loüisiane se servent encore aujourd'huy de pots de terre au lieu de chaudieret, de pierres aiguës n'ayant point de haches ny de cousteau : Ils mettent des petites pierres dans un bâton fendu, & un certain os qui est au dessus du talon des Elans pour servir d'aleine, ils n'ont point d'armes à feu, mais seulement des arcs & des fleches ; pour faire du feu, ils prennent deux pe-

tits baſtons, l'un de cedre, & l'autre d'un bois plus dur, & en frottant entre les deux paumes des mains, le plus dur ſur le plus foible; il ſe fait un trou dans le cedre, d'où ils font tomber une farine qui ſe convertit en feu; quand ils veulent faire quelque plat, écuelles ou cuillieres, ils acomodent le bois avec leurs haches de pierre: Ils la creuſent avec des charbons de feu & les raclent enſuitte avec des dents de caſtors pour les polir. Pour ce qui eſt des Nations du Nord, où il y a de grands Hyvers, ils ſe ſervent de raquetes pour marcher ſur la neige; & ceux qui ſont voiſins des Europeans, ont preſentement des fuſils, des haches, des chaudieres, des alênes, des couſteaux,

des batte-feux, & autres uſtanciles comme nous ; pour ſemer leur bled-d'Inde, ils font des pioches de bois ; mais quand ils en peuvent avoir de fer, ils les preferent aux autres ; ils ont des gourdes dans leſquelles ils mettent leurs huiles d'Ours, de Chats ſauvages, & de Tourneſol. Il n'y a pas d'hommes qui n'ait un petit ſac pour mettre ſa pipe & ſon tabac. Les femmes font des ſacs de feüilles de bled-d'Inde, d'écorce de tillot ou de joncs pour mettre leur bled elles font du fil d'orties, d'écorce de tillot, & de certaine autre racine, dont je ne ſçay pas le nom. Pour coudre leurs ſouliers, il ne ſe ſervent que de babiches ou éguillettes ; elles font des nattes de joncs pour ſe coucher,
&

& quand elles n'en ont point elles ſe ſervent d'écorce, elles emmaillottent leurs enfans preſque comme les femmes de l'Europe, & elles les attachent ſur une planche, pour prendre leurs chaudieres; quelque unes ont des cremailieres, celles qui n'en n'ont point ſe ſervent de branches d'arbres,

Maniere d'enſevelir les morts.

ILs enſeveliſſent leurs morts avec beaucoup de magnificence, principalement leurs parens: Ils leurs donnent tous les plus beaux atours & leurs frottent le viſage de toutes

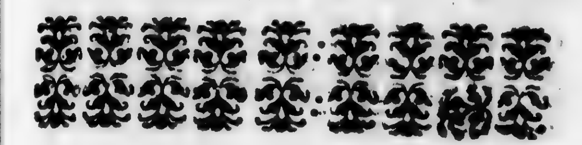
ſortes de couleurs : puis ils les mettent dans un cercueil qu'ils accommodent en façon de mauſolées, ſi c'eſt quelque enfant qu'ils puiſſent mettre facilement dans leur couverture, ou ſur une traiſnée, en preſence de tous ſes parens, afin d'en tiret des preſens qu'on a couſtume de leur faire pour eſſuyer leurs larmes; ils mettent dans la foſſe avec luy, tout ce qui luy appartient, quand meſme il y auroit la valeur de 200 écus, ils y mettent juſques à des ſouliers, des raquettes, des aleſnes, un batte-feu, une hache, des coliers de porceleine, une chaudiere pleine de ſagamité, du bled d'Inde, de la viande, & autre choſe ſemblable. Et ſi c'eſt un homme, ils luy mettent auſſi un fuſil, de la poudre, & des balles;

parce que disent-ils, que quand il sera au païs des morts ou des esprits; il aura besoin de tout cet équipage pour la chasse.

Superstitions des Sauvages.

IL y en a d'entre eux de plus superstitieux les uns que les autres, particulierement les viellards, & les femmes qui tiennent avec opiniâtreté les traditions de leurs ancestres; ensorte que quand ont leur dit qu'ils n'ont point d'esprit, qu'ils ne devroient pas s'attacher à de telles folies, ils nous demandent quel âge as-tu? Tu n'as que trente ou quarante-ans, & tu veux sçavoir mieux les

choſes que nos vieillards : va tu ne ſçais ce que tu dis ! tu peus bien ſçavoir ce qui ſe paſſe dans ton païs, parce que tes anciens te l'ont dit ; mais non pas ce qui s'eſt paſſé dans le noſtre, avant ques les François y fuſſent venus. On leur replique, nous ſçavons tout par le moyen de l'écriture. Ces Sauvages demandent, avant que vous vinſſiez dans ces terres où nous ſommes, ſçaviez vous bien que nous y eſtions : on eſt obligé de dire que non. Tu ne ſçais donc pas tout de l'écriture, & elle ne ta pas dit tout.



Croyances ridicules.

IL y en a beaucoup qui ne croyent pas ce que leurs anciens racontent ; il y en a auſſi qui les croyent. Je vous ay déja dit les ſentimens qu'ils ont de leur origine, & de la gueriſon de leurs malades ; ils croyent l'immortalité de l'ame, & ils diſent qu'il y a un païs tres-delicieux vers l'Occident, où on fait bonne chaſſe, on y tuë toutes ſorte d'animaux autant que l'on veut : C'eſt là où vont les ames, ſi bien qu'ils eſperent de ſe voir là tous enſemble : Mais ils ſont plus ridicules en ce qu'ils

disent, que les ames des chaudieres, des fusils, des batte-feux, & des autres armes qu'ils mettent dans les fosses des morts, s'en vont avec les morts pour servir à leur usage, comme icy.

Uu jour une fille estant morte aprés avoir esté baptisée, sa mere vit un de ses esclaves à l'article de la mort, elle dit ma fille est au païs des morts entre les François toute seule, sans parens & sans amis, & voicy le printemps; il faut qu'elle seme du bled d'Inde & des citroüilles, baptisés mon esclave, afin qu'il aille aussi au païs des François, & il servira ma fille. Une femme estant à l'article de la mort, crioit, je ne veux point estre baptisée, car les Sauvages qui meurent Chré-

tiens, sont brûlés au païs des ames par les François ; quelques uns disent que nous les baptisons, afin qu'ils soient nos esclaves en l'autre monde : D'autres demandent s'il y a bonne chasse au païs que tu veux que nous aillions ; quand on leur repond qu'on y vit sans boire & sans manger, je ny veux donc pas aller, disent-ils ; parce que je veux manger. Si on ajoûte qu'ils n'auront pas besoin de boire ny de manger ; ils mettent la main sur la bouche, disant tu es un grand menteur, est-ce qu'on peut vivre sans manger ? Un homme nous raconta une fois ce qui suit en ces termes ; un de nos viellards estant mort, & estant parvenu au païs des ames ; il trouva d'abord des François

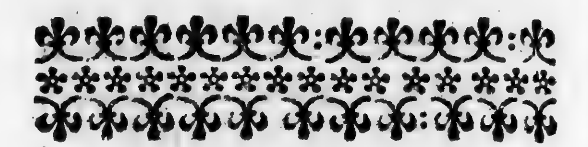
qui le caresserent, & luy firent fort bonne chere, puis il arriva au lieu où sont les Sauvages, qui le receurent aussi tres-bien: il y avoit tous les jours des festins ausquels les François estoient invitez presque toûjours; parce que là il n'y a jamais de querelles ny de guerres entr'eux. Aprés que ce viellard eut veu tous ces païs, il revint, & raconta tout à ceux de sa Nation. Nous demandâmes à ce Sauvage, s'il croyoit cela, il répondit que non, que leurs anciens disoient cela mais que peut-estre ils mentoient: Ils admettent quelque sorte de genie en toutes choses; ils croyent tous un maistre de la vie; mais ils en font diverses applications, quelques-

uns

uns ont un Corbeau qu'ils portent touſjours avec eux, & qu'ils diſent eſtre le maiſtre de leur vie, les uns un Hibou, les autres un os, un coquillage de mer & autres choſes ſemblables. Quand ils entendent un Hibou crier, ils tremblent, & tirent de là un mauvais augure; ils adjouſtent foy à leurs ſonges, ils entrent dans les étuves, afin d'avoir beau-temps pour prendre du Caſtor, pour tuer des beſtes à la chaſſe: Ils ne donnent pas les os des Caſtors ny des Loutres aux chiens, je leur en ay demandé la raiſon, ils m'ont repondu qu'il y avoit un eſprit dans le bois qui le diroit aux Caſtors & aux Loutres, & qu'aprés cela ils n'en prendroient plus. Je leur ay demandé ce que c'eſtoit qu'un

semblable esprit, ils m'ont reparti que c'estoit une femme qui sçavoit tout, & estoit la maistresse de toute la chasse. Il faut toûjours remarquer que comme j'ay dit, la pluspart ne croyent pas tout cela; il y a environ deux ans, qu'une femme Sauvage s'estoit empoisonnée allant à la chasse, les chasseurs l'avoient rapportée dans sa cabanne, je la fus voir qu'elle estoit morte, je les entendois discourir entre-eux auprés de la deffunte, & dire que sur la neige ils avoient veus la piste d'un serpent, qui estoit sorti de la bouche de cette femme, & ils racontent cela fort serieusement: Pendant qu'ils raisonnoient, il y avoit une vielle supertitieuse, qui disoit Otkon; c'est l'esprit qui l'a

tuée qui a paſſé par la. J'ay veu un garçon âgé d'environ dix-ſept à dix-huit ans lequel avoit reſvé qu'il eſtoit fille, il y ajoûta tellement foy qu'il croyoit eſtre tel; il ſe veſtoit comme les filles, & faiſoit tous les meſmes ouvrages que les femmes. Le chef de noſtre village, me dit unefois Onontio; c'eſt à dire Monſieur le Gouverneur General des François, le Comte de Frontenac arrivera aujourd'huy icy, quand le Soleil ſera à un tel endroit: En effet, il arriva à la meſme heure, ce viellard n'en ſçavoit pourtant aucunes nouvelles, & je ne ſçavois qu'elle conſequence tirer de cette prediction.



Les Obstacles de la conversion des Sauvages.

IL y en a plusieurs, tant du côté des Sauvages que du côté des Holandois, des Anglois, & des Missionaires. Du costé des Sauvages, le premier obstacle qu'ils ayent à la foy ; c'est l'indifference qu'ils ont pour toutes choses. Quand on leur fait le recit de nostre creation, & des Mysteres de la Religion Chrestienne ; ils nous disent que nous avons raison, & ensuite ils content leurs fables, & quand nous leur repartons que ce qu'ils disent n'est pas vray ; ils nous ré-

pondent, qu'ils ont acquiefcé à ce que nous leur avons dit, & que ce n'eft pas avoir de l'efprit d'interrompre un homme quand il parle, & de luy dire qu'il ment ; voyla qui eft bien difent-ils pour ceux de ton païs ; il eft comme tu me l'as dit, mais non pas pour nous qui fommes d'une autre Nation. Le fecond confifte dans leurs fuperftitions. Le troifiéme, c'eft qu'ils ne font pas fedentaires. L'obftacle à la foy, du cofté des Holandois & Anglois, eft qu'ils renverfent toutes nos maximes, & qu'ils font d'ordinaire devant les Sauvages, tout le contraire de ce qu'ils leurs difent, ne faifant point de façon de leurs mentir à tous momens dans un efprit de lucre ; ils tâchent

malicieusement de nous attirer la haine de ces Peuples, afin qu'ils n'ajoustent nulle foy aux veritez que nous leurs prêchons.

L'obstacle à la foy qui se rencontre du costé des Missionaires. Le premier, c'est la difficulté qu'ils ont d'aprenpre la langue des sauvages. Le second, consiste dans les opinions differentes, pour ce qui concerne la methode de les instruire, & de leur faire le cathechisme. Le troisiéme obstacle qui pourroit encore empêcher le progrés de la foy, seroit le trafic temporel, qui rendroie les Missionaires suspects aux Sauvages, lors qu'ils s'en voudroient mêler contre les Loix de l'Eglise.



L'indifference des Sauvages.

ILs ont une indifference si grande pour toutes choses, qu'il n'en est pas une semblable sous le Ciel : Ils ont une tres grande complaisance à écoûter tout ce qu'on leur dit serieusement, & en tout ce qu'on leur fait faire. Si nous leur disons, prié Dieu mon frere avec moy ; ils prient & ils repondent mot pour mot à toutes les prieres que vous leurs apprenez ; mes toy à genoux, ils s'y mettent, oste ton bonnet, ils l'ostent

tais toy, ils se taisent, ne fumes point, ils cessent de fumer; si on leur dit écoustemoy, ils écoustent tranquillement; quand on leur donne des images, un crucifix, ou des chapelets, ils s'en servent pour ornement, comme si c'estoit des bijoux, & s'en parent comme si c'estoit quelque porceleine; quand je leur disois c'est demain le jour de la priere, ils disoient Nianova, voila qui est bien; quand je leur disois, ne t'enyvre plus, ils répondoient voila qui est bien j'en suis content: cependant dés le moment qu'ils ont reçû de la boisson ou des François ou des Holandois, ces derniers ne leur en refusant point pour des pelletries, ils ne laissent pas de s'enyvrer. Quand je leur demande s'ils

croyent, ils diſent qu'oüy, & preſque toutes les femmes Sauvages que quelques Miſſionaires ont baptiſées & mariée aux François en face de l'Egliſe, quittent & changent ſouvent de mari, parce qu'elles ne ſont ſoumiſes aux Ordonnances de nos Loix Chreſtiennes, & qu'elles ont toutes libertez de changer : Il faudroit abſolument rendre ces peuples polis, pour leur faire embraſſer le Chriſtianiſme ; car tandis que les Chreſtiens ne feront pas leurs maiſtres abſolus, on verra peu de ſuccez, ſans une grace de Dieu toute particuliere, ſans un miracle qu'il ne ne fait pas a l'égard de tous les peuples : voila mes ſentimens, par l'experience que j'ay euë avec nos Recolets de l'Amerique, & le diſcours naïf

que j'en ay fait ſans pretendre choquer qui que ce ſoit, eſtant obligé d'écrire la verité. Ceux qui viendront aprés nous, connoiſtront dans le temps, le progrés de noſtre nouvelle découverte; puiſque cette année 1682. l'on me mande de l'Amerique, que le Sieur de Salle avec nos Recolets, ont eſte à l'embouchure du Fleuve Colbert, juſques à la mer du Sud; ils ont trouvé les Akanſa, Taenſa, Keroas, & les Ouamats peuples civiliſez, traitables, qui ont des Loix, un Roy qui commande Souverainement, avec des Officiers équitables, liberaux, & poſés; ces peuples demeurent ſur le bord du fleuve Colbert, qui a plus de 800. lieuës d'étenduë 500. de noſtre con-

noissance, que nous avons fait en montant, & 300 que le sieur de la Salle a fait en descendant, ces Nations dernieres demeurent dans un pays tres-fecond en toutes sortes de fruits, il est aussi chaud que l'Italie: le blé y vient en maturité en 50 jours, les terres portent deux fois l'année; il s'y trouve des palmiers, des cannes, des Lauriers, & des forests de meuriers, quantité de gibier & de bestes fauves, & autres choses semblables dont nous donnerons connoissance au public, plus amplement à l'avenir.

Je prie Dieu qu'il donne sa benediction, à nostre nouvelle découverte de la Loüisiane; & que le Roy en reçoive tout l'avantage possible.

FIN.